

LE FIGARO ILLUSTRÉ

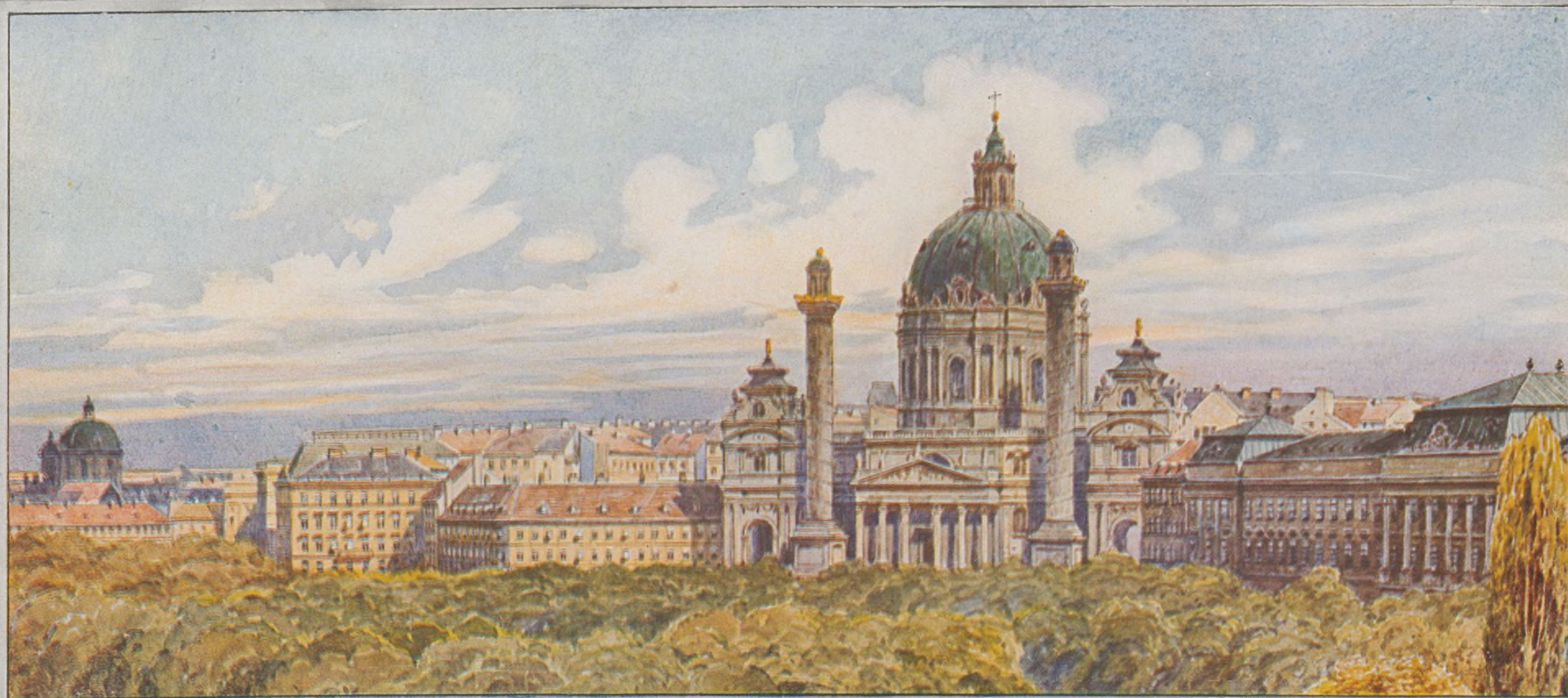
Vienne

SEPTEMBRE
1911

PAR ROBERT de SOUZA



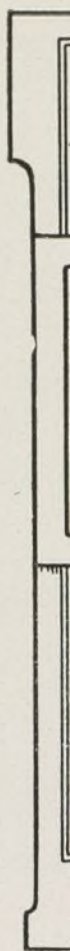
FLÈCHE DE LA STEPHANSKIRCHE



LA KARLSKIRCHE

D'APRÈS LES AQUARELLES DE M. ERWIN PENDL

Ayuntamiento de Madrid



L'

Lorsq
recevoir
Conseil
tien très
dent du
j'ai gard

J'ai a
que nou
à faire
dans le
la Mun
faire fac
du qu'e
techniq
product
ploitation
funèbre
blissem



Dr. M

M. E
tion pa
tout ca
France.

D'aill
fusion c

1



Les Chroniques du Mois

L'Administration Municipale de Vienne et ses particularités

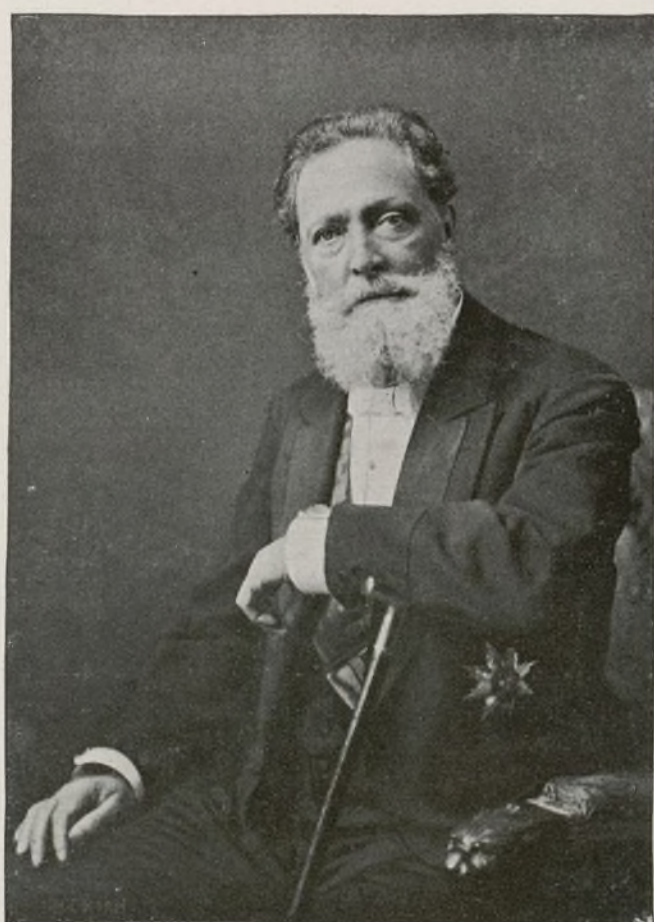
par M. le Dr. JOS. PORZER, Vice-Bourgmestre de la Ville de Vienne

Lorsque nous avons eu le bonheur de recevoir en notre ville une délégation du Conseil Municipal de Paris, j'ai eu un entretien très intéressant avec M. Bellan, Président du Conseil Municipal de Paris, dont j'ai gardé un excellent souvenir.

J'ai appelé son attention sur le fait que nous avons à Vienne, non seulement à faire face à une gérance administrative dans le sens propre du mot, mais que la Municipalité avait en même temps à faire face à une gérance industrielle, attendu qu'elle avait de grandes entreprises techniques telles que, notamment, la production de gaz, d'électricité, l'exploitation des tramways, des Pompes funèbres, une Caisse d'épargne, un établissement d'assurances, une brasserie.

gérance industrielle ont créé chez nous des difficultés, et depuis la visite de nos chers hôtes de Paris, ces difficultés sont devenues encore plus considérables.

Pour les tramways seuls, l'armée des employés est imposante; elle se compose de 10.000 personnes, et chaque demande d'augmentation, aussi petite qu'elle soit, formulée par le monde ouvrier, englutit des sommes énormes qui ne pourront pas toujours être compensées par une augmentation des prix de vente, car l'aug-



Dr. Karl Lueger, ancien Bourgmestre de Vienne
(Phot. Gerlach et Wiedling)

mentation successive du tarif des tramways, du prix du gaz, de l'électricité, etc... serait de nature à provoquer de grandes inquiétudes dans les cercles les plus étendus.

À ceci vient s'ajouter que tous ces employés — par suite du suffrage universel qui est général chez nous et met tout le monde au même niveau — sont en même temps des électeurs pour la représentation au Conseil Municipal, au Landtag et au Conseil de l'Empire (Reichsrat) et que ces employés peu-

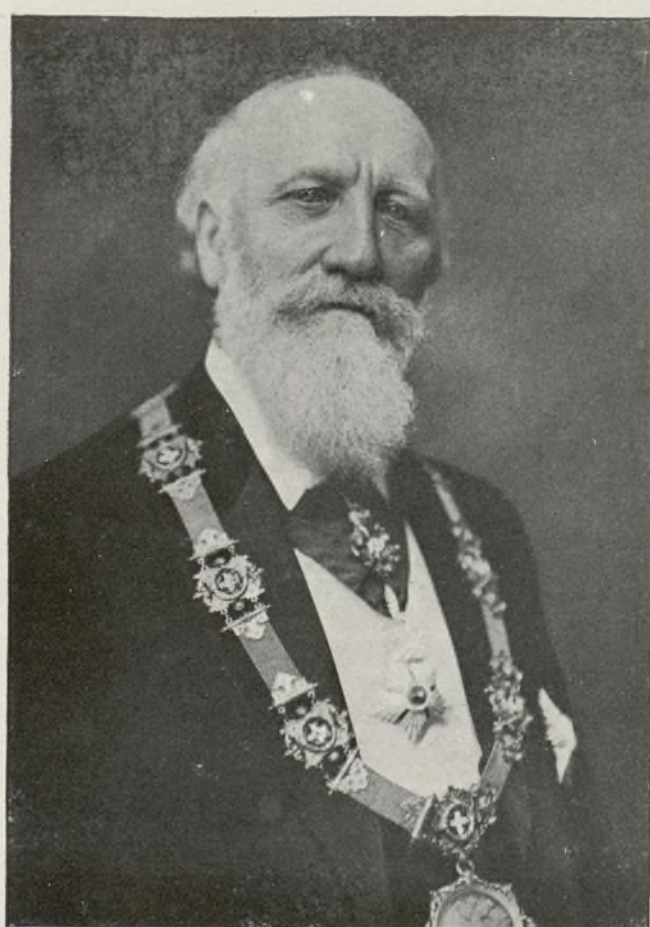
vent mettre dans la balance leurs voix si on ne donne pas immédiatement satisfaction à leurs désirs en ce qui concerne l'amélioration de leur situation.

C'est le revers de la médaille des entreprises municipales.

Il y a, par contre, également le beau côté de cette médaille, qui consiste en ceci : que les citoyens de la ville se trouvent à l'abri d'une exploitation par la spéculation des particuliers et cela, justement pour les entreprises les plus importantes dans l'intérêt général.

Les avantages qui en résultent pour la population sont considérables.

C'est uniquement grâce à la Brasserie Municipale qu'il a été possible de prévenir



Dr. Neumayer, Bourgmestre actuel de Vienne
(Phot. Gerlach et Wiedling)

M. Bellan me répondit qu'une organisation pareille ne serait pas possible, ou, en tout cas, serait très difficile à réaliser en France.

D'ailleurs, en fait, les difficultés de cette fusion de l'Administration politique et de la



M. Heinrich Hierhammer, Vice-Bourgmestre
(Phot. Gerlach et Wiedling)



M. Hoss, Vice-Bourgmestre
(Phot. Gerlach et Wiedling)



Dr. Jos. Porzer, Vice-Bourgmestre
(Phot. Gerlach et Wiedling)

une hausse artificielle du prix de la bière, une exploitation des aubergistes et du public.

Du fait que la Municipalité fabrique elle-même le gaz et l'électricité, l'éclairage



L'Hôtel de Ville de Vienne (Rathaus)
(Cliché Gerlach et Wiedling)

public ne lui coûte pas un heller de plus, attendu que les dépenses y relatives sont récupérées par les bénéfices résultant de la vente du gaz et de l'électricité aux particuliers.

Non seulement les recettes courantes résultant de l'exploitation de ses usines couvrent les dépenses, mais il y a chaque année un excédent d'environ 20.000 couronnes qui entre dans la caisse de la Municipalité.

Si on établit le bilan, il faut avouer que les grandes idées de Lueger concernant la municipalisation de toutes les entreprises importantes de la ville, ont donné jusqu'à présent de brillants résultats.

Par contre, il semble difficile, en raison de la tendance des réclamations d'augmentation de salaire de la part des employés, de garantir que la situation demeurera aussi satisfaisante dans l'avenir. On peut toutefois l'espérer, attendu que, plus les entre-

prises de la Municipalité continueront à être exploitées par elle, plus les frais de premier établissement se trouveront être amortis et donneront des bénéfices; par conséquent, les frais d'exploitation diminueront progressivement.

En tout cas, nous pouvons revendiquer pour nous une chose: c'est que nous avons travaillé sur un plan établi et d'après un système déterminé et que, par cela même, nous sommes devenus un exemple pour beaucoup d'autres villes.

Dr. Jos. PORZER,

Vice-Bourgmestre de la Ville de Vienne.

A cet article, écrit spécialement pour nous par M. le Dr. Jos. Porzer, et qui souligne avec sincérité les particularités caractéristiques de l'Administration viennoise, nous avons cru devoir ajouter dans les colonnes qui suivent quelques notes destinées à éclairer le lecteur sur les principaux problèmes résolus par la Municipalité. A côté de la belle étude de M. Robert de Souza, ces renseignements administratifs et statistiques ne pourront que compléter l'image que nous avons voulu donner de la belle capitale autrichienne.

N. D. L. R.

Améliorations réalisées en ces dernières Années par l'Administration Municipale de Vienne

Il n'y a que deux villes au monde où le travail se fait sans effort apparent: Paris et Vienne.

Quand on parcourt la belle capitale de l'Autriche, une impression, que tous les étrangers ont ressentie, se dégage du chaos des surprises et des étonnements qu'on éprouve: la bonne grâce souriante des gens qu'on croise dans la rue, la légèreté de bon aloi, la rapidité des mouvements, une atmosphère d'harmonie latente. Tous ces éléments combinés arrivent à donner comme résultat, à l'étranger qui débarque à Vienne, une chose infiniment précieuse et extrêmement rare: la sensation de se trouver à son aise dès la sortie de la gare.

Si l'on veut rechercher les causes de ce phénomène curieux, on se rend compte que cela provient d'une entente complète, d'un accord parfait entre les constituants, d'une emprise impeccable entre les rouages si divers et si compliqués de cette machine extraordinaire qu'est une grande ville d'Europe.

L'effort parfait n'est jamais apparent. Dire de Vienne que tout paraît s'y faire avec une facilité heureuse, n'est donc que rendre un juste hommage aux hommes compétents et dévoués qui consacrent le meilleur de leur temps à la gestion des affaires municipales.

Une bonne administration est trop rare et un Français — quoi qu'on en dise — est trop fier de sa ville-lumière, pour qu'il ne cherche pas à surprendre le secret qui donne cette beauté, toujours nouvelle, jamais la même à la magnifique rive du Danube, pour qu'en approfondissant l'organisation, la réglementation minutieuse de ses services, il ne s'efforce pas d'en pénétrer le sens et de rentrer à Paris lesté d'une ex-

périence nouvelle, dont il fera profiter ses concitoyens dans la plus large mesure.

Allons donc droit au cœur de cet organisme vivant et essayons d'obtenir à l'Hôtel de Ville les renseignements qui vont éclairer notre religion.

La ruche bourdonnante que forment ensemble l'ancien et le nouvel Hôtel de Ville est bien faite pour renforcer cette première impression, d'une activité incessante qui ne dégénère pourtant jamais en une hâte nerveuse.

Dans le dédale de ses corridors nous nous serions vite perdus sans l'obligeant concours d'un huissier qui nous conduisit vers le personnage aussi documenté que prévenant qui a bien voulu nous donner les quelques renseignements qui vont suivre. Chaque fois qu'un Viennois nous disait l'effort vers le progrès, la marche toujours en avant de l'édilité de Vienne, nous avons pu constater combien l'esprit de cité, la concitoyenneté, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sont développés dans la métropole de l'Autriche. Avec quelle fierté nous faisons-on remarquer la nouvelle installation téléphonique qui relie les deux maisons communes entre elles et avec le réseau de l'Etat. Dans le nouvel Hôtel de Ville cette installation comporte 20 postes centraux et 240 postes secondaires, dans l'ancien 3 postes centraux et 30 postes secondaires, tables d'écoute et les derniers perfectionnements que la science a pu y apporter. D'ailleurs, l'esprit conservateur y a fait son temps et la meilleure preuve de ce changement se trouve dans le fait que les équipages classiques du bourgmestre et des vice-bourgmestres ont été remplacés par deux superbes limousines et un landau électrique.



Le Conseil Municipal de Vienne en séance (Phot. Gerlach et Wiedling)

nées

iter ses
re.
et orga-
l'Hôtel
nt éclai-
nent en-
de Ville
remière
e qui ne
âte ner-

rs nous
oligeant
onduisit
té que
donner
suivre.
disait
oujours
avons
cité, la
ous ex-
la mé-
fierté
lle ins-
s deux
avec le
ôtel de
postes
s, dans
postes
es der-
science
l'esprit
s et la
nent se
es clas-
bourg-
deux
ctrique.



Le nouveau Gazomètre à l'usine à gaz de Vienne

Comme nous nous étonnions de la multitude de gens à allure peu officielle qui circulaient dans les couloirs, nous apprîmes que les différentes salles de l'Hôtel de Ville sont fréquemment louées. La *Salle du peuple*, en 1910, avait été louée pendant 163 jours, la *Salle de pierre* pendant 10 jours et même la magnifique *Cour des Arcades* avait encadré durant quelques jours les fêtes commémoratives d'une association allemande.

La municipalité viennoise aime l'économie et ne néglige point les bénéfices, si petits soient-ils.

Elle a fait ses preuves d'industriel et de commerçant avisé, et grand est le nombre d'entreprises qu'elle gère elle-même avec un succès qui donne un démenti éclatant aux détracteurs de tout ce qui est officiel et porte l'estampille d'un Etat ou d'une ville.

En veut-on un exemple ? Inutile de le chercher bien loin. Les Caves-restaurants municipaux font partie même de l'Hôtel de Ville et le vin qu'on y déguste dans un décor féodal ne le cède en rien aux célèbres caves de l'hôtel de ville de Brême. Il y fait délicieusement frais en été et la lumière tamisée par les vitraux aux tonalités estompées y crée une ambiance de repos et de délassement. Les Viennois tiennent à la renommée de leurs caves. Lors du jubilé célébrant la quatre-vingtième anniversaire de l'empereur François-Joseph, la Corporation des verriers, en reconnaissance des subventions accordées par la ville, offrait à celle-ci un superbe vitrail d'un merveilleux travail figurant l'Empereur debout entouré de guirlandes de roses, le bas du vitrail représentant les armes autrichiennes et la couronne impériale. Devant

le succès toujours grandissant, la municipalité vient d'acquérir un terrain attenant qui va encore agrandir la superficie des caves qui ont déjà un stock de 18.395 hectolitres d'une valeur de 1.280.000 couronnes.

Sans être formidable, le bénéfice annuel atteint la somme coquette de 300.000 couronnes et mainte maison de commerce privée serait fière d'un pareil résultat.

En dehors de ses caves, la ville a sa brasserie, sa ferme modèle et son domaine, Kobentzl, dont nous parlerons plus loin.

Le chiffre d'affaires pour l'année 1909 atteignit, en tout, rien que pour la brasserie, le total éloquent de 10 millions et demi avec une production de 188.000 hectolitres de bière et une vente de 183.000 hectolitres.

Soucieuse de satisfaire sa clientèle, la ville vient de créer des dépôts de bière où l'on peut s'en procurer jusqu'à une heure relativement tardive. Comme on a su faire un choix judicieux pour constituer un personnel compétent et laborieux partout où la municipalité gère, les résultats peuvent supporter victorieusement la comparaison avec l'initia-



L'entrée du Canal à Nussdorff et le pont-écluse

tive privée. Dans sa ferme modèle « Wallhof », 156 vaches produisent 589.415 litres de lait, ce qui fait ressortir une moyenne de 10 litres et demi de lait par jour et par vache. Ne sont-ce pas là des résultats faits pour tran-

quilliser les esprits pessimistes qui déclarent *a priori* une municipalité incapable de s'occuper avec succès de choses agricoles ? Quel agronome ne serait pas forcé de s'incliner devant l'évidence en constatant que cette ferme, dont le capital d'investissement se monte à 775.000 couronnes, rapporte 33.000 couronnes de bénéfice net, soit 4,24 0/0.

Nous venons de montrer que la ville de Vienne sait réussir dans le domaine commercial, mais cela ne veut pas dire que ce soit seu-

lement là qu'elle cueille le fruit de son administration éclairée. Restons sur le terrain économique et voyons quels privilèges et quels agréments elle sait réserver à ses administrés. L'hygiène, la santé publique prennent une grande place dans la gestion d'une capitale et les conseillers municipaux ont mis toujours leur point d'honneur à être de l'avant-garde et à montrer la route de

l'avenir à leurs collègues allemands, français et anglais. Nous ne croyons pas qu'il y ait une ville ayant assuré d'une façon aussi parfaite que moderne l'organisation de ses bains publics.

Dans tous les arrondissements de la ville se trouve une école de natation répondant aux dernières exigences de l'hygiène moderne.

La Ville a fait plus ; elle a construit neuf établissements sur le Danube, et « Vienne-plage » peut certainement servir de modèle du genre.

Plus de trente mille personnes dans les écoles payantes, près de quarante mille pour les bains gratuits, prennent leurs ébats dans les beaux flots bleus du Danube que les poètes et les musiciens ont célébrés à l'envi.

« Vienne-plage » a une longueur de 547 mètres et une superficie de 100.209 mètres carrés. Cette année, la ville y a fait construire deux pavillons-restaurants et créé un gymnase modèle. Le nombre de cabines devenu insuffisant a été porté de 2.909 à 3.930. Un débarcadère y facilite le déplacement des baigneurs.

Sait-on qu'à l'intérieur de la ville, 2.315.510 baigneurs ont profité des avantages qui leur sont offerts et que dans l'école du XVI^e arrondissement on a enregistré 3.282 entrées pour une seule journée !

De tels chiffres rendent rêveur et l'on oublie vite leur sécheresse pour ne penser qu'à l'immense influence sanitaire qu'ont de pareilles mesures sur une population dense comme celle de la capitale de l'Autriche.

Prêcher par l'exemple est la seule méthode qui donne forcément des résultats. Le jour où deux générations auront pris les habitudes de propreté que donnent de



L'ancien Hôtel de Ville (Wipplingerstrasse)



Les nouvelles Caves-Restaurant de l'Hôtel de Ville de Vienne (Rathaus) (Phot. Gerlach et Wiedling)



Le Théâtre du Jubilé ou Opéra populaire

pareilles facilités, le souci d'hygiène fera partie intégrante des mœurs. La ville de Vienne pourra se glorifier d'avoir, par son administration prévoyante, ajouté une qualité et une vertu à la population viennoise.

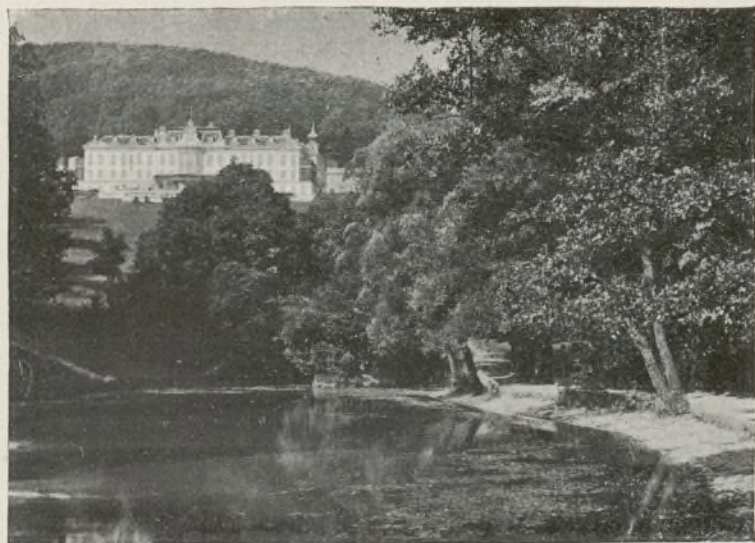
Le dicton « quand un doigt se prend dans l'engrenage tout le bras y passe », redit d'une façon pittoresque l'éternelle loi qui veut que la récolte multiplie cent fois les semailles.

Toute ville qui, en prenant réellement à cœur le mieux-être de ses administrés, s'efforce de créer les instruments nécessaires au développement du bien-être public, ne peut, une fois partie, s'arrêter à mi-chemin.

Il est donc facile à comprendre que l'édilité viennoise, soucieuse de sa renommée, ait continué ses efforts. Parmi ses nombreux travaux, il en est un qui, par son envergure et son effort de longue haleine, attire plus que tout autre l'attention de celui qui étudie son œuvre.

Ce travail est la création d'une ceinture de forêts et de prés autour de la ville. Réfléchissez un moment. Quel sentiment de l'avenir, quelle prévoyance, quelle persévérance sont nécessaires pour mener à bien une telle entreprise !

Combien faut-il être sûr du concours et de l'assentiment de ses concitoyens pour pouvoir consacrer une somme de



Le « Kobenzl » et son hôtel

360 millions de couronnes à l'embellissement et à l'assainissement d'une ville ! Mais la population viennoise a les idées larges. Elle comprend quel joyau elle fait de la capitale en l'isolant dans une splendide nature, en la protégeant contre la lèpre des faubourgs.

Elle comprend que, quand partout les maisons de rapport auront tué les antiques ombrages, elle seule, « Vienne la Belle », aura conservé l'incomparable attrait de la verdure et qu'il fera meilleur vivre là que dans les villes-casernes des pays imprévoyants.

Toutes les années, la municipalité fait l'acquisition d'un nouveau terrain et peu à peu l'anneau d'émeraude enlace plus étroitement la ville impériale.

Tout ce luxe, tous ces agréments ne sont pas accessibles aux seuls riches.

La démocratie viennoise en profite largement. Le château de Cobenzl dominant le

beau domaine de la ville, a été transformé aux frais de la Ville en café-restaurant populaire, et pour une somme des plus modiques on peut s'y offrir le plaisir aristocratique de savourer un bon dîner sous des ombrages séculaires tout en admirant un des plus beaux paysages du monde. Est-il étonnant, dans ces conditions, de constater la grande popularité dont jouit le Conseil municipal ? Le Dr. Neumayer, le bourgmestre actuel de Vienne, continue l'œuvre de large envergure du regretté Karl Lueger et la population de Vienne honore en lui les hautes qualités d'organisateur et d'administrateur qui lui ont valu la grande majorité des voix lors de son élection. Lui aussi a lutté pour la réalisation de la grande idée d'une ceinture de forêts.



La sortie de la Wien au Stadtpark

Ne croyez pas pourtant que l'intérieur de la ville soit négligé pour cela. Loin de là, la municipalité y multiplie les parcs, les jardins, les places publiques et les avenues plantées de beaux arbres, donnant cet aspect si frappant de prospérité et de richesse.

Plus de 2 millions de couronnes sont consacrés annuellement à l'entretien et à la création des jardins de la Ville. Chaque printemps, un grand concours de balcons et fenêtres fleuris est organisé et la municipalité contribue largement à son succès en allouant 10.000 couronnes de prix aux organisateurs de cette belle fête florale.

En voyant de plus près le fonctionnement de tous ses services, en admirant l'esprit d'ordre, le véritable souci de bien faire qui y président, on se prend à désirer davantage d'en connaître toute l'étendue et nous voudrions, par des descriptions détaillées, en faire une étude que le cadre, malheureusement restreint de cet article ne nous permet pas. Signalons une chose qui a fait notre continuel étonnement : l'absence de politique et de ses compromis. Nous sommes

tellement habitués à voir la politique se mêler de tout, sortir constamment de son rôle et de ses attributions, faire trop souvent un tort réel à l'harmonie de l'œuvre municipale, que nous ne pouvons nous réjouir assez de constater qu'ici elle fait par bonheur défaut. L'accomplissement des travaux se fait plus aisément et les exigences électorales n'ont qu'une importance minime pour ceux qui sont chargés de l'administration et de la gestion municipales.

Nous avons vu le Conseil faire œuvre d'agronome, d'économe, de commerçant et d'industriel avec un succès égal. Jetons un coup d'œil rapide sur les autres institutions dont il assure le fonctionnement. N'oublions pas que toutes ces œuvres — à l'exception toutefois des tra-

vaux d'assainissement et d'embellissement — donnent un bénéfice réel et très appréciable. Le budget s'en trouve notablement accru et les charges du contribuable s'allègent d'autant. La gestion de la Caisse Centrale d'Épargne de la Ville par exemple permet de consacrer tous les ans une somme élevée aux œuvres de bienfaisance et d'allouer de fortes subventions aux asiles, hospices et œuvres humanitaires de toutes sortes.

Le montant des dépôts à la Caisse centrale s'élève à la somme de 80.294.362 couronnes pour 66.709 livrets, faisant ressortir une moyenne de plus de mille couronnes par livret. Indice précieux de l'économie et de la prospérité de la petite bourgeoisie viennoise.

Les caisses communales disposent d'un capital de dépôts de 175.000.000, et les bénéfices de l'administration servent à soulager de nombreuses familles pauvres. La ville s'est adjoint une compagnie municipale d'assurances sur la vie et d'assurances mixtes. Par le taux modéré dont elle se contente, et par les garanties qu'elle assure



Les Bains populaires à Vienne

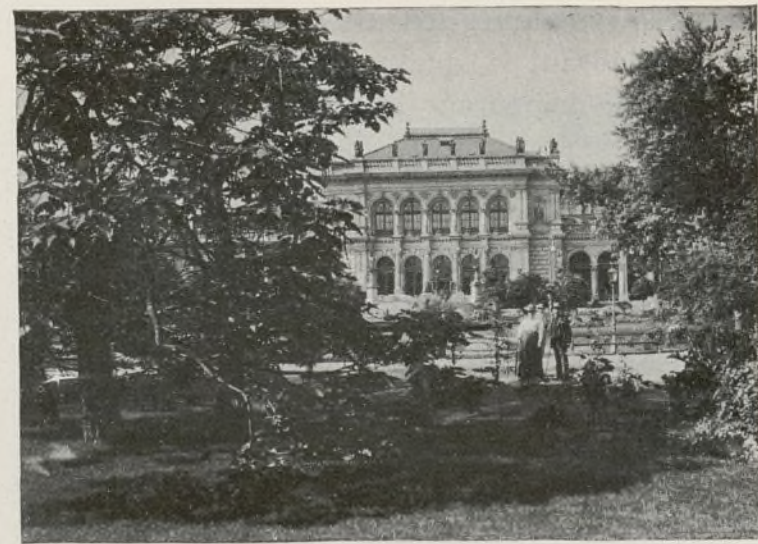


La Caserne des Pompiers. — Un départ

aux contractants, elle a vu affluer les clients et actuellement le nombre des polices qu'elle administre atteint le chiffre de 35.000, représentant un capital de 80.000.000 de couronnes. Comme son esprit d'initiative est toujours en éveil, aucune nécessité d'amélioration n'échappe à l'œil vigilant du Conseil.

Ayant constaté que les docks et entrepôts municipaux devenaient insuffisants, la Ville a fait construire immédiatement les hangars et bâtiments nécessaires. L'heureuse ville qui trouve toujours les ressources quand il s'agit d'une chose urgente ! Pendant la disette de 1908, les céréales, le foin, la paille, etc., arrivaient par milliers de wagons de l'Allemagne, de la Hollande, du Danemark, et les entrepôts trop exigus ne purent en absorber qu'une partie. On y transborde, manipule, décharge et recharge trois ou quatre millions de quintaux de marchandises, c'est assez dire l'activité dévorante qui y règne toute la journée.

La multiplicité et la variété des entreprises municipales ne sont pas sans créer de grosses difficultés au Conseil. La gratitude n'étant pas de ce monde, la municipalité a eu à soutenir des luttes contre l'immense personnel qu'elle emploie. Souvent les grèves ont immobilisé pendant quelques jours ses services ou paralysé son effort vers le progrès. Par bonheur, ces conflits pren-



Le Kurhaus dans le Stadtpark

nent vite fin et sans toujours s'incliner devant les exigences ouvrières, l'administration sait arriver très vite à un compromis satisfaisant les deux parties. Les employés de la Ville n'ont pourtant pas à se plaindre. Soucieuse de montrer l'exemple en prévoyance sociale comme elle le fait en hygiène, la Ville ne s'est épargné aucune peine, aucun effort en vue d'assurer le bien-être le plus grand possible à ses employés. Caisses de retraite, caisses de maladies, pensions, etc., etc., fonctionnent depuis longtemps. Secours, gratifications, congés extraordinaires sont distribués généreusement.

Parmi les services municipaux il faut encore citer l'éclairage, qui a une extrême importance.

Pour l'éclairage par le gaz, la Ville emploie près de deux mille employés qui assurent la production de 120.000.000 de mè-



La Maison de Retraite des Vieillards aux environs de Vienne (Lainz) (Phot. Gerlach et Wiedling)

tres cubes de gaz et entretiennent les canalisations et les installations. Le compteur automatique y trouve un large emploi et cet emploi augmente d'exercice en exercice. Le bénéfice net, qui s'élève à près de cinq millions de couronnes, constitue avec le bénéfice de six millions de l'éclairage par l'électricité un appoint considérable dans le budget de la Ville.

Notons en passant que lors du rachat par la Ville de la concession faite auparavant à la Société internationale d'électricité, le nombre des abonnés s'accrut d'un seul coup de 22.000, ce qui prouve surabondamment quelle confiance le public a dans la gestion municipale.

Autrement importants et par l'organisation type moderne et par la petite armée des fonctionnaires, sont les services des transports à traction électrique, traction à vapeur et traction animale. De tous les services, ce sont certainement ceux-ci qui ont donné le plus de souci, le plus de travail à la Municipalité par l'état de transformation incessante dans lequel ils se trouvent. Tous les services à vapeur ainsi que ceux à traction animale sont transformés en service à traction électrique ou en service d'omnibus automobiles. Et ce changement ne va pas sans englober des capitaux énormes nécessités par la constitution et la formation d'un matériel entièrement nouveau. Le nombre de voitures actuellement en service est de 1.106 voitures motrices et de 1.113 balladeuses, et la Ville en a commandé plusieurs centaines pour entrer en service dans le courant de l'année 1911.

Toutes les voitures nouvelles sont à transformation, et la voiture confortable et bien chauffée d'hiver est transformée en un clin d'œil en voiture ouverte en été. La longueur du réseau exploité est de 213 kilomètres et le nombre de voyageurs transportés annuellement atteint le chiffre formidable de 300 millions. De l'aridité des chiffres se dégage cette chose vivante qu'est le mouvement intense d'une grande capitale. Proportionnellement à la superficie de la ville, ce mouvement y est aussi intense qu'à Londres. Mais les moyens de transport y sont plus pimpants, les couleurs des voitures y sont plus gaies, plus claires et, ravi, l'on s'étonne du peu de bruit que font ces véhicules dernier cri.

En 1909, un coup d'audace a admirablement réussi et la Ville de Vienne peut être fière à bon droit d'avoir instauré le premier service d'automobiles de luxe pour excursions autour de la ville.

N'imaginez rien de semblable aux « sight-seeings cars » de l'agence Cook, chers aux Américains visitant Paris. Ce sont de véritables voitures-salons, que la Municipalité a mis à la disposition du public.

Ces voitures, dont le nombre est encore très restreint font le tour de Vienne et donnent aux nombreux touristes l'occasion d'admirer à leur aise les beautés si variées de Vienne. Les arrêts sont fréquents et de longue durée. Chacun voit par ses propres yeux sans être obligé de suivre le bavardage insupportable et automatique d'un guide récitant son discours prétentieux. Aussi le succès ne s'est pas fait attendre et devant le nombre sans cesse croissant de demandes de la part du public, un deuxième service a été ouvert qui, en ne durant qu'un après-midi, rend possible de le continuer même en hiver. Le grand tour d'une journée ne fonctionne qu'entre le 15 mai et le 30 septembre.

Il est évident qu'une série de transformations et d'innovations ne va pas sans quelques tâtonnements. Quoique la municipalité, mue par un désir très louable de bien faire, mette à l'essai

toute une série d'inventions nouvelles, il va de soi qu'elle n'atteint pas à la perfection du premier coup. L'exercice du service d'omnibus automobiles notamment s'est soldé par un déficit assez considérable.

Ce déficit doit être attribué d'une part aux travaux de réfection des routes sillonnées par les omnibus et, d'autre part, aux sommes trop peu élevées que l'administra-

tion avait prévues dans son cahier des charges pour l'amortissement du matériel.

La place nous manque pour parler comme il conviendrait des hospices, des asiles, des hôpitaux célèbres dans le monde entier, mais

nous ne ferions que rappeler au lecteur ce qu'il a vu ou lu antérieurement.

Toutefois, nous ne pouvons finir cette courte excursion dans le domaine de l'administration municipale sans consacrer quelques lignes à l'admirable organisation de l'instruction publique. Jamais nous n'avons trouvé réunis dans une seule ville tant de perfections, tant d'exemples d'hygiène morale et physique, tant de générosité envers les déshérités.

Il saute aux yeux du moins prévenu que rien ne coûte à la Ville pour faire, dans cet ordre d'idées, œuvre d'innovateur intelligent et prévoyant. L'année écoulée a vu s'élever cinq grandes écoles nouvelles qui ont coûté plus de deux millions de cou-

ronnes. Cette année, le Conseil fait encore mieux et près de quatre millions figurent au budget pour les nouvelles constructions scolaires.

L'instruction qui paraissait assurée par les 511 écoles publiques édifiées par les soins de la Municipalité, ne répond pas encore à son idéal.

Elle veut que les 250.000 enfants qui sortent de ses écoles aient reçu une éducation hors ligne, dans l'espoir, — justifié d'ailleurs, — que la génération future maintiendra ou dépassera le niveau intellectuel de la génération actuelle.

L'hygiène ici est poussée aussi loin que le plus difficile des observateurs puisse le désirer. La poussière malsaine est bannie de ces parquets huilés et sans rainures, le chauffage central à basse pression a remplacé depuis longtemps les poêles fumants et sur les toits plats de délicieux jardins de récréation ont été créés pour le plus grand amusement des enfants. Entourés de hautes grilles, l'enfant n'est exposé à aucun danger. Par contre, la vue superbe dont il jouit, l'air plus pur qu'il aspire, ne peuvent qu'augmenter le plaisir qu'il éprouve.

La Municipalité a mieux fait encore. Elle nourrit et habille les enfants pauvres qui fréquentent ses écoles. Une subvention annuelle de 200.000 couronnes répond à ce but; la société des Cuisines populaires fournit plus de 11.000 repas par jour.

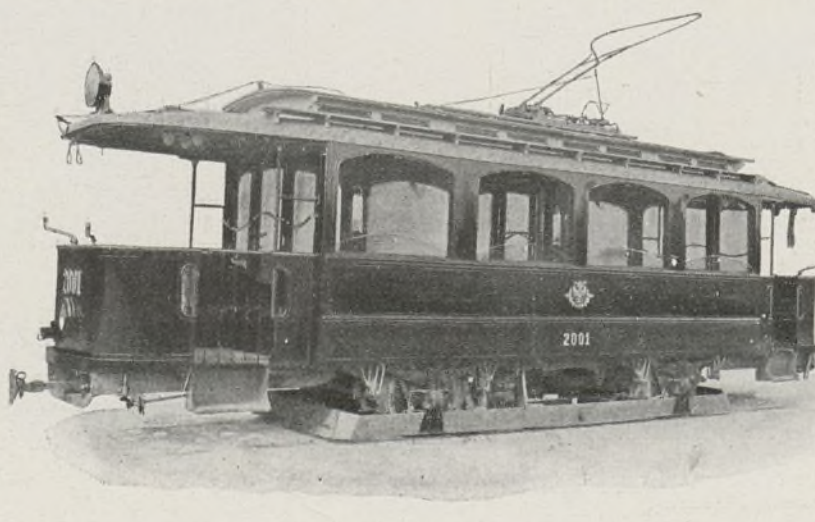
Ce n'est pas tout: Craignant les dangers de la liberté trop grande accordée aux enfants des familles ouvrières, la Ville a créé 21 jardins d'enfants qui leur sont exclusivement réservés.

Mais il nous faut nous arrêter, impuissant à résumer tout ce que l'assemblée viennoise, à force d'énergie, d'autorité, d'esprit d'initiative et de persévérance, a su créer pour la capitale et pour ses habitants. Quant à la leçon que cette œuvre comporte, ce n'est qu'en regardant de près le fonctionnement des différents services que l'on pourrait s'en pénétrer. Mille tâtonnements, mille déboires ont été nécessaires. Sans découragement, avec une ténacité digne du but poursuivi, l'Administration municipale a suivi la route semée d'obstacles. *Per aspera ad astra* doit être sa devise morale. Elle y a été fidèle.

WILLY ROGERS



Usines électriques près du Danube (Phot. Gerlach et Wiedling)



Tramway-salon de luxe faisant le tour de Vienne pour les Etrangers (Phot. Gerlach et Wiedling)

Revue d'Architecture

I^{er} DEVANTURE DE MAGASIN

12, Chaussée-d'Antin

Les devantures artistiques entrent pour une part importante dans les éléments divers dont se compose, aux yeux du visiteur, la beauté de Paris. La décoration des voies publiques est rehaussée par celle des boutiques, autant, si ce n'est plus, que par les plus belles façades modernes.



Devanture des Magasins Ström, 12, Chaussée-d'Antin

Le luxe intérieur des magasins amène nécessairement la recherche du luxe dans la devanture et les vitrines.

Aux objets exposés il faut un cadre d'élégance approprié.

La devanture d'un bijoutier ne peut pas être la même que celle d'un tailleur et les bonbons doivent être présentés autrement que les chaussures.

En tous cas, une condition essentielle : la résistance aux intempéries avec le minimum d'entretien.

De là cette tendance marquée depuis vingt ans de rechercher si, aux vieux bois peints de nos pères, il n'est pas possible de substituer des matériaux plus riches et plus résistants, comme la pierre polie, les marbres et même les granits avec ornements de bronze.

Dans cet ordre d'idées, nous avons vu

transformer la rue de la Paix, la rue Royale et les Boulevards.

La Chaussée-d'Antin a suivi le mouvement ; notre gravure représente la nouvelle devanture des Magasins Ström, au n° 12 de cette voie.

M. Raimbert, architecte, chargé de cette installation, a satisfait élégamment, en artiste et en constructeur, à ces diverses préoccupations.

Choix de matériaux résistants, cadrant avec l'immeuble et la façade, dont ils forment le soubassement ; appropriation

les a exécutés, pour l'obtention d'un travail artistique des plus soignés.

On se rappelle, du reste, que la maison Christofle est l'auteur des beaux bronzes qui ornent l'escalier de descente aux coffres-forts du Crédit Lyonnais.

II^{er} UNE MAISON DE RAPPORT

3, rue Richard-Wagner

Architecte, M. LÉVY.

Parmi les beaux immeubles modernes qui s'élèvent en particulier dans le quartier de Passy, celui dont nous re produisons la façade ainsi que le plan des étages, nous a paru intéressant à plus d'un titre :

Vue sur le Parc de la Muette ; grand rez-de-chaussée formant hôtel ; le 5^e étage, avec une terrasse de 2 mètres de largeur formant également hôtel ; façade en pierre, sobre de décoration, mais avec quelques motifs bien exécutés et de bon goût.

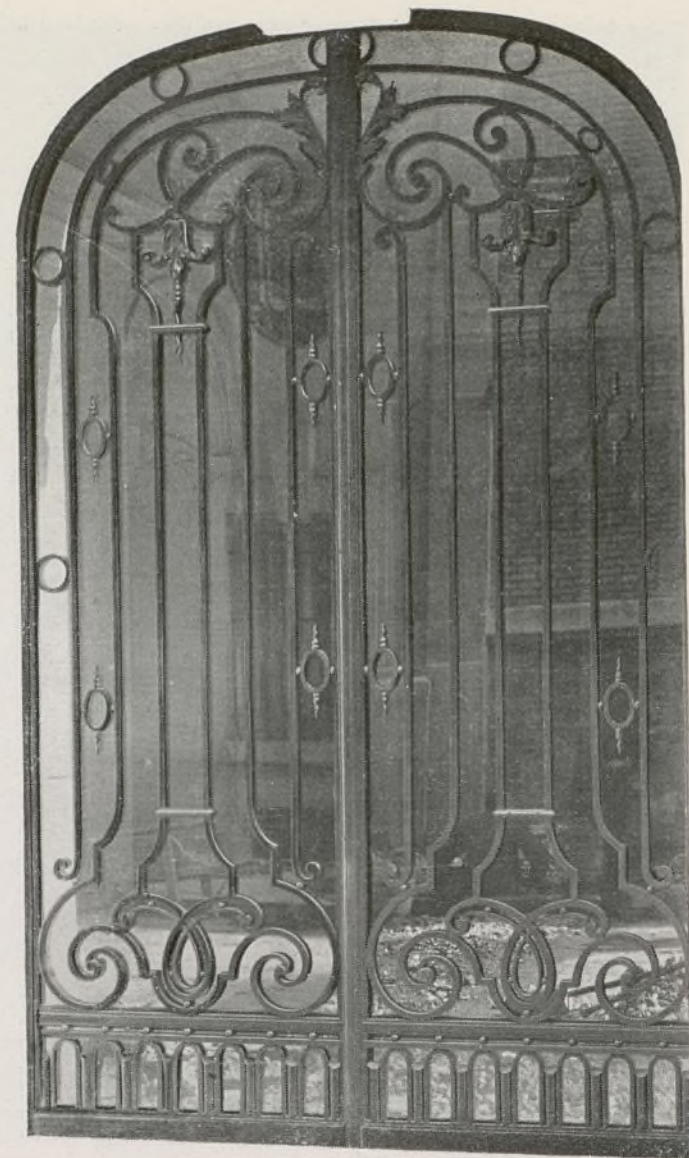
A part le rez-de-chaussée et le 5^e étage, les autres parties sont en appartements d'un

loyer de 14.000 francs. Ils comprennent : Entrée, hall, salons de réception, petit salon, grande salle à manger de 5^m70 sur 7^m40. Cinq chambres de maîtres. Boudoir, grand billard, deux salles de bains, toilettes, lingerie, 2 W. C., office, cuisine, salle des gens, armoires, penderies, roberies.

Et naturellement : ascenseur, électricité, nettoyage par le vide, eau, gaz, chauffage hygiénique à basse pression, monte-charge.

L'intérieur est aménagé avec luxe.

Pour la marbrerie, l'architecte s'est adressé à la Société des Établissements Vital Evrard, dont l'initiative heureuse s'efforce avec succès d'apporter dans cette partie de la décoration de nos immeubles une note d'art originale, sans cependant rompre avec la tradition des grandes époques. La reproduction que nous donnons



Grille d'entrée

3, rue Richard-Wagner. Fer forgé de M. Perrassy

d'une cheminée de salon, montre qu'elle sait choisir avec goût parmi les modèles anciens, ceux qui conviennent le mieux à nos installations modernes.

Le fer forgé apporte aussi sa note artistique et riche ; en outre de la grille d'entrée reproduite ci-dessus, nous avons remarqué le départ de la rampe d'escalier d'un beau travail, dont il convient de féliciter l'auteur, M. Perrassy, ferronnier.

La charpente, les combles et les escaliers sont de la maison Berger, une des plus anciennes maisons de charpente de la place, des mieux outillées et des plus importantes. C'est dire que, comme toujours, la collaboration de M. Berger a été des plus heureuses.

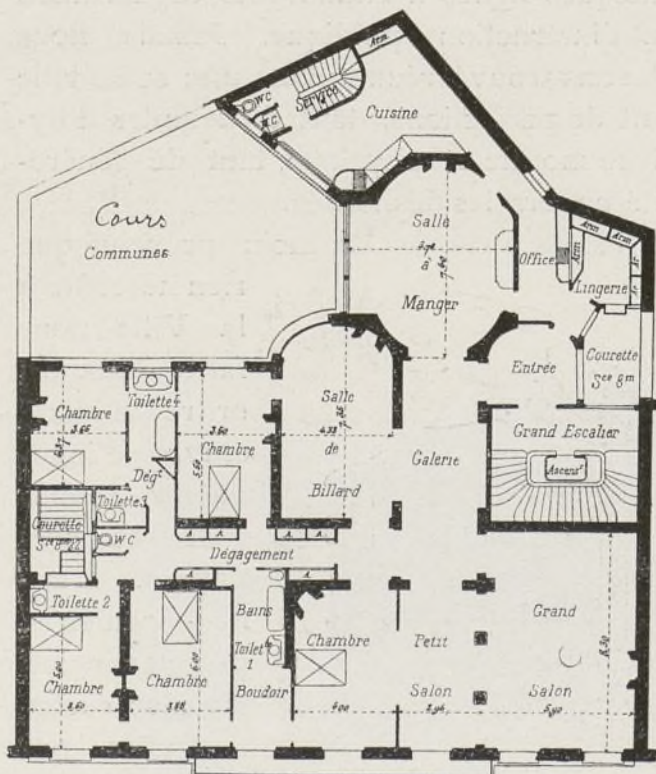
Une autre partie non moins intéressante, la menuiserie, confiée à M. Paul Manteau, acquiert dans cet immeuble une importance rare en raison que ces travaux ont été conçus dans des formes et dessins en rapport avec le style de chaque pièce, de manière à rompre avec la routine et la monotonie.

L'exécution s'est trouvée d'autant plus compliquée que les profils et tracés de moulures décoratives embrassent six styles



Façade et Plan d'étage de l'Immeuble, 3, rue Richard-Wagner

(Architecte M. Lévy)



Cheminée en marbre de la Société des Établissements Vital Evrard

Maison de rapport, 3, rue Richard-Wagner

différents : Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Directoire, Adams et Empire.

Mais la part principale d'éloges revient aux entrepreneurs de maçonnerie, MM. Leroux frères, qui ont construit ce bel immeuble avec des matériaux de premier choix. La façade en pierre est appareillée et ravalée de façon impeccable.

N'oublions pas le sculpteur, M. Laoust, statuaire bien connu. Rappelons que c'est M. Laoust qui a été chargé de la décoration des Palais à l'Exposition de Roubaix.

L'architecte a donc su s'entourer d'excellents collaborateurs pour édifier son œuvre.

III^e MAC-MAHON-PALACE-HOTEL

29, avenue Mac-Mahon

Il est plus facile, et surtout plus agréable à un architecte, de construire un immeuble que d'en transformer un ancien.

On vient encore d'en faire l'expérience avenue Mac-Mahon, où l'on a transformé en hôtel luxueux un bel immeuble qui n'avait pas été bâti dans ce but.

M. Quatravaux, architecte, a été chargé de cette tâche à la fois difficile et ingrate, mais hâtons-nous de dire à sa louange qu'il s'en est acquitté fort adroitement.

Aujourd'hui Mac-Mahon-Palace-Hôtel, comme si la baguette magique d'une fée avait passé par là, est un véritable palais avec un hall somptueux, une salle de fêtes d'un luxe incomparable, 100 chambres et 50 salles de bains; des grands et petits appartements pour les familles.

Mais voyons un peu les détails de cette transformation, ce que le public apprécie dans ses résultats, sans en rechercher la cause.

Tout d'abord le chauffage, dont l'installation complète a été exécutée par la maison Nessi oncle et neveu, 11, rue Viète, avec application de leurs systèmes « Quies » par la vapeur et par l'eau.

Toutes les pièces de la réception sont chauffées au moyen de bouches de chaleur alimentées par des batteries convenablement disposées au sous-sol.

Un dispositif ingénieux permet de séparer les poussières contenues dans l'air et la vitesse d'évacuation de la chaleur ne dépasse pas 0^m70 à la seconde. Il en résulte une distribution d'air chaud sans courants violents et avec répartition plus rationnelle du calorique.

Les chambres, toilettes et salles de bains sont munies de radiateurs placés au droit des surfaces vitrées. Chaque appareil est muni d'un robinet à double réglage permettant d'éviter toute dépense superflue de vapeur et, par tant, de combustible.

Grâce à un dispositif spécial dans la conduite de retour des eaux de condensation, les chaudières ont pu être placées sur le sol même de la cave, évitant ainsi les frais de construction d'une double cave et donnant toutes facilités au service du chauffeur.

Pour le chauffage du hall, il a été fondu des surfaces de chauffe méplates, placées au-dessous des glaces et masquées par des tôles convenablement ajourées. Ce dispositif très élégant ne dépare nullement l'esthétique de cette superbe pièce.

La distribution d'eau chaude est centrale, les constructeurs ont appliqué un système spécial de purge d'eau de condensation qui a permis de placer les réservoirs juste au-dessous des chaudières.

L'eau froide en pleine pression arrive aux réservoirs contenant chacun 1.000 litres. Cette eau est rapidement portée à une température voisine de 90° centigrades.

Au fur et à mesure du tirage de cette eau chaude aux différents postes, l'eau froide se renouvelle et s'échauffe automatiquement dans les réchauffeurs.

Un dispositif de robinetterie permet d'isoler l'un quelconque des réchauffeurs et de le rapporter sur l'une ou l'autre des chaudières.

En été, une petite chaudière fonctionne seule pour l'alimentation de tous les postes d'eau chaude.

Les cuisines occupent tout l'emplacement situé au-dessous du grand hall au rez-de-chaussée.

Les services complets ont été installés



Entrée du Mac-Mahon-Palace-Hôtel
Marquise en fer forgé de MM. Bernard et Manchelle

seigner auprès de MM. Goenner et Riveron, agents généraux, qui, très aimablement, nous ont montré les variétés qu'ils font avec des bois de même essence ou d'essences diverses, mais où presque toujours le chêne entre pour une bonne partie.

Nous avons ainsi la reproduction des anciens parquets classiques des châteaux de Versailles, Trianon, Fontainebleau, etc., à des prix sensiblement les mêmes que le parquet ordinaire.

Les applications faites par MM. Goenner

fer forgé attire l'attention par sa silhouette gracieuse. Ce joli travail est l'œuvre de MM. Bernard et Manchelle, ainsi du reste que l'ossature métallique du hall.

On remarque dans le hall un très joli parquet, comme on en faisait autrefois beaucoup en France, ce à quoi d'ailleurs on revient depuis quelques années.

C'est à la Parqueterie d'Interlaken (Suisse) que nous le devons.

Séduits par l'aspect agréable de ce parquet, nous avons

Immeuble de MM. Aron et Strauss, 91, avenue Henri-Martin, à Paris-Passy;

Et à l'étranger :

Le Palais du Khédive, au Caire;

Le Palais du Président de la République, à Santa-Fé de Bogota.

Les bronzes d'éclairage ont été fournis par la maison Ch. Mildé fils & C^e. L'importance et la réputation méritée de cette grande maison justifient le choix de l'architecte.

La lustrerie, surtout celle du hall, formée de gerbes en bronze doré, est à la fois riche et sobre.

Par des jeux de lumière bien étudiés, le soir, le luxe des intérieurs acquiert tout son éclat.

Dans les salons des étages, les lustres sont en bronze et cristaux, assortis au style de l'ameublement.

De jour, en pénétrant dans le hall, on est frappé du ton de lumière nacrée et dorée qui vient du vitrage. Cet effet de lumière a été voulu, il est très agréable et, pour l'obtenir, l'architecte s'est adressé à un des meilleurs spécialistes en l'art des vitraux, M. Herrmann. Ces vitraux ont ainsi un triple but : plaire à l'œil, décorer le hall et donner une lumière douce. Ils y atteignent de la façon la plus originale et la plus heureuse.

Une installation de nettoyage par le vide a été établie par la maison Rulf frères, dont l'heureux système se généralise, même aux maisons de rapport.

Si une transformation de ce genre offre au premier abord moins de séduction qu'une construction nouvelle, il est indéniable que par les problèmes qu'elle pose et par les difficultés qu'elle suscite, elle apporte à

chacun de ceux qui doivent y prendre part, et naturellement à l'architecte avant tous, une occasion exceptionnelle de montrer l'ingéniosité et la souplesse de leurs moyens, de leur talent.

A ce point de vue, l'expérience du Mac-Mahon-Palace est triomphale, car elle supporte une étude approfondie jusque dans les moindres détails.

L. B.

Le Dictionnaire des Peintres

La maison d'édition Roger et Chernoviz (38, rue de Fleurus) vient de mettre en vente le premier volume du *Dictionnaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs*, dont nous annonçons la publication il y a quelques mois. Ce tome I, avec ses 1.056 pages de texte compact à deux colonnes, n'embrasse que les trois premières lettres de l'alphabet. Il donne une idée de l'ampleur de l'œuvre entreprise, de son intérêt et de son utilité.

Les notices, claires et concises, donnent tous les renseignements biographiques utiles sur chaque artiste, ainsi qu'une reproduction de sa signature ou de son monogramme et, autant que possible, les prix atteints par ses œuvres dans les ventes.

Tous les artistes, tous les amateurs, tous les marchands d'œuvres d'art, toutes les personnes possédant quelques peintures, dessins, gravures ou sculptures, ont grand intérêt à posséder ce dictionnaire dont le plan est réellement unique.



Mac-Mahon-Palace-Hôtel, 29, avenue Mac-Mahon
(Vue du Hall)

également par la maison Nessi oncle et neveu.

La ventilation a reçu tous les soins des constructeurs.

Notamment dans les sous-sols, des hottes spécialement installées à cet effet provoquent l'aspiration des buées et de l'air vicié. La vitesse d'aspiration d'air a été calculée pour renouveler plusieurs fois par heure le volume d'air des cuisines et services accessoires.

A l'entrée, une élégante marquise en

et Riveron en témoignent, du reste, assez éloquemment :

Château de M. Simon, à Yport;

Château de M. Aubernon, à Nointel;

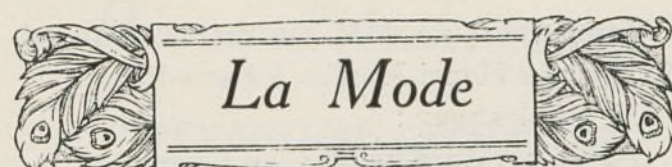
Château de M. L. Renault, à Herqueville;

Château de M^{me} la Comtesse de la Ruelle, à Sainte-Pazanne;

Château de M. le Baron de Rothschild, à Chantilly;

Hôtel de MM. Sulzbach et Seligmann, à Paris;

Hôtel de M. le D^r Segond, à Paris;



Bien que septembre nous réserve encore des jours ensoleillés, une prolongation aimable et tempérée de la saison très estivale que nous venons de subir, plages et montagnes sont déjà délaissées pour d'autres séjours. Vers de nouveaux horizons nos élégantes s'envolent : blasées une fois de plus par des plaisirs trop mondains, elles se replient avec joie vers les milieux champêtres. Les châteaux ouvrent leurs portes : les visites se multiplient, d'autant mieux que l'automobile a effacé les distances, et que l'on recueille des invités à vingt lieues à la ronde, plus facilement qu'autrefois on « priait » le voisin le plus proche.

Les maisons de campagne modestes et tranquilles se peuplent aussi d'hôtes joyeux, de parents et d'amis que l'automne y ramène. Ce n'est plus la vie d'hôtel et son agitation cosmopolite, mais l'installation confortable dans un home à soi — ou presque — où se révèlent si complètement le charme et le repos des champs.

Et puis, c'est surtout la chasse : au fond du cœur de tout Français sommeille l'instinct batailleur et guerrier des ancêtres. Le premier coup de fusil est longuement préparé, impatientement attendu par le plus snob de nos sportsmen comme par le plus paisible de nos bureaucrates.

Mais aux hommes n'est pas réservé exclusivement le plaisir d'errer à travers taillis et guérets, de s'enivrer de senteurs agrestes, de sentir bruisser sous ses pas l'odorant tapis de feuilles mortes, tandis que le soleil éclaire d'un dernier rayon l'or et la pourpre des bois : les femmes prennent leur part de ces joies et de ces saines fatigues.

D'ailleurs, le costume court dégagé de la chasserresse est si tentant ! Qu'importe alors de revenir avec sa gibecière vide : il s'agit avant tout de profiter d'une toilette charmante, qui ajoute à la beauté un piquant particulier. Cette tenue, comme celle de l'amazone, est si classique, que chaque année revoit les mêmes modèles sans de notables changements. Robe étroite du haut, assez ample du bas pour permettre d'enjamber fossés et obstacles, petite veste droite, chemisette « chemisier », cravate de satin, feutre ou panama, composent ordinairement le costume de chasse, avec les leggings au-dessus des fortes bottines, et la petite culotte de jersey.

Des variations dans la jupe?... En voici une fort pratique. La jupe, étroite, a ses panneaux retenus dans le bas par des boutons et des boutonniers. Au repos et au retour, cette jupe est un gentil trotteur, bien fermé, bien correct, mais elle peut, pour la marche, être déboutonnée et laisser libre jeu aux mouvements des jambes, ce qui est infiniment appréciable.

Les tissus préférés pour ce costume de sport sont les lainages anglais aux tons brouillés, les grosses bures, serges et chevottes. Si l'on veut aborder le couil ou la toile, il convient de choisir une qualité forte qui se tienne bien.

Cette question des tissus dont notre coquetterie se préoccupe tant, va retrouver toute son actualité avec le lancement des modes d'hiver. Si nous faisons un petit voyage d'exploration parmi les nouveautés plus ou moins séduisantes qui nous sont présentées ?

Nous avons déjà un succès : le velours-laine mélangé, mais si mélangé que ses fils aux nuances multiples se fondent en un seul coloris du plus discret effet. Une fine

rayure espacée, blanche ou claire, achève de donner à ce tissu souple et moelleux, tout le velouté rêvé.

Ce charmant inédit sera, parmi tous les velours en vogue, le plus remarqué, sans qu'il nuise pourtant à la vogue des velours unis, des velours fantaisie, des velours à côtes, petites ou larges, des velours à carreaux. Je noterai, dans cette nouvelle série, le velours de laine gris-argenté, légèrement velu, auquel il semble que tout le givre de mars se soit accroché.

Ce même effet de givre se retrouve du reste sur la zibeline, dont le poil soyeux, rouge, vert ou gris, est encore pâli, adouci, par ce reflet.

Nous allons voir d'adorables petits tailleurs en velours de laine mélangé à raies « camaïeu », beige, castor, gris, et en zibeline à double face. De ces deux tissus, nos habiles couturiers ont tiré des dispositions imprévues, pleines de chic.

Je crains que les Parisiennes reculent devant certaine rayure trop vive, sur zibeline, mais elles apprécieront sûrement un velours marine fileté vert, formant carreaux, d'allure très jeune ; ou l'ensemble discrètement éclairci d'une zibeline noire à fils « saphir ».

Un de nos maîtres à couture a choisi pour un manteau du soir un velours double face, blanc et or, très doux de ton, tandis qu'une autre maison, dont les modèles font loi, a créé un vêtement charmant en velours blanc à grosses côtes.

Après ces tissus sérieux et pratiques, voici pour nos manteaux la moire ondulante et brillante comme la surface d'un beau lac, puis la mousseline de soie aux couleurs vives, non doublée, qu'alourdit un cordon de fourrure, renard ou hermine.

Les manteaux du soir, de toutes sortes, sont brodés et rebrodés ; ceux de liberty noir sont doublés de satin blanc qui se retourne en revers et parements. Nous avons déjà beaucoup vu ce genre ; nous le reverrons peut-être longtemps encore, ce qui prouve que la femme n'est pas aussi changeante qu'on veut bien le dire, quand elle a trouvé une chose qui lui plaît vraiment. Deviendrions-nous très sages et notre frivolité ne serait-elle plus qu'un mot ?

Les chapeaux de feutre ont fait leur apparition le mois dernier et si leur allure était alors indécise, dès maintenant nous pouvons arrêter notre choix parmi les créations en vue. Les grands plateaux de feutre superposés, alternés avec du velours noir ou avec un plateau de dentelle, ont eu déjà, par exemple, un joli succès.

Ne vous rappelez-vous pas ce bonnet paysanne en velours noir, tout couronné de larges édelweiss en velours blanc, à cœur jaune, qu'exhiba sur une de nos plages, une aimable artiste ? Et ce bonnet de Malines froncée, serrée par une torsade de velours noir ? Verrons-nous fantaisies plus séduisantes ? Les vieilles dentelles faisaient le fond de ce genre de bonnet, se posaient en incrustations sur des velours sombres, des lampas blanc et or... et les vieilles dentelles continueront à nous parer des pieds à la tête, depuis le bas finement incrusté de Chantilly jusqu'au fond de nos béguins.

Le velours découpé à l'emporte-pièce vient encore favoriser cet envahissement des dentelles : dans les grecques vides apparaissent les guipures, sous les larges dents ondulées dépassent les vieux réseaux, et sur les pans de ceinture les précieuses dentelles s'accrochent encore ; c'est toute la Parisienne en dentelle !

En ce moment les quatre coins de la France sont parcourus par de gracieuses silhouettes blanches. Et c'est encore le suc-

cès d'un tissu qui nous vaut ces délicates apparitions. La ratine blanche fait en effet le costume de voyage et d'excursion le plus pratique et le plus élégant qui soit. Le grand vêtement de drap blanc ou le long collet de taffetas blanc caoutchouté l'accompagne. Sur les cheveux blonds ou sombres se pose crânement le feutre blanc « croqué » à l'air du visage, doublé de pourpre, de noir, ou de blanc, hardiment retroussé sous une « oreille de lapin » en feutre, ou sous un rustique piquet de roses blanches.

Ainsi jeunes femmes et jeunes filles traversent notre douce France, apprenant à la mieux connaître dans sa somptueuse parure d'automne, tandis que dans les fauteuils aux frais coussins de toile de Jouy, les grand-mamans et les mamans qui ont tout vu, se reposent en tricotant sans relâche les vêtements de sport les plus divers, les coiffures aux formes multiples qui orneront les jeunes visages quand la bise sera venue.

Nos Pénélopes manient encore les échelons de laine, mais le tricot, cette année, est l'ouvrage très chic !

LAURENCE DE LAPRADE

Chronique Immobilière

De quel sujet vous entretenir, ami lecteur, par des chaleurs torrides comme celles que nous subissons au moment où j'écris ? Les sévères beautés des discussions juridiques ne sont pas encore suffisamment réfrigérantes pour que l'on y goûte des charmes bien vifs au moment où l'on ne cherche que verdure, brises marines, glaciers, autrement dit fraîcheur sous toutes les formes possibles.

Je vais néanmoins essayer de vous parler aujourd'hui d'une question intéressante pour les propriétaires qui font construire. Nombreux sont encore ceux qui se demandent quelles sont les obligations d'un architecte et d'un entrepreneur. Certains n'hésitent pas à se passer du concours d'un architecte, croyant réaliser ainsi sans aucun inconvénient une économie appréciable.

Il est évidemment très agréable d'épargner quelques billets de mille francs sur une construction, mais ce n'est pas sans danger.

L'architecte est, en effet, le conseil et le représentant technique d'un propriétaire qui en principe est complètement ignorant des choses de la construction. Il est légalement responsable des plans qu'il étudie et des conseils qu'il donne.

L'architecte auquel vous avez confié vos intérêts commet-il une faute lourde dans son travail, laisse-t-il l'entrepreneur violer les contrats passés pour l'exécution du travail ? Il est responsable pécuniairement. J'ai connu par exemple le cas d'un architecte qui, chargé d'une construction, la laissa édifier dans des conditions tout à fait défectueuses. Par suite des vices de construction, le propriétaire s'aperçut que l'édifice avait des mouvements inquiétants.

Il s'adressa aux tribunaux, lesquels n'hésitèrent pas à condamner l'architecte, concurremment avec l'entrepreneur, à réparer le dommage.

La responsabilité de l'architecte sera même parfois plus engagée que celle de l'entrepreneur. Celui-ci peut être mis hors de cause, s'il justifie avoir exécuté fidèlement les ordres de l'architecte, pourvu toutefois que ces ordres ne soient pas en contradiction avec les principes qu'un entrepreneur doit se refuser à transgresser, même s'il y est invité. Tandis que l'architecte sera toujours responsable des conseils qu'il aura donnés, des négligences qu'il aura commises.

Le droit du propriétaire contre son architecte et son entrepreneur ne s'éteint que par dix ans, du jour de l'achèvement des travaux. Avec un délai pareil, le propriétaire a tout le loisir de vérifier la construction qui lui a été livrée, et s'il y avait lieu, de demander réparation du préjudice subi par lui.

Les tribunaux se montrent assez sévères en ces matières, et le recours du propriétaire n'est pas illusoire.

Moralité : si vous voulez faire bâtir, prenez un architecte. A tous les points de vue, vous vous en trouverez bien. Le concours de cet homme de l'art vous épargnera tout ennui. Mais, en tous cas, s'il commettait quelque faute, il en supporterait personnellement les conséquences.

Je puis indiquer, en ce moment, à La Celle-Saint-Cloud, deux terrains à vendre, très intéressants. Prix : 20.000 francs chaque. Ils sont très bien situés et disposés pour construire.

La saison commence à s'avancer et c'est le bon moment pour acheter avantageusement les propriétés à la campagne, la mer ou la montagne.

J'ai diverses propriétés à indiquer sur les bords du lac Léman, ou sur des plages du Nord ou de l'Océan. Je fournirai toutes les indications voulues aux amateurs que cela intéresserait.

Dans le Jura j'ai une très avantageuse propriété à vendre. Elle comporte, d'une part, la maison d'agrément avec son parc ; d'autre part, les bâtiments d'exploitation, les vignes, les prés, champs et bois, les arbres fruitiers qui assurent chaque année un produit de 10.000 francs. Le prix est de 140.000 francs ; on trouverait donc dans cette propriété, un revenu très intéressant des capitaux engagés. On aurait en sus une maison de campagne agréable.

En Auvergne, vaste château moderne. Le pays est des plus pittoresques, le site ravissant, l'habitation confortable. Le parc a de hautes futaies très belles, des eaux vives, une pièce d'eau. Cette propriété offre en outre l'avantage de la proximité de deux villes d'eaux très fréquentées. Il est permis de goûter à la fois le charme reposant de la campagne et les plaisirs des théâtres et casinos. Prix : 300.000 francs.

Dans la Touraine, j'ai une très belle propriété avec vignes, cru classé. Tout l'agencement compris, la propriété vaut 180.000 francs. Son revenu annuel est de 10.000 francs. Je n'ai pas à dire que le vin s'enlève chaque année avec la plus grande facilité, puisqu'il s'agit d'un cru classé. Dans le voisinage de Bordeaux, j'ai un petit château à vendre. Pur bijou Louis XVI, ce château est d'un style parfait. Le parc est dessiné exactement dans la note voulue et l'on chercherait vainement dans cet ensemble une faute de goût. On céderait à 100.000 francs.

A Orléans, j'ai deux propriétés à indiquer : l'une en ville, de 45.000 francs, maison pour habitation bourgeoise ; l'autre, faubourg Bannier, 65.000 francs, près d'un tramway et agencée pour un usage commercial. Ces immeubles sont en très bon état.

A Paris, j'ai un immeuble boulevard Raspail, près du Métro, à vendre 500.000 francs, contrat en mains. C'est une construction toute récente, et par suite moderne. Le revenu brut est de 35.200 francs et laisse net du 5.40 0/0. Il y a un prêt du Crédit Foncier de 200.000 francs et par suite cette affaire pourrait être traitée avec 300.000 francs. Placement très intéressant.

J. CHASSINAT.

Pour tous renseignements, m'écrire : 77, boulevard Saint-Michel, Paris.

son
éteint
ment
pro-
cons-
avait
udice

vères
propri-

bâtir,
ts de
Le
épar-
com-
terait

à La
ndre,
aque.
pour

c'est
euse-
mer

sur
lages
outes
que

ieuse
d'une
parc;
tion,
s, les
nnée
st de
dans
ssant
une

erne.
site
parc

eaux
riété
imité
es. Il
arme
des
ancs.
pro-
gen-
0.000
0.000
s'en-
ande
assé.

i un
XVI,
parc
ulue
s cet
ait à

uer :
pour
ourg
away
Ces

vard
0.000
cons-
erne.
cs et
t du
par
avec
sant.

ire :

ire :



Panorama de Vienne au XVIII^e siècle, pris du Belvédère, par Canaletto (Galerie Impériale)

Vienne

Par ROBERT DE SOUZA

D'où que vous arriviez, du nord, du sud, de l'est, de l'ouest, les gares vous versent sur de larges espaces et des parcs. Vous avez tout de suite le sentiment d'une ville qui se tient

bien, qui ne veut pas se montrer dans le désordre de son travail. Pas d'industrie salissante, une ordonnance noble sur de vastes voies où la vie facile est sans fièvre.

Il y a de la jeunesse guindée dans cette belle ordonnance; et vous ne vous attendiez pas à ce qu'une des plus vieilles villes de l'Europe vous apparût sous les traits d'une aussi jeune capitale. Ne vous attardez point dans cette impression, laissez de trop courtes verdure, franchissez les places trop nues d'une claire et

froide lumière : la fusée infinie d'une flèche vous guide, là-bas, par-dessus des toits, des pointes et des coupes vertes sur un fond de molles collines. Qu'elle vous guide : marchez, approchez, vous sentez peu à peu battre le vieux cœur de la cité viennoise.

A vrai dire, vous êtes au cœur même que vous ne vous en doutez pas d'abord. Êtes-vous à Vienne ou toujours à Paris? Immanquablement, vous avez débouché sur le Graben et vous vous croyez rue de la Paix, une rue de la Paix plus large, plus encombrée et qui fait un coude, mais la même rue miroitante des magasins aux glaces cernées de marbres et de cuivres polis. Des inscriptions françaises brillent : *café, restaurant, pension,*



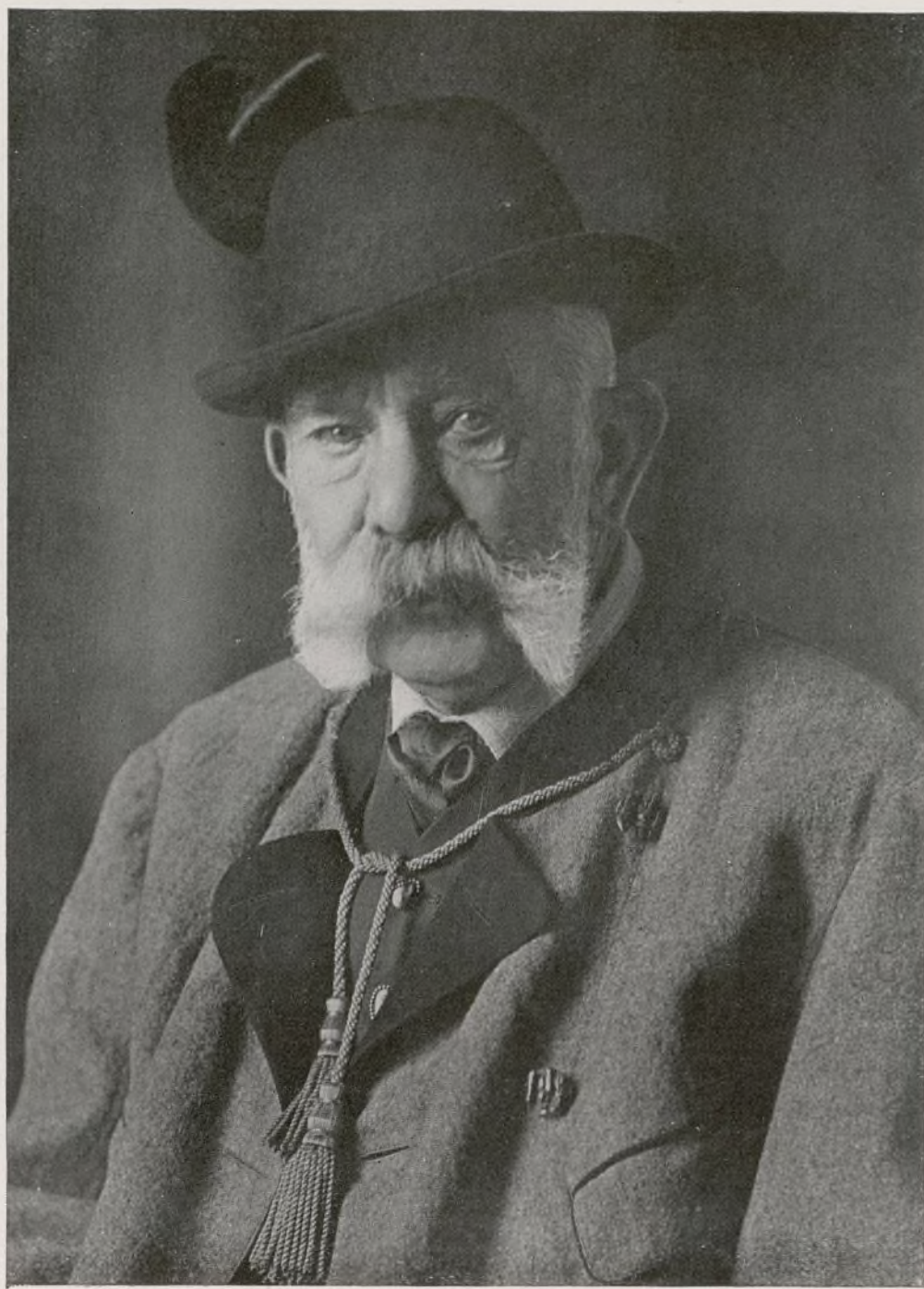
Augustinerstrasse
d'après une aquarelle de M. Erwin Pendl



Stalburggasse
d'après une aquarelle de M. Erwin Pendl

au Louvre... Voici les toilettes en fuseau, les lingerie aériennes, les modistes garnies de pots à fleurs et de plumes balladeuses, les papeteries mouchetées d'armoiries princières, les photographies de personnalités royales, les mêmes babioles de luxe. Des façades neuves plus ou moins art nouveau, scintillantes de dorures, rompent de même le sobre alignement d'autrefois. Et voici sur les trottoirs nos petites femmes pimpantes et nos petits jeunes gens souples et vernis. Point de hâte, on flâne, on se groupe aux vitrines, les couples se nouent et se dénouent.

Mais vous aurez regardé cinq minutes que les plus fortes dissemblances vous apparaîtront. Il y a bien les mêmes boutiques de coquetteries et de futilités. Cependant, d'un côté ou de l'autre du Graben, sur un espace de deux cents mètres, nous trouvons au moins trois ou quatre libraires, bourrés d'ailleurs de revues et de livres français. Puis, il est près de midi, au mois de mai, par une matinée de soleil capricieux. Les élégances parisiennes ne se montrent pas à cette heure-là rue de la Paix qu'envahissent bientôt les trottoirs. A Vienne, on *dîne* très tard, pas avant une heure; et dans les derniers temps de la matinée on fait ses courses et l'on se retrouve, comme à la fin de l'après-midi, à la pâtisserie, sur le Kohlmarkt tout voisin, pour le café au lait. Et la foule saisit l'œil de barolures qui ne sont pas du tout parisiennes; c'est le va et vient des officiers aux cols et parements de couleurs vives qui font une petite mosaïque éclatante à travers le fourmillement passager. Autant de réponses gaies aux appels multicolores des femmes dont nous avons perdu dans le courant de la vie ordinaire la décoration heureuse. Sur ce fond plus papillonnant, la grâce viennoise a moins de vivacité et plus de nonchalance que la nôtre. Moins de nerfs, moins de coquetterie crispée et plus de joie naturelle, tranquille, épanouie. Les corsages sont généreux et les bouches gourmandes. Cela ne va pas sans quelques lourdeurs que les modes serrées accusent; mais ces lourdeurs n'écrasent point à la prussienne, elles ont un abandon plus mobile et parfois mutin. De toutes les euro-



L'Empereur François-Joseph
d'après un de ses derniers portraits (Hofphotograph. W. Weis)

longe. Mais les passants ne s'attroupent pas, ne se moquent pas; quelques-uns qui s'arrêtent, sourient sans malice, avec complaisance. « Oui, oui »... fait de la tête l'officier; et la jeune femme, qui a rougi de plaisir, traverse la chaussée.

Pendant ce duo muet, je croise d'étranges silhouettes : têtes jaunes sous de larges hauts-de-forme rebroussés et poussiéreux d'où pendent sur les oreilles des mèches en tire-bouchons; ces mèches balayent un col gras de houppelande tandis que les cheveux par derrière sont coupés; juifs d'orient qui ne vont pas tarder à troquer leur vêtue contre une peau neuve occidentale. Laisant amplement passer les jambes d'un pantalon noir, ballotte une robe noire que serre, plus court encore, un paletot noir, puis c'est un col blanc de clergyman; mettez là-dessus une figure rasée, coiffée d'un melon, tel est sans appareil le prêtre autrichien à la démarche assurée, fort énergique. Des feutres tyroliens cerclés de larges rubans vert-prairie portent en arrière une énorme touffe de fleurs artificielles bariolées, dans une scintillante broussaille d'or et d'argent, ce sont des conscrits, que suivent, les pieds déchaux et le crâne tondu sous la couronne



Le Prince héritier François-Ferdinand
(Cl. Pietzner)



Le Graben et la flèche de Saint-Étienne
(Cl. R. Lechner)

mystique, des moines de bure ceinturés des nœuds d'une corde blanche. Passent des dominicains hardis et décoratifs dans tout l'éclat de leur robe et l'envolée du manteau noir. L'un d'eux a un curieux chapeau mou, bosselé et penché sur l'oreille.

Ainsi toutes les classes se mêlent au naturel sur le Graben et avec un sans-façon plein de saveur. Le plaisir élégant rencontre la

goût personnel souvent, mais brutal et morose, — sans cette gaité affriolante, ce brio sensuel de notre allemand latin.

Liberté, gaité, papillotage à la fois vif et tendre sont les fruits d'une sociabilité sans cesse en éveil, curieuse et affable. Laissez les boutiques et tournez-vous vers la rue. Le Graben n'a pas cinquante mètres de largeur, et voilà qu'en pleine chaus-



Sur le Graben. — La Pestsaule
(Cl. Lechner)

flânerie populaire, et les uniformes sanglés coudoient les costumes libres des moines, comme on ne le voit plus chez nous que sur les vieilles estampes. Une autre différence est dans la tenue modeste et un peu archaïque du plus grand nombre. Les dernières modes ne traversent pas en même temps toutes les couches. Les élégantes plus rares n'en paraissent que plus élégantes; leurs modèles en sont moins vite dispersés et déformés. Plus de familiarité de contact avec



Le Graben (Cl. Stauda)

sée, aux deux bouts de la voie, s'étalent deux édicules bas et longs, moitié tentes, moitié châlets. Ceints d'arbustes et de barrières blanches, ce sont des cafés, des cafés qui n'ayant nulle part à se mettre dans les maisons du Graben se sont carrément installés au milieu des voitures. Car il n'est pas un petit coin où le Viennois puisse se passer de son « café » qui n'est point le Kaffee prussien pour les ménagères, mais bien le café parisien où l'on s'attable moins qu'on ne s'y réunit,



La Dorotheergasse
d'après une aquarelle de M. Erwin Pendl

plus de dissimulations colorées dans une hiérarchie très nette, résume à première vue ce qui sépare les Viennois de leurs frères les Parisiens.

Les choses sont à l'image des gens. Les vitrines voyantes ont des étalages chargés, alors que chaque objet très moderne est ingénieux, mais il offre, à la différence des nôtres, comme une plastique plus charnue. Ça et là, le pesant goût berlinois témoigne d'une mainmise grandissante de l'omnipotence prussienne, —

qu'on n'y lit, qu'on n'y cause, qu'on n'y observe, qu'on ne s'y donne le spectacle du dehors. Le café joue dans la sociabilité viennoise un rôle du même ordre, plus important encore que dans la française. Cherchez dans tous les pays anglo-saxons et allemands, Vienne est la seule ville qui ait comme Paris ses « cafés ».

Le même genre de sociabilité rapproche donc bien le Viennois du Parisien avec cette nuance que le café viennois est davan-



Dans le Fleischmarkt, l'entrée de la Griechengasse
d'après une aquarelle de M. Erwin Pendl



tage souvent un cabinet de lecture sérieux où abondent avec les journaux ordinaires les revues importantes.

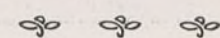
La chaussée du Graben nous apporte aussi le témoignage d'un brio qui n'est ni allemand, ni français, mais italien. Aligné sur le rang des cafés avec des fontaines décoratives, un monument bizarre en marbre blanc patiné se dresse au milieu. D'un haut soubassement triangulaire flanqué d'armoiries impériales puissantes s'élève une pyramide de nuages, qui portent des statues et d'où s'en-

volent des amours, jusqu'au trône d'une Sainte Trinité dorée qui les couronne. Cette décoration un peu informe, mais pleine de verve profane, est religieuse : elle commémore la délivrance de la peste (1679) et fut érigée en 1687 par l'empereur Léopold I^{er} qu'on voit agenouillé gravement dans ses cuirasses, sous les nuages, effigie consciencieuse et réaliste entre les ballonnements d'une gloire de théâtre. L'œuvre est d'un italien, Burnacini, aidé d'artistes allemands. Elle vous met en présence pour la première fois d'une des expressions de Vienne significatives, et qu'à travers les pierres de la ville vous allez voir se répéter : celle d'une exubérance sensuelle, toute berninienne, mouvementée et pompeuse.

Simplicité et nonchalance allemande, gaité et sociabilité française, sensualité et plastique italienne, la réduction du Graben achève de nous faire tenir d'un coup les principaux traits de Vienne et des Viennois.

Mais la « colonne de la peste », la Pestsäule, par le débordement de toute ligne, nous offre le témoignage le plus exaspéré d'une plastique que tant d'autres monuments nous présentent dans une harmonie charmante. Du Graben même, par la perspective d'une courte rue, un exemple nous en est offert avec la façade de la Peterskirche, qui date du milieu du xviii^e siècle. Flanquée de tourettes carrées aux angles en évidence sous un large dôme, elle a pour entrée un petit édicule coiffé d'une toiture fleurie en pyramide et qui est un chef-d'œuvre de

grâce. La légère courbure du portail entre ses colonnes engagées sous une frise ornée; le fronton cîmé d'amours; les fines guirlandes sur les rampants évidés du toit; les statuettes de plomb du faite et des angles, il n'est pas un détail qui ne soit d'une élégance mesurée, quoique très sensuelle, dans la recherche des mouvements.



Ne croyez pas que ce passé moderne, si proche de nous, et que cette vie contemporaine nous tiennent encore loin du vieux cœur de

la ville. « Graben » veut dire *fossé*, et ce fossé bordait les plus anciens remparts, lorsque la cité s'était répandue de la légère éminence où les Romains avaient fixé leur camp. La Peterskirche est une église dont les fondations passent pour remonter à Charlemagne. Et en suivant le Graben vers l'Est, vous voyez tout à coup surgir d'un angle la flèche, la flèche qui vous guidait du plus loin, dès votre arrivée.

Figurez-vous la rue de la Paix débouchant sur Notre-Dame, et vous aurez l'impression heurtée de cette soudaine perspective. De cette impression, les Viennois sont très fiers; c'est à qui de leurs guides et de leurs agences de voyage louera l'écornement du nouvel immeuble qui permet de voir du Graben toute la tour de la Stephanskirche. Le dégagement des cathédrales est un dogme qui continue à sévir. A Vienne, on n'a pas pu beaucoup se reculer, mais les fioritures des maisons contemporaines n'en sont que plus outragées. Avant l'immeuble du coin, il y avait une maison charmante du xviii^e siècle, et la moitié de la flèche était visible au-dessus du toit. Cela suffisait. Quand on l'avait tournée, la vieille maison, la surprise ne vous saisissait que davantage du jet hardi des pierres sublimes.

Que les élargissements soient plus ou moins nécessaires, c'est une autre question; mais qu'on ne songe pas à les justifier par des raisons esthétiques.



La Stefansplatz (Cl. Löwy)



Abords de la Michaelerkirche, avec l'ancienne maison au coin du Kohlmarkt



Le Neuermarkt (Cl. R. Lechner)



LA TOUR DE L'ÉGLISE MARIA AM GESTADE

D'après une aquarelle de M. ERWIN PENDL

Isolons - nous maintenant dans une admiration fervente; fermons les yeux sur les lourdeurs prétentieuses qui nous environnent : une tour à la flèche unique est devant nous, certainement la plus belle tour ogivale de l'Europe. D'autres sœurs célestes et jumelles montent des façades de nos cathédrales, mais elles font corps avec elles, elles n'en sont que les bras suppliants. Celle-ci s'appuie à peine de sa base contre le transept de l'église; on la voit plantée dans le sol même, comme une gigantesque lance, jusqu'à 136 mètres dans les airs, où elle déploie l'étendard multicolore des nuages. De la base à la pointe, elle fuse en s'effilant d'un jet, moins fine et flèche



L'Am Hof et la statue de Radetzki (Cl. Löwy)

effet, car la toiture immense dont les rempantss glissent très bas est peinte des plus légères clartés du ciel dans les mille zigzags et losanges de tuiles glacées et colorées, où les blancs, les roux, les bleus, les verts se divisent, s'unissent, frémissent de toutes leurs raies entrecroisées. La fraîcheur, la jeunesse de cette toiture est incomparable, printemps suspendu entre les ombres violettes du monument près du sol et la flèche qui, dans les lilas et les mauves, s'évanouit.

Il est peu de cathédrales qui vivent d'une vie aussi fourmillante. Sauf sur la façade, très modeste, et d'une nudité encore romane, il n'est pas un coin sans un relief, sans une œuvre d'imager.



La Freyung aujourd'hui
(Cl. Lechner)



La Freyung au XVIII^e siècle, d'après Canaletto
Galerie Harrach (Cl. Löwy)

d'abord que stalagmite pyramidale dentelée, creusée, guillochée par des milliers de mains dont la patience eut les goutte à goutte à petits coups infinis des eaux. Ajourée de fenestrages, de galeries et de gâbles aigus, striée de nervures continuellement verticales, les angles prismatiques en basaltes superposés, hérissée de pinacles, elle jette enfin l'épi barbelé de sa pointe, dans la pleine lumière. Triomphale, la tour de Saint-Étienne raconte ainsi toute l'efflorescence du xv^e siècle.

L'église se cristallise et multiplie avec elle de fins et hauts fenestrages dans les mêmes prismes angulaires et sous les mêmes gâbles madréporiques et foisonnants, sorte de fleur minérale plus basse et plus large qui s'ouvre à ses pieds. Véritable fleur en



Maison où est mort Beethoven (Cl. Franskestein et C')

Le pourtour extérieur expose à hauteur des yeux une succession ininterrompue de dalles funéraires, de gisants, de statues, de scènes de la passion. Sous un baldaquin s'allonge le joyeux

compagnon d'Othon le Gai, Neidhart Fuchs, les membres rompus dans la poudre grise, tandis qu'un prie-dieu invite le passant à s'agenouiller devant un bas-relief du Golgotha. Aux dalles en grès rose succèdent des scènes de la Renaissance sous leur cadre en berceau. L'abside du chœur en est couverte; et du flanc nord se détache la chaire aux ogives fleuries, dite le "Capistranus" du nom du franciscain qui au xv^e siècle prêcha la croisade contre les Turcs. Elle est surmontée d'une glorification de saint François, dressant dans un flot d'anges une grande

bannière, peinte de blanc et d'une croix rouge, sous le soleil d'or de l'assomption mystique. Œuvre de 1738, cette gloire en style " baroque " s'harmonise à merveille avec la chaire gothique, avec le voisinage d'une entrée droite à pilastres, avec l'abside polygonale et lancéolée d'une chapelle contre le ruissellement décoratif de la tour du nord. Tour inachevée, tronquée, coiffée d'un petit octogone à coupole verte, n'a-t-on point parlé de la terminer? d'enlever à la grande flèche sa domination solitaire par la caricature d'une sœur factice?

Cette richesse de couleurs et de reliefs ne donne pas à la cathédrale de Vienne l'ampleur des nôtres. Tandis que la tour dépasse de toute sa puissance nos clochers, le vaisseau de l'église est beaucoup plus réduit, le chœur même plus bas que la nef; l'église n'est pas en proportion de sa tour. C'est moins une cathédrale qu'une grande châsse, un reliquaire.

L'intérieur renforce cette impression. Trois nefs seulement et peu larges (28 mètres ensemble) au bout desquelles le chœur se resserre. Les cinq nefs de Notre-Dame à Paris ont 50 mètres de largeur et 130 de longueur, longueur qui n'est à Saint-Étienne que de 108 mètres. La nef de Notre-Dame s'élève à 34 mètres de haut, Saint-Étienne à 28. En échange, on retrouve le foisonnement ornemental de l'extérieur, les mêmes vibrations nerveuses dans l'essor, le même treillis des pierres sous les voûtes aiguës, un semblable épanouissement des lignes et des formes. Sur quelques parties du xii^e et du xiii^e siècle, l'inspiration des maîtres du xiv^e et du xv^e a pu être entièrement libre, élever l'œuvre luxuriante de l'époque. Entre les faisceaux des colonnettes aux tiges minces, d'autres colonnettes portent haut des statues sous de longs dais en fines pyramides ajourées, tandis que la chaire dresse l'admirable



La Maria-Am-Gestade-Kirche (Cl. Löwy)

en style baroque d'un portique; un grand tableau aux coloris somptueux occupe le centre, et le fronton en rocaille étale des anges, des statuettes, des nuages bouillonnants. On ne peut pas commettre plus d'attentats délibérés contre la fameuse unité de style, et des attentats que nos professeurs jugent encore parmi les pires. Le barocco italien qui se répandit sous divers modes à travers l'Europe n'a pas une très bonne réputation. A la vérité, il en est du terme « baroque » comme du « gothique » : ces épithètes malsonnantes pour désigner des œuvres qui s'écartent d'un classicisme pur, ou qui lui furent étrangères, témoignent simplement d'une sensibilité incomplète, ou abusée par les pédants, ou éמושée par une abondance excessive. Le « baroque » d'ailleurs est pour le classique ce que le « flamboyant » est pour le gothique.

La décoration intérieure de Saint-Étienne nous com-

mande d'elle-même ces réflexions. Puis elle est en accord parfait avec le caractère viennois, avec son catholicisme triomphant, expansif et coloré, son goût des spectacles sensuels et sans façon, son amour des colifichets dans la pompe. Sa familiarité ne se contente pas du décor et des belles cérémonies en musique. A la grand'messe, à Saint-Étienne, les fidèles envahissent le premier chœur, ils se pressent contre la dernière grille; respectueux et sans gêne, ils tiennent à toucher des yeux les évolutions de la prière. Il y a dans les colorations et les formes de l'église, ce mélange de familiarité et d'expansion voyante que le premier bouillon de la rue nous montrait déjà si bien.

Peut-être ainsi la rue de la Paix peut-elle mieux ici qu'ailleurs déboucher sur Notre-Dame, à la rencontre du flot populaire. Sur la place de l'église, l'archevêque n'ouvre-t-il pas des boutiques pimpantes dans les murs noirs de son palais?



Le Hoher Markt (Cl. R. Lechner)

hexagone d'une sorte de grand hanap où des entrelacs font mille volutes creuses entre des pointes à crochets.

Mais un élément de décoration inattendu est venu ajouter au xviii^e siècle une effervescence nouvelle. Contre les colonnettes de chaque pilier est appliqué un autel sous le décor



L'Albrechtplatz (Cl. Löwy)

Et les petits marchands de gâteaux contre le grand portail, n'étaient-ils point des rangées de pains d'épices recouverts d'arabesques en sucre, chatoyants et tendres comme le toit de la cathédrale? Et quand sort de l'église en pleine voie commerçante la grande procession de la Fête-Dieu avec ses uni-



LA STEFANSKIRCHE (Cathédrale de Saint-Étienne)

(d'après une gravure de H. Bütemeyer, reproduite avec la permission de la Gesellschaft für vervielfältigende Kunst, à Vienne)

formes chamarrés et ses archiduchesses à longues traînes, ses surplis de dentelle, ses chapes d'or, ses thuriféraires d'encens et de fleurs, son dais de plumes et de brocarts, toute la vie de Vienne dans son passé et dans son présent se rassemble sur ce point central. Le souvenir des vieilles légendes y flotte même encore. Au coin de la place, on voit, dans une niche le « Stock im Eisen », le tronc ferré par les apprentis serruriers qui en partant de la ville y plantaient un clou pour sauver l'âme d'un serrurier démoniaque. Le tronc sanglé de fer occupe maintenant l'encognure d'un palais d'assurances américaines...

Un jeune littérateur viennois me dit : « Remarquez cette particularité de notre ville : le centre de Vienne ne s'est jamais déplacé ; et au moment même où la capitale prend des proportions immenses, il se déplace moins que jamais. Depuis l'âge où Vienne a pris figure de ville, le centre est resté près des vieux marchés, des vieux burgs, de la vieille église, un centre des affaires que n'ont point cessé de soutenir la mode et son luxe. Une des voies les plus élégantes, le Kohlmarkt, c'est-à-dire le marché aux charbons, relie le Palais Impérial, la Hofburg, au Graben. C'est comme si votre rue Royale, et en lui supposant un passé qu'elle n'a pas eu, était encore dans l'île de la Cité. Votre cœur voyage ; le nôtre est toujours à sa place. »

De fait, Saint-Etienne est à la croisée des deux transversales qui, du midi au nord et de l'est à l'ouest, forment dans toute ville les grandes voies premières de communication. Du Ring ou des anciens remparts descend la Kärntnerstrasse qui après la Stephansplatz prend le nom de Rothenthurmstrasse pour aboutir au Danube. Elle rencontre au Stock im Eisen la Singerstrasse, qui s'en va vers le Ring de l'est, et le Graben, qui est suivi par la Bognergasse, les places d'Am Hof et de la Freiung pour aboutir par la Schottengasse au Ring de l'ouest. Qui se douterait que la Kärntnerstrasse date du x^e siècle

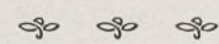


Portail de la Stefanskirche (Cl. Löwy)

et que la Rothenthurmstrasse est peut-être plus ancienne encore puisqu'elle longeait les premiers remparts à la « tour rouge » ? Ce ne sont que façades modernes et commerciales.

Ces deux lignes de communications coupent inégalement ce que les Viennois appellent l'*Innere Stadt*, la « ville intérieure », la ville qui, jusqu'en 1857, dans l'angle aux protections naturelles de l'embouchure de la Vienne et d'un rameau du Danube, restait enfermée derrière une ceinture ininterrompue de larges bastions et fossés. Les fortifications rasées, l'anneau ouvert du Ring aujourd'hui ne garde pas moins le noyau compact de la « ville intérieure ».

Les rectangles divers compris entre les branches de nos voies forment dans ce noyau quatre petites villes assez distinctes. La première, la plus antique, le berceau de Vienne, au nord-ouest, peut être délimitée par le Graben et l'Am Hof au sud ; le Tiefergraben, à l'ouest ; le Salzgries, au nord ; la Rothenthurmstrasse, à l'est. Là se trouvent les plus vieux sanctuaires, le vieil Hôtel de Ville, le marché haut, l'écheveau pressé des ruelles, le grouillement persistant des vieux trafics. La seconde, au nord-est, continue la première, mais à l'ombre de la cathédrale, elle est davantage la ville des couvents et de l'étude. Au sud du Graben et plus loin à l'ouest, avec la Freiung, c'est la ville impériale, financière et administrative, la ville de la Hofburg, des palais seigneuriaux et ministériels, tandis que la dernière partie du sud-est se relie par ses palais à la Hofburg, et par ses couvents à Saint-Étienne. Ces quartiers divers font bien les quatre petites poches d'un même cœur. Il est bon d'y sentir, toute chaude encore, la vie du passé.



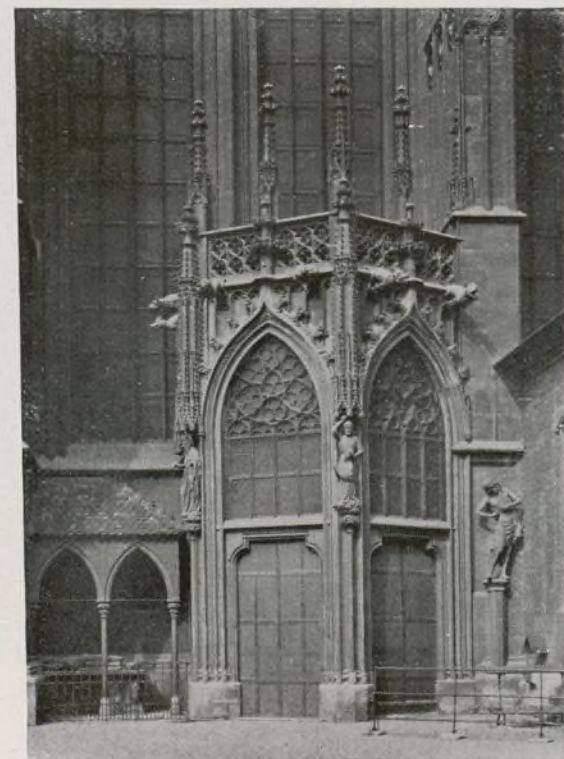
.... Une fin d'après-midi crépusculaire, pluvieuse et ensoleillée, j'enfile des dédales d'ombres luisantes autour du Hohermarkt. Les maisons sont hautes et jaunes, et les doubles vitres brillantes dans leurs cadres blancs au ras des



Le « Capistrano » (Cl. Reiffenstein)



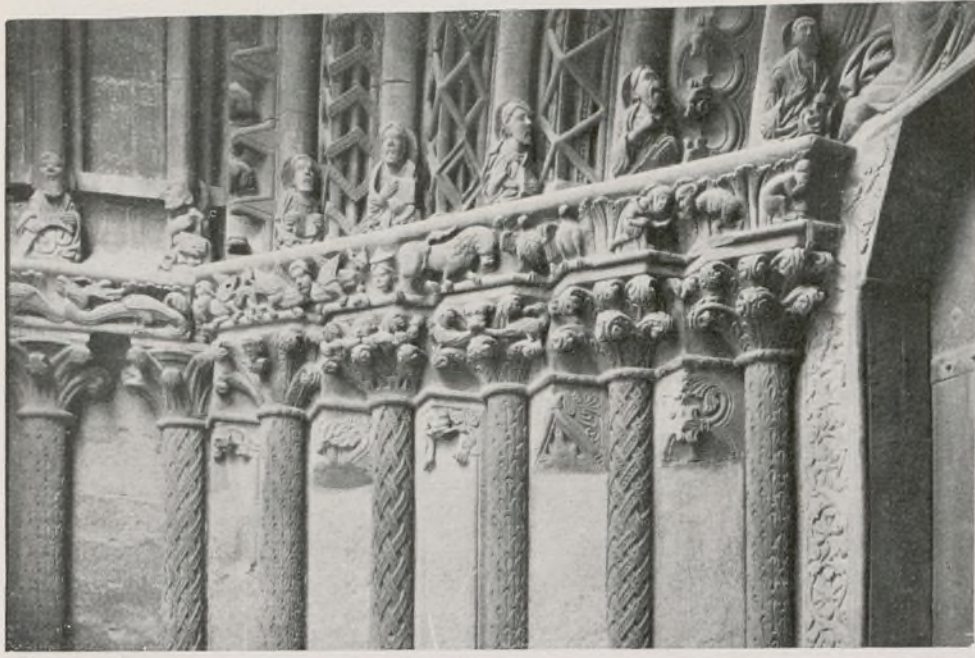
Monuments autour de Saint-Étienne (Cl. Lechner)



Singerthor (Cl. Lechner)



INTÉRIEUR DE SAINT-ÉTIENNE
d'après la gravure de A. WIELSCH, reproduite avec l'autorisation de l'auteur



Intérieur de la Stefanskirche
Détail des sculptures (Cl. Reiffenstein)

murs reflètent sous le passage des nuages les sourires du ciel. Toutes ces pistes creuses coulent vers le « markt » comme des ruisseaux, ou en découlent comme d'un étang. Là, était le premier forum de la ville qui naissait, quand Vienne n'était encore que la *Vindobona* des Romains après le campement de la 13^e légion. Aux alentours sans doute, revenus dans son castrum d'une de ses foulées puissantes contre les Barbares, Marc-Aurèle inscrivait en grec sur ses tablettes quelques-unes des pensées qui rendirent sa grandeur d'âme immortelle. Il dut faire là, sur la place, sacrifier nombre de taureaux pour implorer les dieux contre la peste, car il savait allier le respect des traditions à la liberté philosophique; et la peste qui de siècle en siècle, jusqu'en plein XVIII^e, rendit à Vienne des visites si régulières, commença par décimer les légions de Rome. Après y avoir perdu son frère, c'est ici que Marc-Aurèle mourut.



Intérieur de la Stefanskirche
Détail d'un pilier (Cl. Reiffenstein)

Ainsi Vienne est née d'une forme latine par la vaillance d'un empereur stoïcien. Noblesse d'un sol ainsi marqué! Lorsqu'après les invasions des Huns et des Avars, l'empereur d'Occident, Charlemagne, sacré à Rome, refonda ici la marche de l'Est, il reprenait l'œuvre des Romains, et c'est la pensée latine qui sur toute autre doit continuer à prévaloir.

Les Babenbergs, les Margraves du XI^e siècle, constituèrent la cité autour du vieux forum. Au Hohenmarkt, jadis



Tombeau de l'Empereur Frédéric III (m. 1493) dans la Stefanskirche
(Cl. Reiffenstein)

on voyait la « Berghof », la plus ancienne maison de la ville, et le « Schranne », le tribunal devant lequel on exécutait les pendaisons jusqu'en 1848. Lieu de justice, lieu de supplices, lieu d'échanges, il s'y tenait autrefois le marché aux poissons.



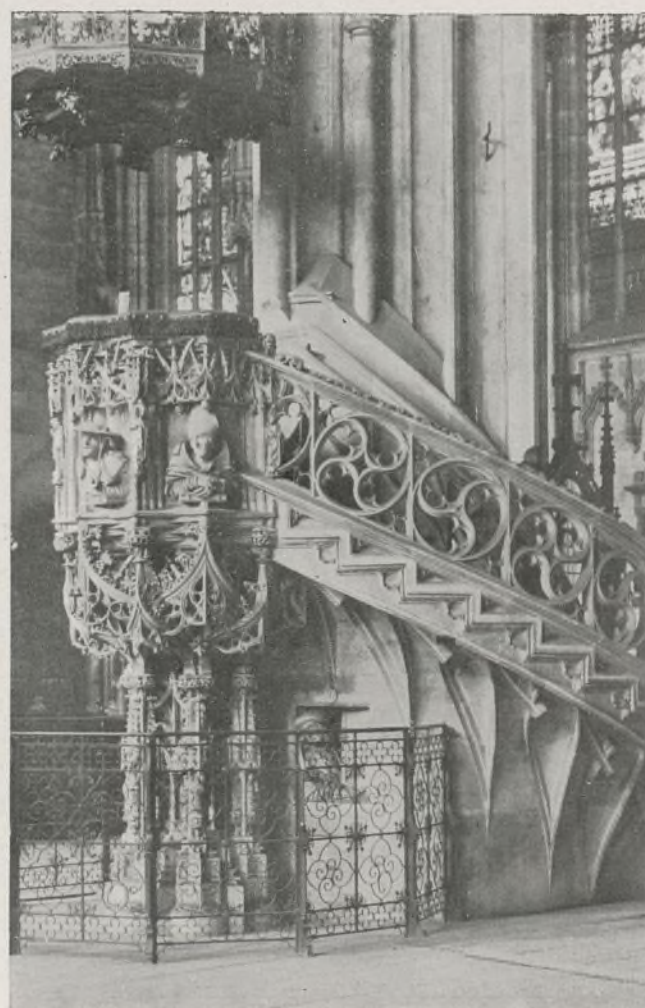
Intérieur de la Stefanskirche (Cl. Luchner)

Au milieu de la place, une fontaine célèbre entre quatre colonnes corinthiennes, sous un baldaquin que surmontent des palmes, le mariage de la Vierge. Charmante décoration baroque d'Emmanuel Fischer von Erlach, le fils du grand Fischer, dont nous aurons à parler sans cesse, tandis que les statues sont de l'italien Antonio Corradini.

Le Ghetto était non loin de là enfermé dans ses murailles; et de la place l'on descend toujours la rue des Juifs où les silhouettes de toutes

les défroques font sur les passants des gestes d'épouvantails. Mais la Judengasse mène à un étrange coin perdu entre des maisons mornes. A l'angle des chaussées aux gros pavés de

village se tient une humble église trapue, jaune et rougeoyante. Les murs massifs sont nus, les ouvertures rares, la tour tronquée. Poussez la porte basse, vous êtes dans une grotte aux deux voûtes cintrées, lourdes, inégales. C'est la Ruprechtskirche, le sanctuaire le plus vieux de la ville, et qui daterait du VIII^e siècle. Pauvre sanctuaire qui n'est qu'un creux de caverne dans une ombre mystique, combien il est touchant! Du fond de ces ténèbres pieuses



Chaire de la Stefanskirche
(Cl. Reiffenstein)



LA KARLSKIRCHE

(d'après une gravure de H. BULTEMEYER, reproduite avec la permission de la *Gesellschaft für vervielfältigende Kunst*, à Vienne)

s'est étendue dans la lumière la religion triomphante de la capitale catholique. Il y a cependant, là, grandeur nature, un Christ en bois peint, à la colonne, derrière une grille, et qui n'a pas l'air satisfait. La flamme d'un gros cierge se répand sur le manteau rouge dont on a couvert son corps flagellé, et elle éclaire sa face douloureuse tournée vers nous. Il est là tout seul, les mains à sa colonne dans sa cage de fer, et il nous suit d'un regard intense par les barreaux...

Chaque rue qui s'échappe du Hohermarkt vous entraîne à découvrir des motifs opposés. Par la Wipplingerstrasse nous voilà en pleine plastique fastueuse du XVIII^e siècle. Deux palais se font vis-à-vis : l'un est le vieux Rathaus, l'ancien Hôtel de Ville, tel qu'il avait été rhabillé en 1706 ; l'autre est le Ministère de l'Intérieur, création de Fischer von Erlach. La façade du Rathaus est d'une délicatesse charmante ; les portails à la voûte en berceau, aux colonnes en diagonale dont les chapiteaux font un piédestal à des statues assises très gracieuses, composent avec la fenêtre du premier étage et les armes de la ville un ensemble d'un mouvement souple, d'une aisance supérieure.

Carnavalet, spécialement pour sauver les débris de l'art baroque dont les démolitions finiront par détruire l'abondance?

En traversant cette cour, on tombe sur la Salvatorgasse, qui nous plonge dans un autre âge, au long de ses méandres pittoresques. Les murs du Rathaus y gardent des parties du XV^e siècle, et l'entrée d'une petite chapelle y présente une porte, à la renaissance lombarde très pure, qui est le seul spécimen demeuré à Vienne de l'architecture renaissance. La rue petit à petit en gauchissant se resserre, et d'un angle entre deux parois massives surgit une tour svelte, polygonale et ajourée. Elle ne pique pas vers le ciel l'aigrette d'une flèche ; mais avec une couronne de pinacles hérissés, elle se coiffe d'une sorte de calotte haute en filigrane. Les fils de pierre sont barbelés de pointes, et les rayons du couchant s'accrochent et passent dans leurs treillis. Toute la cime s'évapore comme une nuée translucide, tandis qu'à la base une ombre mystérieuse devient plus épaisse. Très petite sœur de la cathédrale, cette église, quelle délicate fillette, amusante et imprévue ! Elle a les épaules hautes d'un chœur étroit sur le long



Panorama de Vienne, avec la flèche de la Michaelskirche au premier plan, le dôme de la Peterskirche, à gauche, et Saint-Étienne au fond, d'après un lavis de M. Erwin Pendl

L'autre palais est plus majestueux, d'une grandiloquence appuyée, mais fort belle. Les portails aux cariatides très saillantes soutiennent un riche balcon de ferronnerie et de longues statues qui, avec les armes princières au fronton des fenêtres, élèvent la décoration sur presque toute la hauteur de la façade. Fischer von Erlach ne fut pas un simple décorateur dont l'emphasis s'amuse ; il eut un style personnel et puissant.

Mais entrons dans la cour du vieux Rathaus, nous y trouverons une œuvre d'une harmonie très différente et plus fine, la fontaine d'Andromède de Raphaël Donner, cet excellent artiste qui fut pour la sculpture à Vienne ce que fut pour l'architecture Fischer von Erlach, le restaurateur de son art. Sous un balcon en fer forgé d'une ornementation fouillée, délicate, que soutiennent des petits amours sur des consoles, une niche cintrée abrite Andromède et le dragon en plomb, tandis que la margelle de la fontaine, garnie d'une rampe de ferronnerie, s'ouvre en corbeille sous le jet d'eau craché par la bête fabuleuse. Il y a dans les proportions, dans le dessin fleuri de cette œuvre, une mesure française. Malheureusement elle est presque toujours à demi-invisible derrière des ballots et des camions qui s'entassent dans la cour. L'ancien Rathaus est par morceaux livré au commerce, qui achève de déshonorer ce qui restait des belles salles intérieures. J'ai vu des salons qu'on peinturlurait outrageusement. Pourquoi la ville de Vienne ne ferait-elle point de l'ancien Rathaus son

corps mince d'une nef plus étroite encore. On sent qu'elle ne pouvait grandir entre ces ruelles sur les bords d'une éminence d'où elle surplombait de l'autre côté les escaliers d'une berge, près du Danube autrefois étalé. Elle a nom en effet Maria am Gestade, Marie sur la berge, ou Maria Stiegen. Son parvis est couvert d'un baldaquin élégant à la coupole côtelée, dans la forme de son bonnet de dentelle. Elle est refaite à neuf, hélas ! trop ; et son haut perron de dix marches a été bien remis d'aplomb, alors qu'autrefois il penchait si curieusement de côté, et que la juchant plus haut au bout des escaliers, il la faisait encore plus mince, l'étrange fillette d'église.

Toutes ces parties de la petite ville du nord-ouest, montueuses et déclives, abondent en replis et en fissures, qu'écartent à peine parfois, au-dessus d'escaliers raides comme des échelles, des arcs maçonnés entre les noires murailles. Mais je ne sais si je ne leur préfère encore certains coins du nord-est dans le quartier de la Poste, de l'Aula et des couvents. La sombre tranchée circulaire de la Bognergasse, quelques alignements de vieilles façades aux décrochements curieux dans le Tiefergraben ne valent point les plaisirs des circuits où vous invite, derrière la Stephanskirche, une succession de ruelles qui vont de la Schulerstrasse au Fleischmarkt. La variété des lignes et des motifs y est incessante. On prend la Strobelgasse, puis l'Essiggasse, simples couloirs populaires ; on tombe sur la Bäckerstrasse où, au 14, habita, en 1808, M^{me} de Staël, qui y

devait retrouver le ruisseau de la rue du Bac. Porches écrasés, frontons marqués d'étoiles, bretèches aux lourdes cages suspendues, cours où les étages sont des galeries dont les arceaux retombent d'une colonne à l'autre, niches où la Vierge grise a toujours quelques fleurettes fraîches à ses pieds, encoignures en tourelles aux fenêtres cintrées réverbérantes, bornes hautes engagées dans les murs, filiformes et déjetées, fuites de voies en corridors noirs et jaunes, où les vitres luisent par grandes taches bleues, tandis qu'au bout, des petits clochers font danser leurs petits chapeaux verts... Ainsi aurez-vous l'œil amusé en tourniquant par la Schönlaterngasse. A un coin, un long toit de tuiles rousses en pyramide dresse sur sa pointe un morceau carré de campanile, coiffé de sa gourde verte habituelle, effilée d'une double croix; poussez la grosse porte cochère en contre-bas de la maison voisine dont les fenêtres ont des ornements plus nobles que celles d'alentour, une vaste cour s'ouvre devant vous. Vous êtes déposé comme sur une plage paisible par les bords d'une rivière capricieuse. C'est l'Heiligenkreuzerhof, la cour d'un très vieux couvent rajeuni au XVIII^e siècle.

Le décor est charmant : des façades simples sur une grande aire unie, la verdure de quelques jeunes arbres par-dessus la clôture d'une seconde cour à l'entrée armoriée et sculptée, de beaux toits aux larges pentes douces, enfin à distance, deux pointes vertes de clochers jumeaux et globuleux. Calme oasis, et clair, parmi les rues bruyantes et brunes, environnantes, contrastes qui vous surprend, vous retient, vous donne confiance... En tournant de la Schönlaterngasse on arrive sur le Fleischmarkt où l'entrée d'un noir boyau, dit la Griechengasse, flanquée de sa lourde maison ronde et de son autre maison angulaire qu'écarte un petit arceau couvert de tuiles, formerait un ensemble très savoureux sans les enseignes qui masquent ses lignes et leurs reliefs. S'enfoncer dans les replis de ce boyau, c'est se replonger au passé profond des voies qui se glissaient entre les pierres des remparts et des



L'Eglise des Jésuites
d'après une aquarelle de M. Erwin Pendl

tangle désordonné dont le chaos de lignes et d'effets appelle bien autrement l'épithète « baroque » que les maisons édifiées là jadis par Fischer von Erlach. Mais l'opulente fontaine de Raphaël Donner en occupe toujours le centre avec ses fleuves et ses rivières de bronze, au galbe si vivant. Par contre, la Freiung est à peu près comme au temps où Canaletto la peignait dans un chef-d'œuvre du palais Harrach, qui est sur la place même, et tout le côté Est de l'Am Hof relie un grand palais de ministère, une façade d'église et des maisons parmi les plus coquettes du XVIII^e. Places historiques, à la fois nobles et populaires, les palais des plus grands seigneurs ont renouvelé leur décor, et les mêmes marchés s'y tiennent comme dans les vieux âges. N'est-ce pas une Harrach qu'avait épousée Wallenstein? et n'est-ce pas un Kinsky, dont le palais

logis, pistes comme en tranchées, propres à la défense et à la fuite.

Joie de pouvoir encore, dans la « ville intérieure », tenir un peu partout sous ses yeux la chaîne du passé! En dépit d'un modernisme brutal, qui dans toutes les rues à grande communication coupe net, ça et là, les vieilles mailles, détours et croisements s'unissent dans chaque quartier pour nous garder toujours la petite place d'autrefois. Placettes humbles ou nobles, elles évitent les lignes rigoureuses, elles s'abandonnent aux formes libres de la vie. La façade modeste d'une église, guère plus haute que les maisons où elle s'encastre, leur compose un fond de décor. L'entrée s'avance comme un petit temple dont le fronton triangulaire porte une trinité de statuettes plus ou moins agitées. La fine aiguille d'une flèche, comme à Saint-Michel, file ou, comme à la Schottenkirche sur la Freiung, un goulot de flacon surmonte la panse des toits, avec un bouchon de couleur, vert et cabossé. Ogives, cintres et cercles se mêlent dans des arabesques italiennes, tandis qu'au milieu de la place une fontaine, une colonne s'élance et fait des grâces. Le Neuermarkt a perdu ses constructions harmonieuses, il n'est plus qu'un rec-



Intérieur de l'Eglise des Dominicains
(Cl. Reiffenstein)

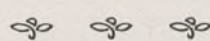


L'Eglise des Dominicains
(Cl. Reiffenstein)



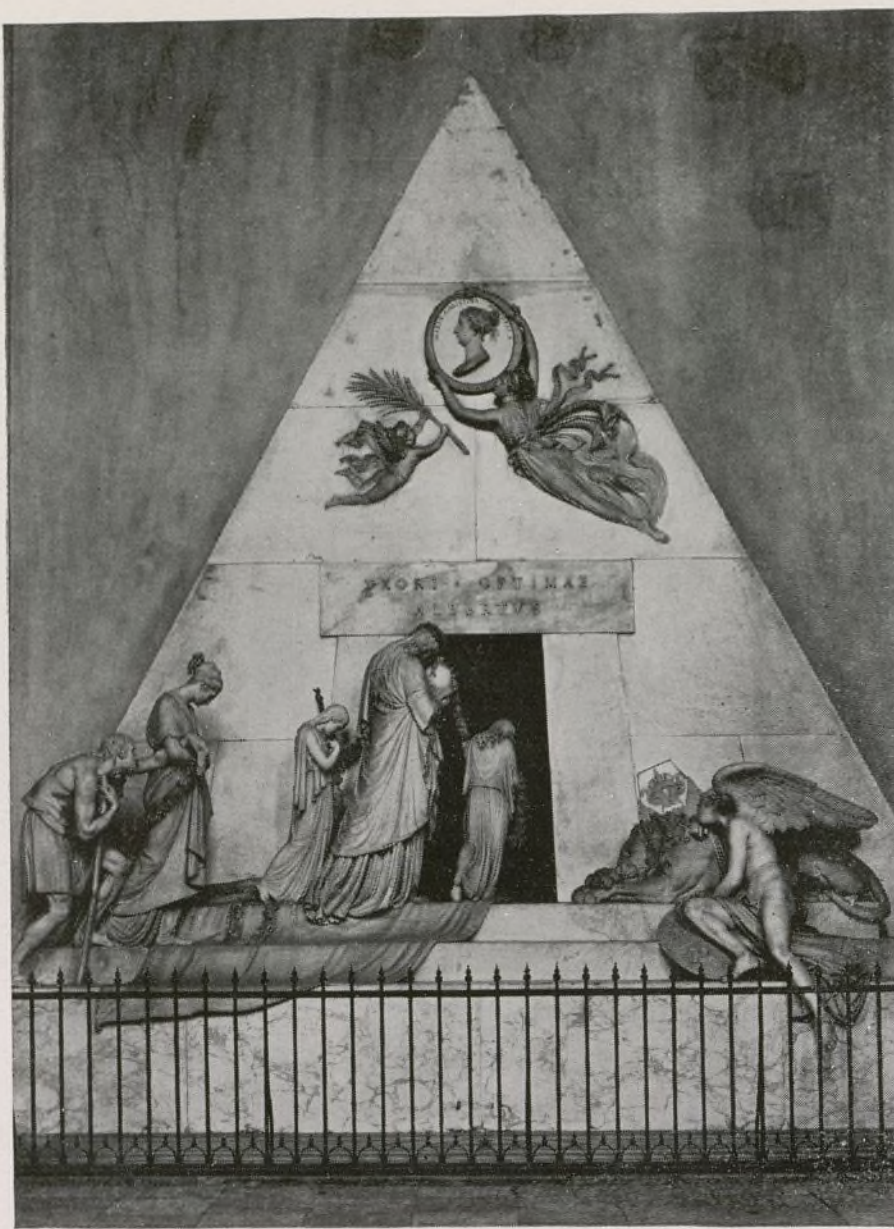
Grille d'une chapelle dans l'Eglise des Dominicains (Cl. Reiffenstein)

regarde de près la Freiung, qui fut avec lui assassiné? La Schottenkirche et son couvent datent du XII^e siècle. Mais puisque c'est au XVII^e et au XVIII^e que ces places doivent leur composition rajeunie, qu'on respecte l'histoire dans leurs œuvres, et la physionomie d'une ville dans ces ensembles, dominés par l'unité d'une époque.



Cette époque est celle qui commence à la fin du règne de Léopold I^{er}, quand un demi-siècle eut passé sur les désastres de la guerre de Trente ans, quand la victoire définitive sur les Turcs fut remportée en 1683. On respira, on ressuscita, on dut reconstruire tant de quartiers ruinés par le siège. Vienne renaquit aux arts en même temps qu'à la vie. Puis, avant et après les Turcs, on ressuscita de la peste. Ce fut une nouvelle jeunesse qui atteignit tout son épanouissement sous la brave et féconde Marie-Thérèse, une jeunesse un peu exubérante d'échappés. Tout devint prétexte à édifications : monuments, églises, palais, maisons ; et du logis le plus simple à l'édifice le plus monumental, le gracieux et le vivant, le fastueux et l'impérial « baroque » régna.

Le chapeau chinois est la marque caractéristique du baroque à Vienne. Avec des variantes, brisures ou ressauts, il coiffe facilement les ouvertures de l'étage noble dont le bas est bordé d'arabesques en franges de baldaquins. Le baldaquin, ses franges et ses glands, l'idée de la tente d'apparat qui, soulevée en dôme, retombe suivant les plis souples de la toile ou de la soie avec des bordures dentelées à l'orientale, le baldaquin et ses turqueries, c'est le motif dominateur, imprégnation sur les vainqueurs sans doute du goût des vaincus. Dans les emblèmes, dans les trophées, en fleurons ou en appliques, le stuc et la pierre fixent les envols des étoffes italiennes, et italiennes aussi sont les rangées des statues dansantes qui s'alignent sur les galeries à colonnettes de l'entablement. A travers ces décora-



Tombeau de l'Archiduchesse Marie-Christine
par Canova (Cl. R. Lechner)

Palais Impérial terminée en 1893 est toujours son œuvre.

Cependant, en dépit du Palais du Belvédère, des Palais Auersperg, Kinsky, de la Garde hongroise, de tant d'autres, les Viennois sont tout disposés à mettre au pied de ces œuvres un petit édifice perdu sur une vieille petite place noire et qui, après avoir été le siège de l'Université autrefois, est devenu celui de l'Académie des sciences. Cet édifice est la création, en 1755, d'un Français amené par l'empereur François de Lorraine, l'architecte Vadot de Ville-Issey. On ne peut rêver en effet d'une mesure plus parfaite que la conception, la proportion, l'ornementation de la façade. De Vienne, nous sommes transportés à Nancy. Nous pouvons le reconnaître avec orgueil : la supériorité est incontestable. Et d'où vient-elle? D'abord de plus d'idées dans la forme architecturale proprement dite. La verve du baroque viennois est obtenue surtout par des applications décoratives sur des faces neutres et massives, sauf les portails qui ressortent, conçus comme à part de l'ensemble. Ici, au contraire, les oppositions des pleins et des vides dans la masse, et très différentes selon les étages, donnent tout le mouvement. Et la mesure n'est pas tant dans plus de sobriété (la décoration est d'une grandeur riche) que dans une plus égale et plus légère répartition des motifs. Une logique précise est le lien de l'ensemble.

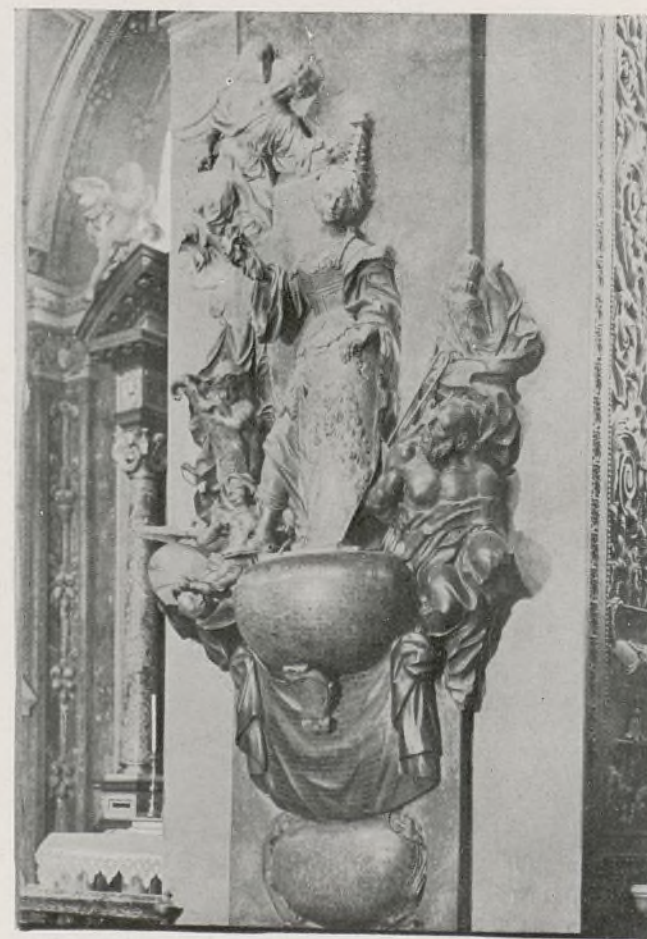
Cependant une grâce aussi heureuse dans la raison française reste menue devant des œuvres

Liechtenstein, et il y a le portail du palais Kinsky dont l'archivolte, coupée par une fenêtre, creuse et tourne ses angles en vagues d'où des statues à demi-couchées rythment leurs gestes. Cariatides et colonnes, vases en fleurons, celui-là aux statues réunit tous les modes de l'expression fastueuse dans une admirable harmonie. La dorure chaude des armoiries très saillantes contre l'imposte ou sur la fenêtre centrale achève de colorer le mouvement des façades.

Cette architecture du XVIII^e siècle à Vienne fut presque entièrement l'œuvre de deux artistes pleins de verve originale, dignes d'approcher les plus grands, Johann-Bernard Fischer von Erlach et Lukas von Hildebrand. Le parallèle entre ces deux artistes s'imposerait : Fischer aurait plus de majesté, plus de grandeur, Hildebrand plus de grâce, mais plus de manière. Les plans de Fischer ont alimenté jusqu'à la fin du XIX^e siècle, et la façade en hémicycle du vieux



Intérieur de la Schottenkirche
(Cl. Reiffenstein)



Tombeau dans la Schottenkirche
(Cl. Reiffenstein)

d'aussi grande magnificence que la Karlskirche et la salle de la Hofbibliothek qui nous retiendront bientôt. Ce sont des œuvres d'une éclatante beauté que ne doivent point diminuer des comparaisons vaines.

Hélas! si les plus beaux palais ne sont pas menacés, cette unité dans la physionomie générale de la « ville intérieure » qui était un enchantement encore il y a quelques années, va bientôt disparaître. C'est très bien de ne pas changer la place de son cœur, comme me le disait



La Place de l'Université, par Canaletto
Galerie impériale, Vienne (Cl. Löwy)



Sur l'Am Hof, maison ancienne
(Cl. Reiffenstein)

seurs. On parle de vendre le ministère de la Guerre sur l'Am Hof, et sa disparition serait la ruine de la vieille place.



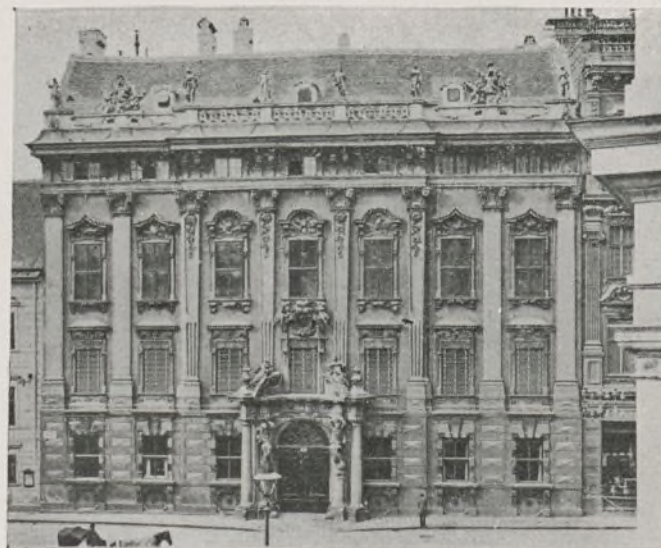
Le Portail (Cl. Reiffenstein)

mon jeune poète viennois, mais cela présente quelques inconvénients. Le principal est que pour ne pas changer de place, il doit se changer lui-même... La mode commerciale continuant à faire fureur au centre, on achète à coups de millions les moindres coins. Dans toutes les rues ce sont des nuages de démolitions. D'anciennes demeures simples, mais d'une noble ligne, tombent avec leurs cartouches armoriées et dorées. L'Etat et la Ville donnent la main aux démolisseurs.

Une large percée en frôlant le palais du Prince Eugène renverserait dans les quartiers de l'est des nids de pittoresque.

Nombre de Viennois amoureux

Barbares. Triompheront-ils? Certes ils trouvent dans l'archiduc François-Ferdinand, le futur empereur, un appui très favorable. Un pouvoir fort, plus personnel, leur permettra sur beaucoup de points de réussir mieux que nous. Mais la lutte est aussi intense sur un espace plus resserré; et il est trop tard presque partout pour les ensembles dont nous avons retenu quelques traits dans ce qui reste, pour la ligne et la couleur des perspectives. Seulement de larges morceaux pourront être sauvés; et l'action de nos pionniers des bonnes doctrines esthétiques contre le vandalisme des destructeurs, des dégagés ou des restaurateurs ne saurait être trop encouragée par les étrangers autant que par les Autrichiens. Chacun de nous est



La Façade
Palais Kinsky (Cl. Löwy)



La fontaine d'Andromède
par Raphaël Donner (Cl. Reiffenstein)



L'Escalier (Cl. Löwy)

de leur ville se sont émus; ils ont fondé une Société de défense que dirige avec une belle passion et le sens le plus fin des réalités le comte Charles Lankoronski, l'éminent collectionneur et amateur d'art. Le comte Wilczek, qui sauve tant du passé dans son admirable château de Kreuzenstein, y apporte le fruit de sa longue expérience; l'architecte D' Karl R. Holey le goût le plus délicat et la plus scrupuleuse conscience professionnelle. Techniciens, artistes et gens du monde se liguent contre les





La façade de la Hofburg sur la Michaelerplatz (Cl. Löwy)

atteint dans sa culture par les méfaits qui se commettent contre le beau sur un point quelconque de la terre, et Vienne est pour notre civilisation — on ne s'en souvient pas assez — la grande capitale de l'Est, tandis que Paris est la grande capitale de l'Ouest, reliées l'une et l'autre à la grande capitale du Sud, qui est Rome.

Les pires ennemis des œuvres du passé sont malheureusement les artistes. On sait qu'est né à Vienne depuis quinze ans un des mouvements modernistes les plus résolus contre la tradition académique. Il s'intitula lui-même : la *Sécession*. Les sécessionnistes autrichiens n'entendirent pas, il est vrai, créer un style par des lignes extravagantes, mais au contraire par un retour à la simplicité parfaite contre les fioritures persistantes du baroque. Ils prétendirent être plus classiques que leurs pères en étant eux-mêmes, en secouant définitivement l'influence italienne. Or, ils avaient tous les droits de tenter ce qu'ils voulaient là où le terrain était libre du passé, là où ils eussent été les maîtres de leur horizon, quoique, à vrai dire, ils ne puissent rester viennois qu'en restant d'abord latins. Mais dans les ensembles, composés par le passé, de la ville intérieure, sur les petites places anciennes les plus charmantes, ils ont rompu toute harmonie par des affirmations brutales où un germanisme assez morose tue les gaietés pimpantes d'autrefois. Quelle folle erreur!

Telle maison d'un gris funéraire, entièrement nue et lisse comme une pierre tombale présente pour tout ornement un énorme saint Michel, noir et archaïque, à la hauteur du second étage. Les ouvertures sont des baies entre les poutres de fer apparentes. Cette austérité exprimerait un strict utilitarisme commercial. Mais que voit-on dans cette austérité? Une boutique de lingerie aux mille coquettes élégances, une blancheur jeune et fraîche qui est la critique moqueuse de toute cette gravité gourmée. On ne sait quelle est la plus mal

appropriée l'une à l'autre, de la boutique ou de la maison.

Au coin du Kohlmarkt, devant la Hofburg, sur la Michaelerplatz, il y avait une maison simple, avec des frontons de fenêtres triangulaires, des pilastres, un attique; avec la maison plus ancienne de l'autre coin et la façade de l'église Saint-Michel, sans aucun accord cherché, l'harmonie de la place restait juste de tons et de lignes dans sa modestie. On l'a remplacée par une carcasse verte où des trous symétriques sans cadres, sans un modelé jouent le rôle des fenêtres.

— Tout vaut mieux que le pastiche, me dit mon jeune poète; c'est ça qui est pitoyable, ajoute-t-il en me montrant l'imitation baroque d'un immeuble de rapport.

Il n'y a ni pastiche dans une construction qui ne songe qu'à se soumettre à un ensemble, ni création d'art dans une œuvre comme un immeuble commercial, dont les locations différentes romperont toujours la tentative d'unité, et qui n'existe guère par lui-même en faisant corps avec les maisons du voisinage. — Tout se résume enfin par une question de tact; nos sécessionnistes manquent de tact.

La façade du Palais Impérial sur la Michaelerplatz déploie une somptuosité agréable. Comme un Louvre que n'auraient pas quitté ses rois, la Hofburg résume toute l'histoire et les formes de la ville intérieure. Du vieux burg des Babenbergs au début du XIII^e siècle, dans la partie que désigne le Schweizerhof, la « cour des Suisses », jusqu'au nouveau burg qui s'amorce à la ville nouvelle et se construit toujours, le Palais impérial est le lien, le nœud du développement urbain. Par des voûtes comme au Louvre, la circulation des deux villes le traverse. Les cours multiples accueillent le peuple avec une familiarité paternelle. La relève en musique de la garde est le spectacle quotidien. Il y a foule qui jamais ne se lasse. Des hallebardiers en grandes bottes et culotte blanche, la pique droite, défilent, le



La Hofburg. Détail de la façade sur l'Innererplatz (Cl. Reiffenstein)



L'Ausserer Burgplatz (Cl. Löwy)

panache retombant en pluie de jet d'eau sur le casque, et le justaucorps rayé de brandebourgs d'or. Sauf les trois façades sur la Michaelerplatz, la Franzensplatz, la Josephplatz, les bâtiments dans leur chaos sont de la plus grande simplicité. Un pauvre crépigris jaunerecouvre les murs comme d'ailleurs la plupart des constructions passées du vieux Vienne à l'appareil en briques. Les richesses sont dans l'intérieur où les salles et galeries de représentation, de cérémonie, de réceptions princières, d'audiences, de diners, de redoutes et de bals abondent en portraits royaux, en tapisseries de Flandre et des Gobelins, notamment d'après des cartons de Coypel, en meubles et décorations de toutes les époques du XVII^e au XX^e siècle. Et l'on y montre le trésor, aussi curieux en souvenirs français que germaniques.

Les trois faces du bâtiment de la Hofburg sur la place où se dresse la statue équestre de Joseph II en empereur romain sont d'une grande beauté dans leurs lignes à la fois sobres et imposantes. Elles sont d'ailleurs nettement d'inspiration française. L'avant-corps du pavillon central est d'une élégance superbe. Le quadrigé de Minerve sur le faite, les groupes aux globes d'or des corniches voisines, les reliefs si heureusement ménagés des toitures sont d'un agrément plein de grâce originale. C'est la Hofbibliothek, la bibliothèque de la Cour dont la grande salle est un chef-d'œuvre de magnificence, la plus belle décoration intérieure en art baroque qui puisse exister, création de Fischer von Erlach et de son fils. Elle prend sur 78 mètres toute la longueur de la façade. Les galeries et les rayons des livres, bruns et or, tout ornés de bronzes ciselés, surtout à la frise, constituent jusqu'à la naissance des voûtes les murailles mêmes, opulentes. De hautes colonnes de marbre à chapiteaux dorés enrichissent la perspective, tandis qu'une coupole ovoïde et transversale élève au milieu le plus merveilleux décor à fresque d'architectures, des symboles et de scènes académiques. Les murailles de livres suivent les deux côtés de l'ellipse, concave jusqu'au sol. C'est un enchantement de lignes inattendues et somptueuses dans les rouges sourds, les jaunes pâles, les ivoires et les ors. Il n'est pas de salle du trône au monde qui égale le logement de cette bibliothèque, vraiment impériale aussi par son abondance et ses raretés.

Quand on a franchi la seconde voûte de la Franzensplatz, on se trouve sur l'Ausserer Burgplatz, immense, que ferme d'un côté



Innerer Burgplatz avec le monument de l'Empereur François (Cl. Löwy)

que trois choses : le Ring, le Prater, le Danube.

Le Ring est une espèce d'avenue d'exposition universelle où des bâtiments de tous les styles forment des perspectives hétéroclites. Le Prater est un bois mal peigné qui s'annonce par une foire de Neuilly. Le Danube n'a jamais existé à Vienne ; il est remplacé par la courbe très administrative d'un canal dont les eaux, bien que danubiennes il est vrai, le représentent mal. Le vrai Danube ne fait pas corps avec la ville ; il n'en est pas l'âme, comme la Tamise à Londres et la Seine à Paris.

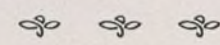
Nous savons que la Ringstrasse, avec les quais François-Joseph, a sur un parcours de quatre kilomètres comblé et nivelé les fossés et les bastions qui ceinturaient la ville jusqu'en 1857. Elle fut conçue suivant les principes édilitaires du temps d'Hausmann, mais ajoutons tout de suite avec une ampleur qui eût effrayé notre préfet. Ce n'est pas seulement que sur toute sa longueur elle offre trois voies à quatre rangées d'arbres pour une largeur totale en moyenne de 57 mètres, mais de vastes jardins, comparés à nos squares, alternent, sur son parcours presque entier, avec les édifices. Aussi grâce au ménagement de ces verdure, un parlement grec peut succéder à des musées renaissance et un hôtel de ville gothique à un parlement grec. De plus, chaque monument a tout l'horizon qui lui est nécessaire, ce qu'on n'aura presque jamais vu à Paris, si ce

n'est pour ceux qui n'en auraient pas eu besoin. Puis laissons de côté l'esthétique pure. Ne nous demandons pas d'abord si ces bastions, ces glacis, ces fossés n'eussent pu donner lieu à des combinaisons de parcs et d'avenues plus intéressantes qui, sur certains points, auraient utilisé les accidents mêmes des ouvrages militaires. De toutes manières, les espaces d'aujourd'hui, malgré tant de réserves heureuses, ne sont pas comparables à ceux dont disposaient à la place du Ring les Viennois d'il y a soixante ans. Il y avait promenades sur les bastions avec cafés



Hofburg Josephplatz (Cl. Löwy)

l'hémicycle du nouveau Palais conçu dans les proportions énormes, toute différentes, que demandent les vastes espaces des villes modernes. Une sorte de loge d'empereur, comme dans les cirques romains, du milieu de l'hémicycle avance et domine l'arène où caracolent sur des chevaux de bronze le prince Eugène et l'archiduc Charles.



Nous voici dans le présent et par la Burgtor sur le Ring.

La Ringstrasse est célèbre. De Vienne on ne connaît par ouï dire



Portail dans la Schwertgasse
(Cl. Reiffenstein)

et musiques, promenades au bas, dans les fossés d'une immense étendue et où les élégants à cheval trottaient par des allées d'arbres moins réduites que la petite allée cavalière d'à présent. Ne nous demandons pas non plus si le groupement des édifices n'eût pu donner lieu à plus d'unité et d'originalité. Nous devons nous féliciter grandement de ce qui est, de la ma-

Ring, comme on en jouissait des bastions d'autrefois, le beau décor de la Karlskirche, construite de 1716 à 1737 par Fischer von Erlach pour la délivrance de la peste de 1713. Le massif de maisons qui va de la Kärntnerstrasse à la Canovagasse eût dû être moins considérable et disposé tout autrement, si l'on ne voulait pas laisser jusqu'au Ring, en ménageant la perspective à travers un grand parc, les vas-



Portail du Palais Liechtenstein
(Cl. Reiffenstein)

nière dont ces édifices occupent des plans différents par rapport les uns aux autres et par rapport aux perspectives de l'avenue, des échappées si diverses sur les horizons de la vieille et de la nouvelle ville, du caractère qui est personnel à chacune des parties du Ring. Ce Ring donne une impression peu commune de noblesse monumentale. Il la doit autant à ses maisons ordinaires qu'à ses palais, comme d'ailleurs tout le Vienne nouveau, où la moindre façade a des reliefs puissants, des balcons de pierre, pas de mansar-

des, d'épaisses corniches; où la succession est régulière des lignes nettes et fortes. Il s'ouvre sur des places comme la Schwarzenberg, qui peut être comptée parmi les meilleures réussites de l'édilité moderne avec le rythme juste de ses côtés monumentaux, son fond de verdure et de fontaines jaillissantes devant le palais bas des Schwarzenberg, le bel isolement de la statue du feld-maréchal.

Mais comme si une fatalité empêchait nos contemporains de garder au passé toute sa valeur, de savoir fonder ses œuvres — ce que nos aïeux savaient si bien — dans les créations nouvelles, on n'a pas su conserver au



Savoy'sches Damenstift. Détail d'un plafond (Cl. Reiffenstein)

tes étendues de jadis. Bien mieux, à chaque nouvelle nécessité édilitaire, on s'ingénie à gâcher les jardins qui ont été disposés devant l'église. Il y a une quarantaine d'années, la Vienne, avec une aimable nonchalance, étalait encore ses miroirs dans les prairies et les feuillages d'où le beau dôme vert émergeait. La Vienne fut canalisée, puis on la couvrit, puis le métropolitain en tranchée passa, prétexte à deux petites gares art nouveau qui ne peuvent prétendre à l'harmonie de l'ensemble. Proche, un terrain vague serait

construit à toute hauteur; les bâtiments contigus si heureusement bas seraient surélevés. La Karlskirche disparaîtrait. Cependant l'église Saint-Charles est à Vienne ce que sont les Invalides à Paris :

un de ses joyaux incomparables. L'imagination verveuse et grandiose de Fischer von Erlach s'en est donné à cœur joie. La proportion hardie du dôme ellipsoïde, ses jeux décoratifs, sa couleur, par-dessus l'assise calme du portique très avançant, l'idée, contre de larges tours basses à porches ouverts et à pignons en rocaille, de dresser deux colonnes trajanes comme deux cierges de fête devant la souveraineté du



Portail du Ministère des Finances
(Palais du prince Eugène) (Cl. Reiffenstein)



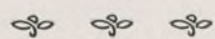
Portail du Savoy'sches Damenstift
(Cl. Reiffenstein)



INTERIEUR DE LA HOFBIBLIOTHEK
(Cl. Löwy)

dôme, — tout ce mélange plein de maîtrise, toute cette fougue aisée composent une des œuvres les plus brillantes qui soient. Rien ne devrait donc être épargné qui lui conserverait sa valeur entière, et il faut espérer voir adopter les projets du comte Ch. Lankoronski et du D^r Holey dont la solution assurerait seule l'avenir.

Le Ring et ses entours immédiats concentrent tout ce que forgent les autres quartiers de vie administrative, de vie représentative, de vie politique, de vie artistique, de vie intellectuelle. On y trafique peu, on y habite moins encore; on vient s'y montrer, s'y souvenir, apprendre, admirer, travailler. Pour l'administration, c'est l'Hôtel de Ville, le Rathaus, et le Palais de Justice; pour la politique, c'est le Parlement; pour les études générales, c'est l'Université; pour la science, l'histoire et les arts plastiques, ce sont les Musées impériaux et l'Académie; pour la littérature, c'est le théâtre de la Hofburg; pour la musique, c'est l'Opéra. Et je ne cite que les édifices principaux, tous construits de 1869 à 1890. En somme, le Ring dégage sans la disperser la chaleur de la ville intérieure; loin de le rompre, il renforce le cœur de la ville dont les autres quartiers ne sont pas ainsi de nouveaux centres, mais les simples rayonnements indéfinis du noyau primitif.



De tous les édifices, le plus caractéristique au point de vue viennois est le Rathaus. Ne nous arrêtons pas à son aspect extérieur: c'est un gigantesque pastiche gothique. Si la tour et l'aiguille profilent à cent mètres une gracieuse et faible réponse à la flèche de Saint-Étienne, la symétrie sans rythmes vivants de la façade dit toute l'erreur de ces imitations anachroniques. C'est en des édifices isolés comme celui-ci, et pour une administration moderne que l'architecte créateur pourrait s'affranchir des vieilles formules, au cas où l'on n'aurait pas à redouter ses incertitudes et son manque de goût. Mais le besoin historique vient en travers, besoin légitime de se relier aux ancêtres, d'imposer aux yeux l'antiquité et la continuité de son histoire, surtout dans l'édifice principal de la cité, la maison communale. Le nouvel Hôtel de Ville de Vienne obéit à un sentiment de ce genre en affirmant l'ogival fleuri, au xv^e siècle, des communes germaniques.

Entrons: le spectacle est beaucoup plus intéressant. L'occa-



Théâtre de l'Opéra (Cl. Löwy)

sion d'aller voir quelques directeurs de service vous laissera frappé de l'extrême démocratisme des bureaux. Nous retrouvons ici cette courtoisie familière, cette accueil facile, cette simplicité qui s'allient facilement à Vienne aux formes les plus aristocratiques. Au Rathaus, tout est ouvert à tous. Les employés travaillent pour ainsi dire au milieu du public le plus humble, qui est chez lui, qui pénètre et s'installe partout. L'administration est précise, mais souple; en étant très appliquée elle reste de bonne humeur. Du Rathaus est sorti depuis quinze ans le plus formidable travail qu'ait vu

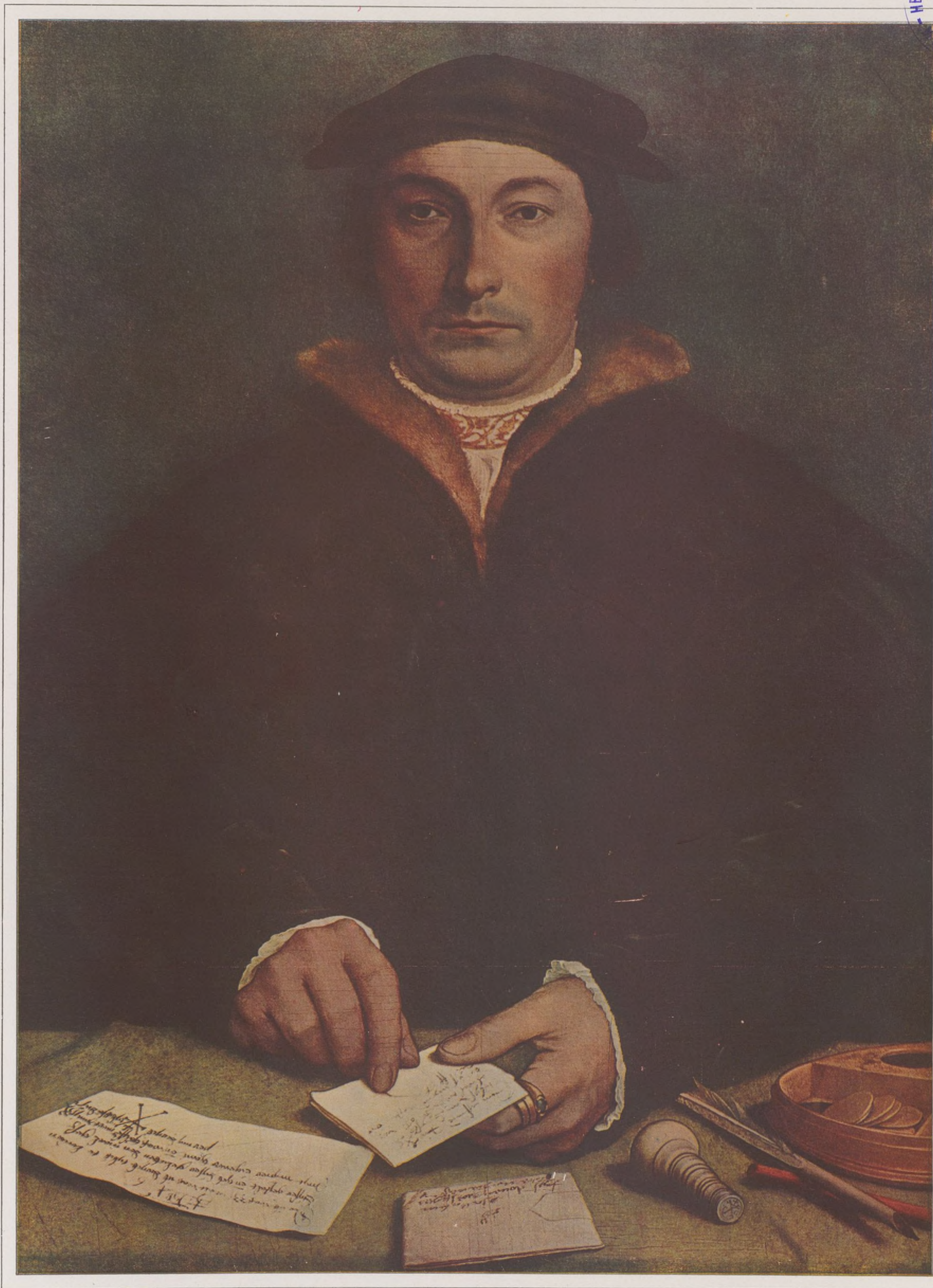
une grande ville contemporaine, toute l'organisation modèle et la transformation de l'administration intérieure sur les bases sociales les plus hardies. Ce fut l'œuvre de l'incomparable bourgmestre, chef du parti chrétien social, Karl Lueger, mort en 1910. Et des combles à la cave, l'intérieur du Rathaus peint cette œuvre toute entière. La salle des fêtes, des glorifications solennelles de la cité, voisine comme partout avec la salle des séances où sa destinée s'élabore; mais un musée historique d'armes, de trophées, de plans, de souvenirs affirme la volonté de l'assurer par le culte des traditions les plus fortes, tandis que les caves peintes et illuminées nourrissent le peuple de victuailles et l'égaient de saines beuveries. Les caves, inaugurées par Lueger en 1898, sont une des grandes originalités de Vienne. Dans de vastes salles voûtées que les meilleurs artistes ont illustrées de scènes joyeuses, la Ville tient son restaurant pour moyennes et petites bourses. La Ville vend ses vins et sa bière, bière légère, exquise, petits vins clairs des coteaux environnants. Il y a la « Rosenzimmer », la chambre des roses, moyenâgeuse, où les images d'anciens braves Viennois rabelaisiens inspirent confiance en la vie, et il y a le « Ratsherrnstübl » où les portraits en grand appareil de M. Lueger et de ses deux vice-bourgmestres président aux bonnes lampées. Or, ne croyez pas que ce fut un moyen de conquérir une popularité facile; en se faisant brasseur ou vigneron, le bourgmestre empêchait le truquage et la hausse des prix, restituait aux petits vins des alentours leur renom d'autrefois, favorisait les cultivateurs modestes. Ceux-ci, en quatre ans, encaissèrent des achats de la commune deux millions de couronnes, et les caves de l'Hôtel de Ville réalisèrent en 1906 un gain de deux cent mille couronnes.



La Votivkirche (Cl. Löwy)



Le Ring et l'Université (Cl. Löwy)



PORTRAIT DE DVICK TYBIS (1533), par HOLBEIN LE JEUNE

D'après un tableau de la Galerie Impériale et une reproduction de la maison Löwy



Museum

Parlement

Rathaus

Votivkirche

Hofburgtheater

Panorama du quartier de l'Hôtel-de-Ville (Cl. Löwy)

Pendant que la municipalité pousse ainsi les soins administratifs jusqu'à fournir elle-même les citadins de denrées et de boissons pures, l'Empereur et l'aristocratie ouvrent largement au peuple les trésors de l'art et des siècles.

Sur le Burgring, aux deux côtés d'une immense place où s'élève le monument de Marie-Thérèse, les musées impériaux s'allongent. La galerie des objets d'art, la galerie des armures, la galerie des tableaux vous confondent par leurs merveilles, — et chose incroyable ! ces merveilles, des Français surtout, sont entre les plus mal connues. Ecoutez un amateur : il vous parlera de Madrid, d'Amsterdam, de Florence, de Rome, de Dresde, de Munich, de Londres, de Berlin même ou de Saint-Pétersbourg ; de Vienne, presque jamais ! Nulle part il n'y a de plus beaux Titiens, de plus beaux Durers, de plus beaux Rubens. Les Holbeins sont parmi les plus rares ; et les portraits de Rembrandt ! On ne peut achever qu'à Vienne l'étude des portraits de Rembrandt par lui-même dont le jeune



L'Hôtel de Ville (Rathaus) Détail de la façade (Cl. Löwy)

fastueux en manteau de velours gris et avec une toque à aigrette de la galerie Liechtenstein. L'école vénitienne et l'école flamande sont les plus abondantes, et les van Dyck ne le cèdent en rien aux Rubens. Mais que dire de ce Corrège où Io pressée par le nuage de Jupiter expose un dos si moderne et une tête si joliment renversée ? Ou, pour sauter à une tout autre vision, de ce Cranach dont la Judith crispe avec une volupté si froide ses doigts sur la tête sanglante ? Certains peintres comme Breughel ou ce curieux Valckenborch ne peuvent être vraiment connus qu'ici.

Songez que la plupart de ces tableaux proviennent de l'archiduc Léopold-Guillaume qui, gouverneur des Pays-Bas, fut excellemment conseillé par Téniers le jeune ; avant lui, de l'empereur Rodolphe II et de l'archiduc Ferdinand de Tyrol, qui, au xvi^e siècle, étaient aux sources des chefs-d'œuvre.

Les musées impériaux à eux seuls suffiraient à la gloire de Vienne, mais l'Académie des Beaux-Arts y ajoute ses hol-



Le Volksgarten et les Musées impériaux (Cl. Lechner)



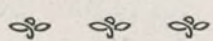
Les Caves du Rathaus (Cl. Lechner)

landais du XVII^e siècle, et c'est la galerie Liechtenstein, entassement prodigieux qui surabonde des meilleures toiles de Rubens, de van Dyck et des hollandais ; c'est la galerie Czernin où l'on admire le plus beau van der Meer qui existe, « l'atelier du peintre » ; c'est la galerie Harrach qui a un Claude Lorrain, des Joseph Vernet, des Ribera, et de magnifiques italiens parmi les peintres de second ordre ; c'est la galerie Schœnborn qui, malgré la vente de son Rembrandt il y a quelques années, conserve de délicats

van Goyen et un admirable Holbein dans de ravissantes salles rococo ; c'est la galerie Esterhazy qui offre un superbe choix de toutes les écoles ; c'est la galerie Lanckoronski où chaque objet, chaque tableau n'est point relégué par l'admiration dans des salles mortes, mais qui continue à vivre de la vie quotidienne et familiale à la place de choix créée pour lui, — galerie non, mais habitation de l'art où chaque école, chaque genre compose une harmonie dans la circulation courante de la maison, depuis le chant suave des vieux italiens, d'un Botticelli ou d'un Giorgione, jusqu'au profond choral des Rembrandts.

A ces peintures, ajoutez l'unique collection des dessins de l'Albertine, et vous vous demanderez pourquoi, on ne parle pour ainsi dire point des trésors de Vienne, pourquoi dans les histoires et les anthologies d'art, il n'est pour ainsi dire pas d'exemples qui leur soient empruntés?...

La réponse est bien simple : c'est que Berlin fait une énorme et constante réclame pour ses musées et que systématiquement il écarte toute comparaison avec Vienne. Et les Viennois contribuent eux-mêmes à ce silence par leur nonchalance à se faire valoir.



Aimable nonchalance qu'on retrouve dans tout et qui rend



Vue sur le Prater (Cl. Lechner)

le coudolement des rues si sympathique, car c'est une nonchalance qui n'est point de la paresse, qui par conséquent n'entraîne pas à la négligence, et par la négligence au désordre,

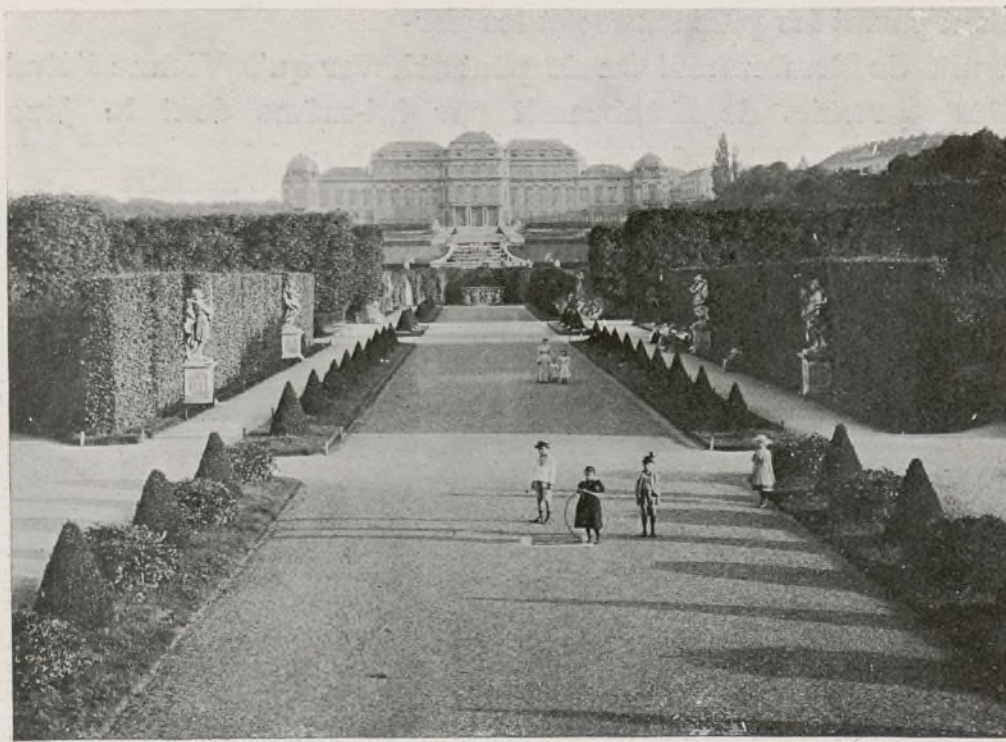


Le Belvédère, une façade latérale (Cl. Löwy)

trent ni relâchement, ni embarras. De la minutie sans tyrannie. Une propreté parfaite : pas de papiers par terre, pas d'affiches en l'air, pas de fumées d'usines. On ne voit pas de cheminées vomissantes comme en plein Palais-Royal à Paris. De la coquetterie dans l'utilité : les mâts des lampadaires qui balancent si haut leurs lunes électriques portent à mi-chemin des corbeilles aux fleurs retombantes. Les trams, bas sous les arbres, pimpants, à deux voitures (toujours une pour les fumeurs), filent, rouges et blancs aux couleurs de la ville. Les voitures de la Cour aux chevaux blancs et au cocher à bicornes sur la livrée impériale crème, café au lait, croisent les lourds harnais des rousiers, couverts de cuivres aux plaques brillantes, tandis que les sergents de ville, en gants blancs, pivots des carrefours, n'arrivent pas à se faire prussiens sous leur casque à pointe. Autant de notes curieuses parmi les piétons : voici des nourrices qui ont de courtes jupes, raides, plissées en cloches et de grandes bottes jusqu'aux genoux, des paysannes aux éclatants fichus, jaune-canari et rouge-feu. Des marchandes de fleurs campagnardes semblent ne vouloir vendre que les couleurs de la ville avec de magnifiques roses rouges qui répondent d'un côté du panier à d'éblouissantes roses blanches comme de la porcelaine. Beaucoup de jeunes filles, libres, seules ou par bandes. Les jeunes

c'est une nonchalance qui évite seulement au travail une tension trop continue par un peu de flânerie gaie. Les Viennois ont le sens, comme les Parisiens, de la vraie culture, qui ne peut exister sans le goût de la jouissance dans le repos.

Le Ring, en ramenant vers lui toutes les activités, ne donne nulle part ainsi une impression d'affairement forcé ; il reste calme, il garde partout une belle aisance décorative ; il ne souffre pas une tache, et il est amusant. Ordre, tenue, circulation, ne mon-



Vue sur le Belvédère (Cl. Lechner)

filles à Vienne, en liberté et si naturelles, roses et blondes, sont la joie de la rue. Presque tous les couples se donnent le bras, et les jardins accueillants s'emplissent.

Diversité, beauté des parcs de Vienne. Heureuse ville où l'on en crée tous les jours! Mais c'est dans ses vieux jardins parés, ses jardins à la française des anciens palais d'été ouverts au public par l'Empereur et les princes, que Vienne déploie ses grâces les plus exquis. Ainsi que le Prater en 1766, un parc de 50 hectares, abandonné à la jouissance du peuple en 1775, par Joseph II, comme « lieu de récréation dédié à tous les hommes par leur ami » l'Augarten, a de belles allées d'arbres régulières. Mais rien ne dépasse l'accueil enchanteur des jardins de Schwarzenberg, du Belvédère, de Schoenbrunn que la ville aujourd'hui ceint de toutes parts.

Derrière une cour imposante et un petit palais dont la proportion est un peu atrophiée par la privation d'un dôme central, le Schwarzenberggarten est d'abord un vaste parterre avec un bassin orné d'une statue, avec des vases et des socles très rocaille, avec des groupes de nymphes hardiment enlevées. Ces motifs sont sans finesse et d'une pierre assez fruste. Cela ne fait rien : statues et piédestaux dessinent des silhouettes pleines d'accent. Les gazons sont mal soignés et les dessins de fleurs économiques et médiocres. Cela ne fait rien non plus : une sorte de rusticité dans l'élégance donne des lignes moins sèches ; une grande allée d'arbres fuit au milieu jusqu'à des terrasses et ses côtés sont en jardins anglais ; l'un est barré, réservé aux propriétaires. Tout le jardin n'est en somme qu'une bande étroite ; mais avec ses beaux ombrages surélevés du fond et ses belles lumières historiées du premier plan, il est divin. Entre chaque arbre il y a un banc, et il n'y a pas un banc de libre ; c'est dimanche, le milieu de l'allée n'est

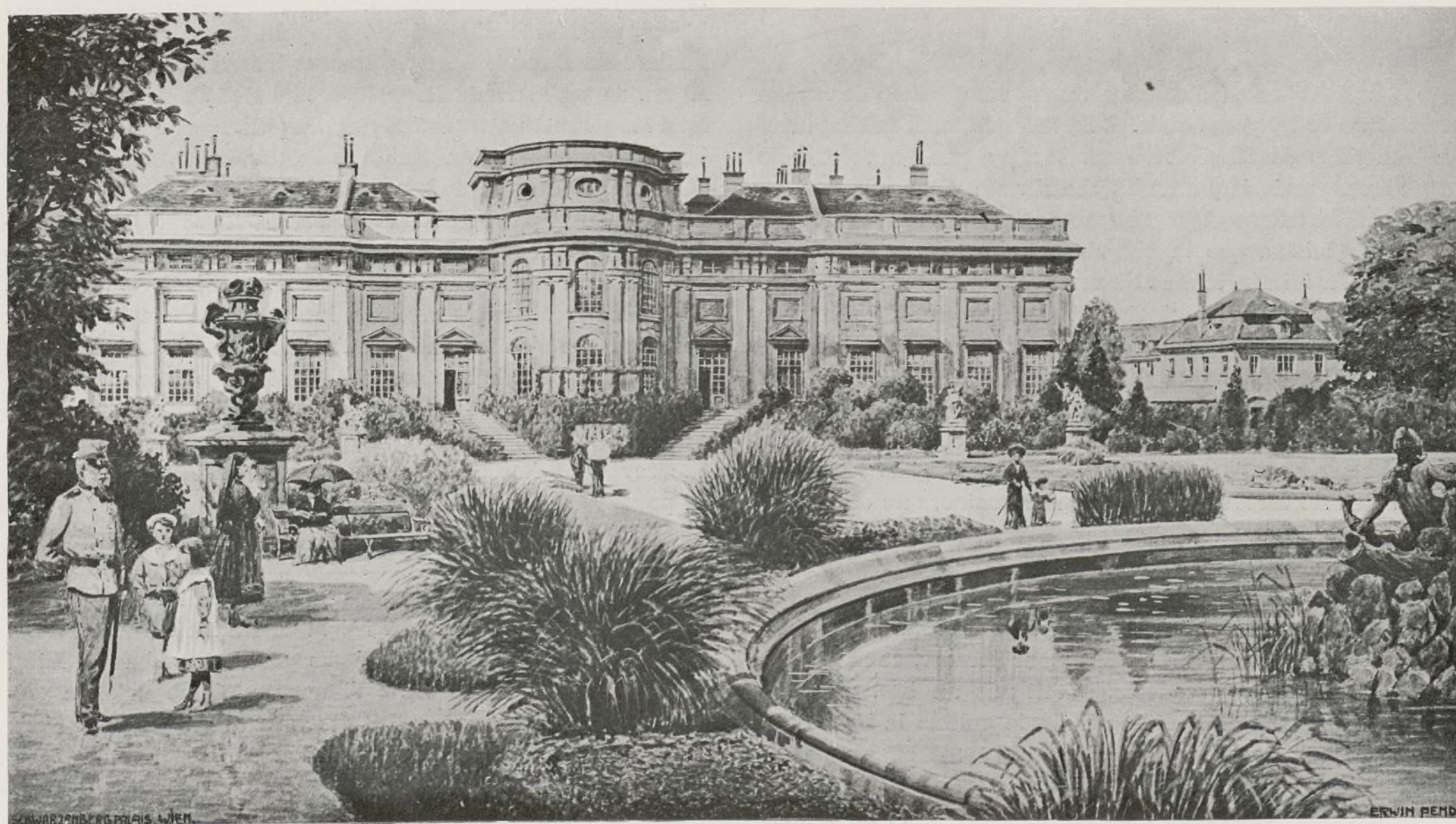


Monument de Marie-Thérèse (Cl. Lechner)

qu'un grouillement d'enfants. Le public entre toujours, et pour entrer il contourne le perron, que masque à peine un rideau de lierre. Or, les fenêtres du rez-de-chaussée assez basses grandes ouvertes, et sur le perron la vieille princesse est assise, enfoncée dans un fauteuil, entre une dame à cheveux blancs et une jeune fille ; devant elles un perroquet s'agite dans une cage dorée. Et elles sont là, tranquilles sur leur perron, comme si elles recevaient leurs invités, tandis que le peuple défile et qu'il les voit sans se permettre un arrêt indiscret... Si l'on envoyait

quelques délégations d'ouvriers et d'écoliers de France dans les jardins du palais de Schwarzenberg un jour d'affluence populaire que la vieille princesse se tiendrait sur son perron ? Cela lui ferait faire peut-être quelques réflexions utiles ?...

Les jardins mitoyens du Belvédère ont un développement plus majestueux par leur descente de la haute terrasse qu'occupe le palais. La situation est la plus magnifique de Vienne. Le palais réunit avec trois étages d'un côté et deux de l'autre tous les mouvements, tout le brio, toutes les ingéniosités de l'art baroque viennois. Chapeaux chinois et baldaquins, aux franges dorées sur taffetas vert, arabesques et rinceaux, colonnettes, fleurons, trophées, statues et cariatides, rien ne manque des fournitures habituelles, délicates et somptueuses. Le fameux prince Eugène de Savoie, le terrible rancunier contre Louis XIV, qui fit construire ce palais d'été par Hildebrand de 1715 à 1725, comptait certainement se consoler de Versailles. Le genre d'élévation est le même et la vue en est plus significative ; le palais d'une ligne moins pure est plus vivant, surtout par les ressauts si heureux des toits. Il est à



Palais et jardin Schwarzenberg, d'après une aquarelle de M. Erwin Pendl

remarquer que dans les imitations dérivées de Versailles, on chercha toujours à se garder de cette droite indéfinie de la toiture qui n'a jamais été considérée par les contemporains comme une beauté inattaquable. L'avant-corps de la façade d'entrée du Belvédère est plein de superbe opulente, il se déploie comme une tente d'épaisse soie brochée. Pas une droite sans brisure, pas un cercle parfait. Le vaste bassin qui s'étend devant exagère par ses courbes en poire. Les petits miroirs d'eau ouverts dans les gazons des terrasses décrivent eux-mêmes des ellipses en diagonales, ce qui n'empêche que palais et jardin obéissent à une ligne maîtresse, simple et forte. Appuyé contre un des beaux sphinx ailés à tête de femme dressés sur leurs pattes de lion, et dont les seins comme des proues retiennent eux aussi les glands d'un harnais en frange de baldaquin, il faut admirer au bout de la longue pente des parterres toute la ville étendue. De là, c'est à peine si elle paraît avoir changé telle que Canaletto l'a peinte à la même place. Saint-Étienne, là-bas, en marque le cœur éternel

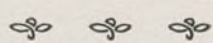
dans leurs murs. Puis elles mènent à une ménagerie, une bonne ménagerie impériale et familiale où, dans un cercle dont les cabanes des bêtes diverses occupent un point de la circonférence, le centre est commandé par un pavillon coquet, aux boiseries sculptées, le plafond peint d'une mythologie, un salon qu'habitent des plaisantins, des bavards éclatants, aras, cacatoès dans des cages d'or.

Les Viennois ont un culte justifié pour le parc de Schoenbrunn; mais ils aiment encore mieux les petits villages à vignobles et à guinguettes, enfermés aujourd'hui dans la ceinture de la capitale, sur les pentes des coteaux qui la bornent à l'ouest. Par Grinzing et Heiligenstadt chers à Beethoven, qui dans une nature douce y venait apaiser ses tempêtes, on monte au Kahlenberg d'un côté, à Cobenzl de l'autre, sur ces magnifiques balcons à une hauteur de plus de 400 mètres, d'où Vienne apparaissait jadis au loin comme le village de Vienne « Weandorf », et qui font eux-mêmes aujourd'hui partie de la capitale, « belvédères » nouveaux de ses limites.



Château de Schoenbrunn. Façade sur la cour d'entrée (Cl. Stauda)

au pied du Kahlenberg et du Léopoldsborg, ces grands gardes avancés des Alpes à l'horizon.



... Schoenbrunn, Schoenbrunn a des volets verts, des volets verts et un crépi jaune clair. Cela indique toute la simplicité du Versailles de Marie-Thérèse. Il n'y a pas un volet dans tout Vienne, mais il y en a à Schoenbrunn. Qu'après cela ses innombrables salons et galeries d'apparat rivalisent du rococo le plus ingénieux, que la chambre de Napoléon soit encore comme il l'a laissée, tendue de merveilleux Gobelins, que les souvenirs de Marie-Antoinette et du duc de Reichstadt se croisent dans nos cœurs, Schoenbrunn reste simple, Schoenbrunn n'est pas même en pierre; recouvert comme au bon temps d'un crépi de ferme, Schoenbrunn a des volets verts.

Le long du parterre, devant la façade du parc, les statues sont tellement médiocres qu'elles se cachent dans les charmes. Peu de fabriques : une ruine romaine, une obélisque, une grotte, une nymphe qui serre son urne, la belle nymphe, la « schöne brunne », c'est tout. Puis trois ou quatre bassins. Mais Schoenbrunn a la « Gloriette », splendide galerie à jour qui surmonte une colline et s'élève en face du château. Car au lieu de se mettre dessus pour régner, pour écraser, comme Versailles, Schoenbrunn, modeste, s'était mis au bas, d'où un horizon fermé. La Gloriette fait de la colline la base d'un arc de triomphe en plein ciel. Elle est blanche et charmante, elle éclaire le paysage d'un sourire céleste. Le dessin du parc n'est pas compliqué, tout est simplet, mais les hautes charmes sont taillées à merveille et il n'y a pas de trous

A gauche, le pignon du Léopoldsborg, à pic sur le fleuve, le dernier contrefort des Alpes, le gardien sacré de la civilisation occidentale, où depuis 1100 jusqu'au temps du siège des Turcs, pointait la citadelle de Léopold I^{er}; au large, la belle lumière du Danube détendu, comme fatigué d'avoir vaincu les Alpes, au repos avant de partir à la conquête de l'Orient; au loin, les premières avancées des Karpathes; et dans la plaine immense, ouverte d'un défilé à l'autre, cette concentration d'un monde que défend le bras du fleuve : Vienne, Vienne, devenue enfin par la volonté de Karl Lueger une vraie capitale, la souveraine capitale de l'Est.

Du clou de sa flèche catholique, le pivot de la « ville intérieure » fait rayonner par les arrondissements vingt et une branches d'un éventail gigantesque qu'après le lacet de la Ringstrasse, puis de la seconde enceinte des « lignes » démolies en 1890, retient un dernier ruban vert de 95 kilomètres. (Paris n'a que 33 kilomètres de tour.) Ruban de prairies et de forêts que sur 4.400 hectares désormais intangibles aucune bâtisse ne pourra souiller.

Que sur les bases grandioses de ce développement physique, Vienne soit fidèle à ses influences latines; qu'elle reste elle-même, qu'elle ne se laisse pas asservir par un pangermanisme barbare, et elle rendra à la civilisation d'aujourd'hui un service aussi éclatant que jadis contre les Turcs... Ainsi pensais-je, tandis que toute l'immense plaine urbaine grésillait à nos pieds sous le soleil couchant et que se dessinaient bientôt, enchevêtrés à l'infini, des hiéroglyphes de feu, comme -es chiffres impénétrables de l'avenir...

ROBERT DE SOUZA.

L'INDUSTRIE ET LE COMMERCE VIENNOIS

A côté de leurs richesses industrielles, les grandes capitales du monde possèdent pour la plupart ce que l'on pourrait appeler une auréole industrielle, constituée par les manufactures qui se sont développées autour d'elles, et qui contribuent à sa fortune comme à son renom. Vienne, si elle a été épargnée, heureusement, par les industries qui salissent ou enlaidissent, pourrait cependant fournir une ample matière à l'étude, sous ce rapport. Elle répand, dans le monde entier, des produits et des articles considérés et accueillis partout avec une faveur méritée. Nous avons pensé qu'il convenait de consacrer quelques pages à ces spécialités qui concourent dans une importante mesure à la réputation de la capitale de l'Autriche.



La Grande Manufacture de Chapeaux

P. & C. HABIG

La fabrication des chapeaux occupe une place importante parmi les industries viennoises. Elle est représentée dans la capitale même par la manufacture de MM. P. et C. Habig, dont l'origine remonte à 1862.

La marque Habig est connue dans le monde entier. Elle équivaut, pour un chapeau, à une preuve de supériorité.

Il nous suffira de dire qu'il n'existe peut-être pas un empereur ou un roi, en Europe, qui ne porte des chapeaux Habig. Et les monarques qui font partie de sa clientèle habituelle forment une liste des plus imposantes.

Nous citerons au premier rang S. M. I. R. et Apostolique François-Joseph I^{er}, qui s'est plu à encourager cette grande industrie nationale par sa faveur continuelle.

MM. P. et C. Habig sont également fournisseurs des cours de :

S. M. l'empereur d'Allemagne,
De S. M. l'impératrice d'Allemagne,
De S. M. le roi de Grèce,
De S. M. le roi de Serbie,

De S. A. R. le grand-duc de Nassau et Luxembourg,

De S. A. R. le prince Frédéric-Léopold de Prusse.

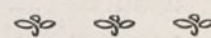
Ils fournissent personnellement LL. A. A. I. François-Ferdinand d'Autriche, Charles-Louis, Ferdinand-Charles, François-Salvator, François-Joseph, etc.

En dehors de leur importante fabrique de la Frankenberggasse, 9, à Vienne, ils possèdent dans la même ville deux grands dépôts, le premier au Palais Todesco, Karntnerstrasse, 51, le second dans la Wiedner Hauptstrasse, 15, — le "Habig-Hof".

A Berlin, la manufacture P. et C. Habig possède aussi des magasins qui sont situés : Friedrichstrasse 82 a, Gegenüber der Passage, Ecke Behrenstrasse.

La marque est répandue dans le monde entier par un grand nombre de dépositaires généraux, et elle possède des dépôts spéciaux en Allemagne, France, Russie, Italie, Espagne, Belgique, Hollande, Danemark,

Suède, Norvège, Roumanie, Bulgarie, Turquie, Égypte, Algérie, États-Unis d'Amérique, Canada, Mexique, Cuba, Guatemala, Brésil, Uruguay, République Argentine, Chili, Pérou, Équateur, Colombie, — et aux Indes.



On voit que peu de manufactures au monde pourraient rivaliser avec celle de MM. P. et C. Habig au point de vue de l'organisation commerciale.

Il en est de même au point de vue de l'organisation industrielle.

La fabrique de la Frankenberggasse qui est dans sa spécialité, non seulement la plus grande fabrique autrichienne, mais une des plus importantes du monde, tire ses matières premières en partie de l'Autriche même, notamment en ce qui concerne les feutres, les soies, rubans et accessoires. Pour le reste, elle l'importe directement des meilleurs centres de production.

Toute la fabrication du chapeau s'opère

dans les ateliers, depuis la forme jusqu'aux plus petits détails, ce qui permet à la maison de garantir absolument tout ce qui porte sa marque. Le matériel employé a fait de nombreux progrès, là comme dans toutes les autres branches d'industrie. MM. P. et C. Habig ont eux-mêmes perfectionné et innové beaucoup dans la fabrication du chapeau, et chaque fois qu'ils ont entrevu un progrès, ils n'ont pas hésité, pour le réaliser, devant les plus coûteuses transformations d'outillage.

C'est ainsi qu'une maison de premier ordre conserve son rang et obtient, en récompense de ses efforts, la faveur fidèle d'une clientèle d'élite.

Il est donc permis de dire que la manufacture P. et C. Habig contribue, dans sa sphère, à répandre et à entourer d'une bonne réputation, dans le monde entier, le nom de la ville de Vienne. A ce titre, elle méritait de figurer dans ce fascicule consacré à la belle et riche capitale de l'Empire d'Autriche.



Vue de la Manufacture de Chapeaux P. & C. HABIG, Vienne IV., Frankenberggasse 9



PREMIERE SOCIÉTÉ ANONYME
FONDÉE EN AUTRICHE
POUR LA FABRICATION DE
MEUBLES EN BOIS COURBÉ



JACOB & JOSEF KOHN

L'industrie du meuble en bois courbé est essentiellement autrichienne. C'est en Autriche qu'elle s'est créée et qu'elle a reçu les perfectionnements qui lui ont assuré son succès mondial, ainsi que le rang artistique auquel elle peut prétendre aujourd'hui.

La maison-mère a été fondée il y a plus de 45 ans par MM. Jacob et Joseph Kohn, dont l'intelligence, l'énergie, l'initiative et le travail acharné, eurent les plus brillants résultats. Transformée en 1901 sous le titre de « Première Société Autrichienne par actions pour la Fabrication des Meubles en Bois Courbé Jacob et Joseph Kohn », cette grande entreprise est restée sous la direction des membres de la famille Kohn. Le Directeur a été M. Félix Kohn jusqu'en 1906; c'est M. Jules Kohn qui lui a succédé.

Actuellement, la Société possède quatre grandes fabriques :

La plus ancienne à *Wsetin*, en Moravie.

La seconde à *Teschen* (Silésie autrichienne).

La troisième à *Holleschau* (Moravie).

La quatrième à *Novo Radomsk* (Pologne russe).

Ces quatre fabriques emploient un personnel de 6.000 ouvriers, travaillant les uns dans ses ateliers, les autres à domicile. Il faut y ajouter une moyenne de 4.000 à 5.000 journaliers occupés à l'exploitation forestière, au sciage et au détail des bois.

L'ensemble annuel des dépenses pour la main-d'œuvre et l'achat des matières premières dépasse 15.000.000 de couronnes.

Ces chiffres sont donnés, pour permettre d'appré-

cier le développement acquis par l'industrie du meuble en bois courbé, sous l'influence de MM. Jacob et Joseph Kohn et de leurs continuateurs.

On se rendra compte qu'une telle extension n'a pu être obtenue que par la mise en œuvre d'éléments à la fois artistiques et industriels. Le meuble en bois courbé fut longtemps modeste et peu varié. Pour l'amener à un degré de luxe et de style capable de lui assurer son rang actuel, il a fallu beaucoup de recherches et d'essais, suivis de créations nouvelles. C'est ainsi qu'à l'ancien *boudin* exclusif, lourd et banal, qui localisait l'emploi du bois courbé aux meubles de jardin, de bureau et d'antichambre, on a substitué des profils à arêtes vives, qui ont permis d'obtenir la plus grande et la plus riche variété dans les modèles. On peut dire qu'à ce point de vue le rôle de la maison Jacob et Joseph Kohn a été un rôle de précurseur. Ses meubles élégants, légers, gracieux, confortables et solides ont donné l'exemple du modernisme en ameublement et ils ont suscité un mouvement de rénovation intéressant et fécond, dont ils demeurent les exemples les plus parfaits. Les meubles Kohn sont partout accueillis et admirés; c'est qu'ils se caractérisent par les qualités les plus recommandables pour un mobilier, qu'il soit luxueux ou simple : l'élégance pratique, l'adaptation logique et gracieuse à des besoins définis.

Grâce aux qualités artistiques dont il a été doté par la maison Kohn, le bois courbé pénètre aujourd'hui dans les intérieurs les plus luxueux sous la forme de

salons, salles à manger, chambres à coucher et petits meubles divers. Aussi, la Société a-t-elle été amenée à créer des dépôts dans tous les pays. La liste ci-après, où sont énumérés ces magasins, très importants pour la plupart, suffirait à démontrer que le « style Kohn » a su plaire partout :

Anvers, Barcelone, *Berlin*, Bâle, *Bruxelles*, *Buda-Pest*, *Chicago*, Cologne, Dantzig, Hambourg, Kiew, Londres, Lyon, Milan, Marseille, *Moscou*, Munich, Naples, *New-York*, Paris, Rostow-sur-le-Don, *Saint-Petersbourg*, Varsovie.

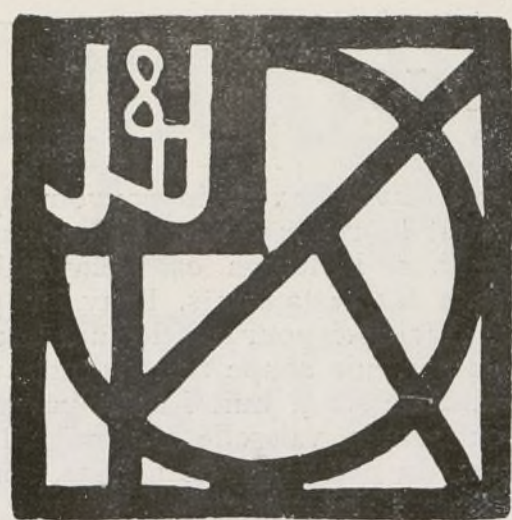
La grande activité commerciale de chacune de ces filiales et de la maison de gros, dont le siège est à Vienne, correspond à un effort continu de la fabrication, en vue d'améliorer sans cesse tous les genres et d'en élever le niveau.

En reconnaissance des grands services rendus à l'industrie autrichienne, M. Félix Kohn avait été décoré en 1884 de l'Ordre autrichien de François-Joseph. Il était en outre commandeur de l'Ordre d'Isabelle-la-Catholique, officier de l'Ordre belge de Léopold et chevalier de l'Ordre espagnol de Charles III.

Son successeur, M. Jules Kohn, le directeur actuel, est officier de l'Ordre autrichien de François-Joseph.

Outres ces distinctions officielles, la Maison Jacob et Joseph Kohn s'est vu décerner les plus hautes récompenses aux Expositions de Philadelphie (1876), Anvers (1885), Paris (1900), Glasgow (1901), Saint-Louis (1904) Londres et Milan (1906) et Buenos-Ayres en 1910.





ERSTE ÖSTERREICHISCHE
AKTIENGESELLSCHAFT ZUR
ERZEUGUNG VON MÖBELN
AUS GEBOGENEM HOLZE

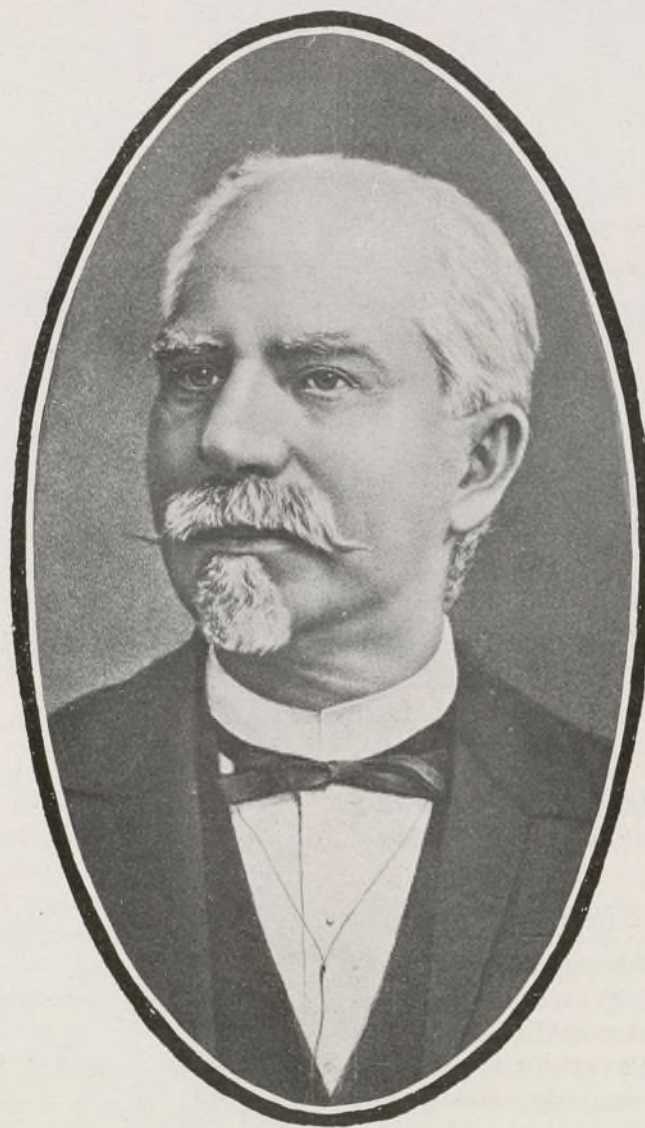


JACOB & JOSEF KOHN

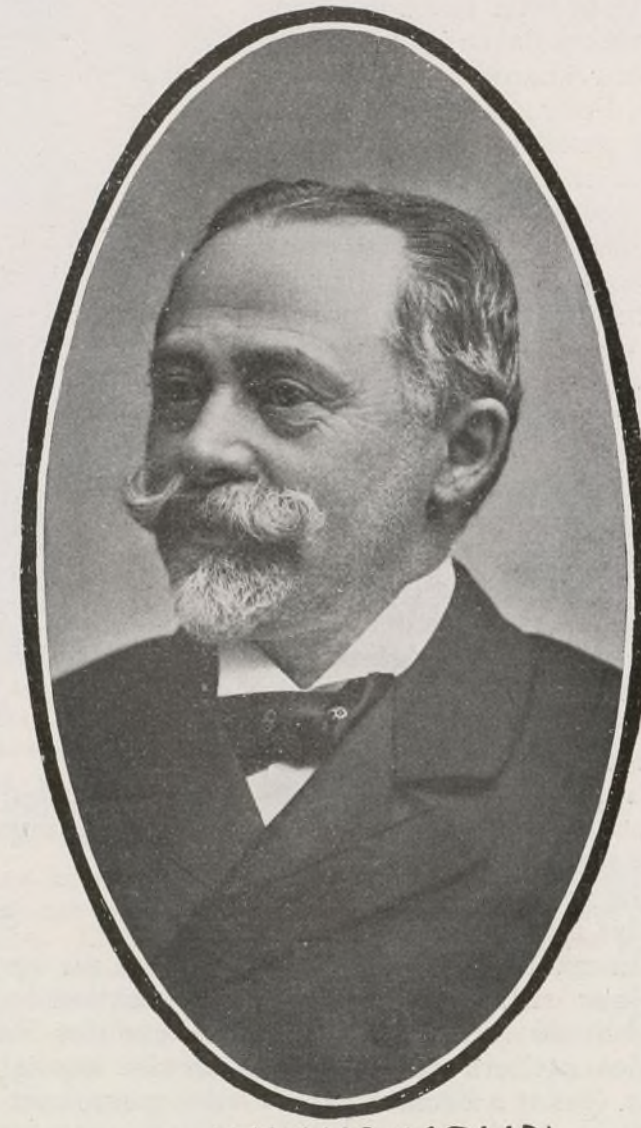
ZENTRALBUREAU : WIEN I · ELISABETHSTRASSE 24



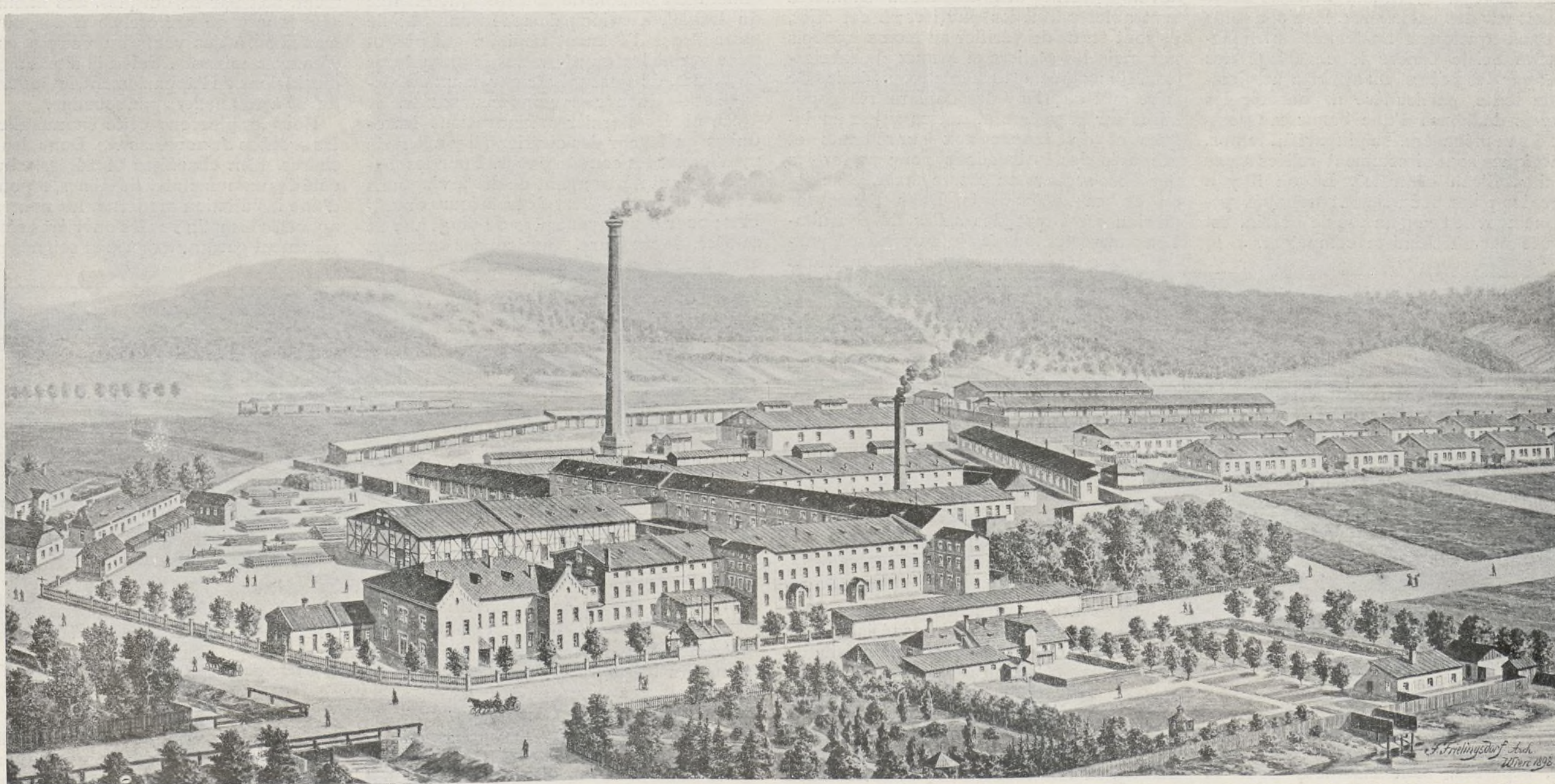
FELIX KOHN
STAMMFABRIK · WSETN



JOSEF KOHN



JULIUS KOHN
VUE DES USINES



Créations Hygiéniques et Philanthropiques de la Régie I. R. Autrichienne des Tabacs

De tout temps, la Régie Autrichienne des Tabacs a manifesté la plus grande sollicitude pour la protection de la vie et de la santé de ses ouvriers et elle a affirmé cette sollicitude dans tous les domaines par des mesures et précautions hygiéniques qui nous ont paru mériter une place à titre documentaire dans cette série d'articles sur les industries autrichiennes.

I

L'hygiène dans les ateliers de manufacture

En première ligne, la Régie a envisagé la création d'ateliers modernes, répondant à toutes les exigences, au point de vue hygiénique et sanitaire. Pour fixer les dimensions de ces ateliers, elle s'est basée sur le principe qu'il y eût, pour chaque ouvrier, dix mètres cubes d'air. Pour assurer le renouvellement de l'air pendant les heures de travail, les ateliers sont pourvus de diverses installations de ventilation, permettant, comme les ventilateurs à ailettes aux fenêtres, un renouvellement régulier et constant de l'air, sans provoquer un courant d'air désagréable, ou l'absorption de l'air vicié par des aspirateurs actionnés au moyen de l'électricité. Pour supprimer les dangers occasionnés par l'inspiration de la poussière, des appareils aspirateurs de poussière fonctionnant au moyen d'un moteur électrique sont installés dans toutes les sections de fabrique, où les travaux produisent de la poussière. Les planchers sans joints déjà fréquemment utilisés (planchers en linoléum sur une couche de béton et de bois et planchers en *asbestite*) contribuent largement aussi au maintien de l'air exempt de poussière et à la propreté. Pour atteindre le même but avec les planchers en bois, on les nettoie radicalement au moins une fois par mois, et, une fois par an, on badigeonne à nouveau les murs à la chaux.

Partout on tient la main à ce que les ateliers reçoivent un jour suffisant; aussi les nouvelles installations de fabriques possèdent-elles toutes des ateliers recevant le jour des deux côtés. Quant à l'éclairage artificiel, les locaux sont éclairés partie à la lumière électrique, partie au gaz. Pour le chauffage, les fabriques de tabacs sont chauffées soit par la vapeur à basse pression, soit par des calorifères. Il n'y a plus que dans quelques anciennes manufactures, où existe encore le chauffage des locaux par des poêles. On apporte une sollicitude toute particulière à pourvoir les fabriques de tabacs d'une bonne eau potable et d'eau ménagère. La plupart du temps, les fabriques sont directement reliées à des conduites d'eau centrales. Là où il y a encore des puits, ceux-ci sont nettoyés périodiquement et l'eau, en cas de besoin, est analysée par un chimiste compétent.



Parc ouvrier à la Manufacture I. R. des Tabacs à Goding.

Dans les ateliers, où travaillent de nombreuses ouvrières, des garde-robes spéciales, séparées, sont installées pour la garde des manteaux et pardessus. Lorsque les conditions locales ne permettent pas l'installation de telles sections de garde-

robes, il y a au moins des casiers dans des sections spéciales, séparées des ateliers par des séparations en verre. Dans ces vestiaires, parfois aussi sur les paliers des couloirs et dans les ateliers, il y a des lavabos avec serviettes et savon à la disposition des ouvriers et ouvrières. Des crachoirs hygiéniques, posés partout dans les ateliers préviennent autant que possible la propagation des maladies contagieuses qui pourraient venir de ce côté; de même par la modernisation successive et une propreté méticu-



Salle de restaurant à la Manufacture I. R. des Tabacs, à Pisek.

leuse des cabinets d'aisance, on se conforme aux règles importantes de l'hygiène.

II

Service médical

Tout un corps de médecins, dont la rémunération incombe intégralement au Ministère des Finances, est constitué pour le service sanitaire. En dehors du traitement du personnel ouvrier malade, ils ont à consacrer aussi une attention particulière aux conditions hygiéniques de la fabrique et doivent avoir à cœur le maintien et le développement des conditions sanitaires favorables parmi les ouvriers; à cet effet, ils sont tenus de vérifier au moins une fois par mois les ateliers et locaux de fabrication. Il incombe également aux médecins de faire aux ouvriers des conférences populaires sur l'hygiène et autres sujets analogues et de donner aux surveillants et préposés des instructions pour porter les premiers secours en cas de maladie subite ou en cas d'accidents. Dans toutes les fabriques existent des salles de consultations, ouvertes tous les jours pendant quelques heures. Elles contiennent tous les instruments chirurgicaux modernes, appareils provisoires, remèdes réconfortants et instruments pour le diagnostic et les opérations des médecins. Il existe également dans toutes les fabriques des chambres spéciales isolées pour les secours à donner en cas de maladies subites et ces chambres sont pourvues de tous moyens de secours nécessaires, civiles, etc.

III

Protection de l'ouvrier

La protection ouvrière fait en première ligne une distinction entre les sexes, en prescrivant des mesures protectrices spéciales pour les ouvrières. Abstraction faite de la protection déjà prescrite en faveur de la femme ouvrière par les dispositions de la loi industrielle (interdiction de faire travailler la femme accouchée pendant les quatre semaines qui suivent son accouchement et interdiction du travail de nuit des femmes), les ouvrières des Manufactures de Tabacs jouissent de mesures spéciales de prévoyance concer-

nant l'organisation de leurs conditions de travail. Grâce à ces mesures, elles ne peuvent être employées qu'à des travaux qu'elles sont à même d'exécuter sans détriement pour leur santé. Ainsi, tous les travaux de transports et autres opérations de service exigeant un effort physique spécial, à cause du poids de la charge ou du genre de transport, sont exécutés par des hommes.

En seconde ligne, il est tenu compte de l'âge; les enfants au-dessous de quatorze ans ne sont pas admis au service de la Régie

et les plus jeunes ouvriers et ouvrières, c'est-à-dire ceux qui ont l'âge de quatorze ans révolus et n'ont pas encore atteint leur seizième année, ne sont employés que pour des travaux faciles, en rapport avec leur force physique.

La durée normale de travail est fixée à cinquante et une heures par semaine; le samedi après-midi, le travail cesse. En règle générale, il n'y a pas de travail de nuit. Cette division du travail, qui constitue, comparativement à la journée maxima de onze heures stipulée par la loi industrielle, une diminution notable de la durée quotidienne du travail, a principalement pour but de permettre à l'élément féminin, qui prédomine parmi les ouvriers des Manufactures de tabacs, de s'occuper des travaux de ménage et de donner ses soins aux enfants.

Parmi les dernières innovations introduites en faveur des ouvriers, il y a lieu de mentionner les congés payés. Pour les ouvriers et ouvrières ayant de dix à vingt ans de service, ce congé est de trois jours ouvrables; pour ceux ayant plus de vingt ans de service, de six jours. Aux femmes enceintes et en couches, un congé d'une durée jusqu'à douze jours peut être accordé, avant l'accouchement, soit après l'expiration de la période de quatre semaines pendant laquelle elles ont droit au secours de la Caisse des Malades, et cette mesure offre aux ouvrières la faculté de ménager leurs forces avant leur accouchement et de prolonger les couches, sans subir une privation sensible de leur salaire. La même faveur est accordée aussi aux ouvriers et ouvrières en convalescence.

IV

Institutions créées en faveur du bien-être de l'ouvrier

Parmi les institutions créées en faveur du bien-être du personnel ouvrier, il y a lieu de citer les cuisines réchauffeuses, les restaurants, les bains ouvriers, les habitations ouvrières et les crèches pour les nourrissons.

Les cuisines réchauffeuses ont pour but de permettre aux ouvriers et ouvrières demeurant loin des ateliers de la Manufacture de réchauffer les aliments qu'ils ont

apportés avec eux et de pouvoir séjourner pendant le repos de midi dans un local chauffé, si le temps est défavorable.

Dans les restaurants, l'ouvrier peut se faire servir soit pour son déjeuner, soit pour son dîner, une soupe nourrissante, au prix coûtant de six à huit hellers par portion. La cuisson, la vaisselle, le service, la rétribution du personnel de cuisine, sont supportés par l'Etat.

Dans quelques manufactures, on sert aussi aux ouvriers, au prix de revient des portions de café et de lait. Les chiffres des portions consommées, dans les établissements, de soupes et de café ont été respectivement, dans les dernières années, en chiffres ronds, de 1.900.000 et de 1.300.000. Chaque établissement sert, en moyenne, par jour, 350 portions de soupe.

Aux restaurants, dont les frais d'installation et d'exploitation se sont élevés, dans les cinq dernières années, à 500.000 couronnes, il faut attribuer une importance particulière au point de vue hygiénique, parce qu'ils empêchent l'ouvrier d'absorber une nourriture parfois insuffisante et presque toujours irrationnelle.

Pendant la belle saison, les ouvriers ont aussi la faculté de prendre leurs repas en plein air, presque toutes les fabriques ayant créé des parcs à cet effet avec gazons, bosquets et bancs.

Les bains ouvriers, outillés soit pour des bains de baignoires et des douches, soit pour des bains de baignoires et des bains de vapeur, sont gratuitement à la disposition du personnel ouvrier, pendant les heures de travail. Le nombre total des bains fournis durant le dernier exercice a été de 125.000 bains, et les frais d'exploitation ont été d'environ 25.000 couronnes.

Les habitations ouvrières construites par un certain nombre de manufactures se composent d'un rez-de-chaussée et de deux étages et offrent, en général, suffisamment d'espace pour loger une douzaine de familles. Les appartements comprennent au moins une chambre et une cuisine, mais il y a aussi des appartements avec chambre, cuisine et un ou deux cabinets. Les locataires ont à leur disposition des buanderies à l'abri du feu; les vestibules des appartements reçoivent le jour soit directement, soit par les cuisines. Ces habitations sont louées de préférence à des ouvriers mariés ou à des veufs ou veuves chargés d'enfants mineurs. Selon la situation et les dimensions de l'appartement, les loyers sont de 90 à 160 hellers par semaine.

Nous terminerons cette énumération par les crèches de nourrissons. Dans des salles claires, bien chauffées et aérées, situées à côté des manufactures de tabacs, et pourvues d'une installation moderne, les nourrissons apportés le matin par les ouvrières sont gratuitement gardés, baignés et soignés par les



Maison ouvrière de la Manufacture I. R. des Tabacs à Winniki.

médecins de la fabrique et par des gardiennes chargées des soins à donner aux enfants. De temps à autre, les enfants sont allaités par leurs mères pendant les heures de travail et le soir les ouvrières remportent leurs enfants chez elles.

DRUCKEREI UND VERLAGS-AKTIENGESellschaft VORM. R. V. WALDHEIM · JOS. EBERLE & CO.



C'est le plus important établissement parmi les imprimeries d'Autriche-Hongrie. Un passé de plus de soixante ans de travaux et de succès l'a rendu célèbre par le caractère artistique de ses œuvres. Celles-ci s'étendent à toutes les branches de l'industrie, mais nous nous bornerons à faire mention des départements principaux. Il convient de faire une place spéciale à la fabrication de lettres de valeur. Le fait que des titres dont la valeur s'élève à des milliards sont sortis de cet établissement, démontre son prestige international, fondé sur ce que le travail ne laisse rien à désirer sous aucun rapport. Grâce aux mesures de contrôle très rigoureuses, la sécurité ne peut être plus absolue même dans l'imprimerie de l'Etat, où se fait le papier-monnaie. La clientèle parmi lesquels se trouvent des gouvernements, administrations de chemins de fer de premier ordre etc. apprécie hautement ces avantages. Dans un autre genre, les partitions musicales gravées et imprimées dans cet établissement sont admirées pour leur superbe pureté; les frontispices et les titres des partitions et morceaux isolés se signalent par leur goût artistique. Musique et titres vous disent: „Nous sommes la musique de Vienne et nous sommes restés irréprochables au milieu de tous les hasards.“

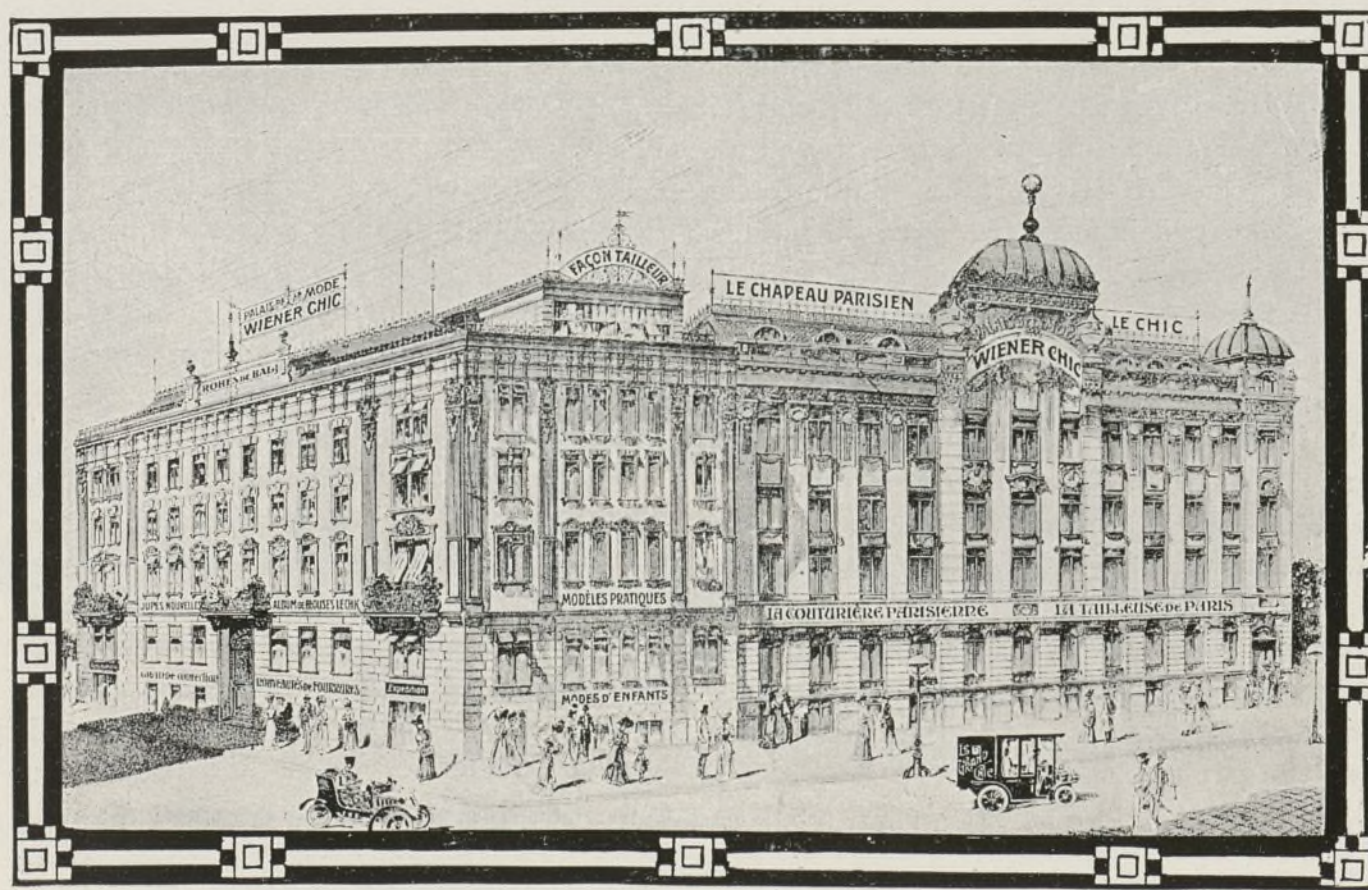
Palais de la Mode „LE GRAND CHIC“, Vienne XVIII, Witthaugasse 17. Cet établissement s'occupe aussi de l'imprimerie et de l'administration des Journaux Artistiques de la Haute Mode pour tout l'Europe centrale: Le Grand Chic, La Mondaine, Le Chic, Wiener Chic, La Couturière Parisienne, La Tailleuse de Paris, Le Chapeau Parisien, Tailor Made Costumes, Façon Tailleur, La Confection Parisienne, Grande Confection, Modèles Pratiques, Jupes Nouvelles, La Lingerie Parisienne, Album de Blouses Le Chic, Robes de Bal, Bal Masqué,

Modes d'Enfants, Nouveautés de Fourrures, Élite Grand Album Parisien, Album Parisiana, Parisiana, Les Blouses de la Saison, Fashions for Gentlemen. Concessionnaire pour la France: Société Anonyme „LE GRAND CHIC“, Paris 4, Place de l'Opéra et 28, Rue du Quatre Septembre. Ci-dessous une vue de l'établissement consacré exclusivement aux journaux de la mode féminine, qui livre annuellement plus de 2,000,000 journaux de mode.

Les publications nommées plus haut ne se distinguent pas seulement par leur grande valeur professionnelle, mais aussi par leur exécution très artistique, par leur joli coloris et par leurs couvertures si élégantes. L'établissement, qui compte parmi les plus anciens de cette branche de la Presse, est en communication avec les maisons de modèles de premier ordre de Paris; il a à sa disposition les premiers, dessinateurs et des experts et occupe plus de 1000 personnes, nombre le plus élevé de tous les établissements de la branche. Le service des patrons, dirigé par des experts, livre par an plus de 4 millions de patrons qui sont demandés de toutes parties du monde entier.

Le journal de mode „LE GRAND CHIC“ qui donne son nom à l'entreprise est considéré comme la publication la plus magnifique et la plus en vogue qui existe; nous ne citons parmi les abonnés de rang et de haute distinction que quelques noms.

Sa Majesté l'Impératrice d'Allemagne, Sa Majesté la Reine—douairière d'Espagne, Sa Majesté la Reine de Roumanie, Sa Majesté la Reine des Bulgares, Son Altesse Sérénissime la Princesse de Tour et de Taxis, Son Altesse Impériale et Royale la Princesse Laetitia, Sa Majesté la Reine de Norvège.



Société Anonyme „Le Grand Chic“, 4, Place de l'Opéra, coin Rue du Quatre Septembre, Paris. Grand Chic Publishing Co. 74, New Bond Street, London W. S. Reinach Co., 23, West, 23rd Street, New York. Mode-Verlag „Le Grand Chic“, G. m. b. H., Berlin W. 8, Friedrichstr. 61. Bru Frères, 5-7, Avenue de la Chevalerie, Bruxelles. Umberto Bertuzzi, Via Giuliani 1, Milano.

N. Finkelstein, Newsky 80, St. Petersburg. L. Mertens, Case Montblanc, Genève. Mode-Verlag „Le Grand Chic“, G. m. b. H., Kontorhaus Barkhof, Hamburg. Mode-Verlag „Le Grand Chic“, G. m. b. H., Rindermarkt 10, München. „Le Grand Chic“, Kossuth-Lajos utca 15, Budapest IV. Julius Kauders, Wassergasse 22, Prag II/682.



Chronique médicale

La femme, être sensible, a toujours été soucieuse de sa beauté. Malheureusement, l'agitation de la vie quotidienne, avec ses soucis, ses tristesses plus ou moins fréquentes, ses maladies, ne lui permettent pas de la conserver longtemps intacte; et on comprend que la femme se soit adressée aux artifices et cosmétiques, pour l'aider un peu à empêcher de flétrir, du moins avant l'âge.

Mais si de tout temps elle a usé d'eaux de Jouvence pour lutter contre l'affront du temps et de l'âge, il faut convenir qu'elle n'a pas souvent réussi, car c'étaient des produits quelconques, préparés sans connaissances spéciales, sans autorité médicale.

Un beau teint naturel vaut, certes, mieux que n'importe quel artifice. Mais enfin, lorsqu'on a besoin de faire appel aux cosmétiques, il faut le faire du moins avec extrême prudence et s'adresser aux produits sûrs et agissant bien.

Parmi ces préparations, les *Produits de Beauté du D^r Clarkson*, 97, rue Saint-Lazare, à Paris, représentent sûrement la première marque du monde. Il suffit de dire qu'à l'Exposition de Bruxelles, ils ont obtenu à l'unanimité une médaille d'or. Le contrôle médical qui s'y opère est aussi une bonne garantie d'excellence des produits.

D^r SERRE.

COURRIER DU DOCTEUR

M^{me} X. — Trop long et délicat par journal.

Sincerely. — Ecrivez-moi tout au long votre cas, et relisez ma chronique de février en attendant votre passage à Paris.

Petite Reine. — 1. Matin et soir, frictionner les parties à raffermir avec : alun, 10 grammes; alcoolat de lavande, 200 grammes; alcoolat de verveine, 500 grammes; eau de Cologne, 300 grammes; glycérine, 40 grammes. — 2. Ce traitement de transformation de la peau se fait en 8-10 jours; il faut être à Paris pour cela.

Comme Yseult. — 1. C'est une bonne préparation, mais il ne faut pas en abuser pour les peaux fines et tendres de crainte de les irriter. — 2. L'agrandissement des yeux ne présente absolument aucun inconvénient.

Retour des eaux. — Eau de rose et eau oxygénée, de chaque 500 grammes. La nuance est assez jolie. On fait plusieurs applications avec une petite éponge après avoir bien dégraissé les cheveux.

D^r S.

Notes et Informations

UN PARFAIT REMPLAÇANT

Quel joli mot : duvet! et qu'il exprime bien ce qu'il veut dire : quelque chose de léger, de flou, de doux à l'œil et au toucher et qu'on ne saurait traiter avec brusquerie. Le duvet des oiseaux, le duvet de la pêche, et surtout le ravissant, l'idéal duvet qui met son velouté sur les joues de vingt ans!

Que tout cela est passager, hélas! qu'il suffit de peu pour le faner et même le détruire, ainsi qu'il arrive pour la fraîcheur féminine avant même que les années aient imprimé leur rude marque sur l'épiderme! Un jour, il disparaît, ce fin, ce délicat duvet, et à sa place apparaît un ton jaune ou rougeaud. Alors c'est bien fini, c'est la laideur, à moins qu'un dieu secourable ne vienne en aide aux mortelles désolées et ne remplace le duvet naturel par un duvet factice, mais si semblable à l'autre qu'aucun regard ne saurait les distinguer.

C'est à cela qu'excelle l'incomparable poudre de riz Duvet de Ninon, spécialité renommée de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, et qui, existant en quatre nuances : blanche, rosée, naturelle et rachel, reste invisible sur toutes les carnations. Prix : 3 fr. 75 et 4 fr. 25 franco.

L'ÉLÉGANCE DES BAGAGES

Le développement du tourisme et l'habitude des voyages ont créé une élégance nouvelle, manifestée dans les bagages comme dans la tenue de tous les gens de goût qui courent aujourd'hui les routes du monde en auto ou en express.

Et cette élégance a son protocole, naturellement. Elle subit les fluctuations de la mode, elle abonde en nuances où se reconnaît, pour un œil exercé, le véritable chic. On ne va pas avec le même nécessaire à Deauville et en Suisse, pas plus qu'on ne se montrera dans la même tenue sur la côte méditerranéenne côté Europe et côté Afrique. Le mieux, pour ne pas se tromper en cette matière, est de recourir aux lumières d'un spécialiste renseigné sur tout ce qui évolue, sur tout ce qui se fait de nouveau en fait de bagages élégants. M. E. Pin-teaux, 52, rue Turbigo, guidera votre goût personnel et s'en inspirera pour créer à votre intention un nécessaire chic, pratique et commode et cela dans les meilleures conditions, puisque cette maison de premier ordre fabrique elle-même, dans ses propres ateliers, tout ce qui constitue sa spécialité.

PARIS QUI S'EN VA

On démolit actuellement derrière l'immeuble portant le numéro 53 *ter* du quai des Grands-Augustins, un immense bâtiment à pignon pointu et à arcades larges et puissantes qui servait, en ces dernières années, de remise à la Compagnie des Omnibus.

Là fut autrefois la remise des diligences qui venaient d'Amboise, de Tours, de Blois et d'Orléans, et qui avaient elles-mêmes succédé aux « carrosses » desservant ces villes, dont la station terminus était la tour de Nesle, que Mazarin fit abattre pour construire le collège des Quatre-Nations, aujourd'hui palais de l'Institut.

Ninon de Lenclos, arrivant de Touraine, descendit pour la première fois à Paris, non à la tour de Nesle, qui était encore debout, mais dans cette vaste remise, que l'on démolit aujourd'hui et que les « courriers » venaient alors d'inaugurer; et le postillon qui l'avait conduite cueillit, au revers du fossé des Augustins, quelques fleurs des champs, qu'il offrit à la charmante petite voyageuse, en échange de son pourboire.

Nous voilà bien loin de nos cochers de fiacre!

La demeure parisienne du regretté Léopold Flameng, mort récemment, était un curieux pavillon historique, d'une belle architecture à la Mansard, avec de hautes fenêtres à mascarons et un superbe escalier, caché derrière la ligne d'immeubles bordant le boulevard Montparnasse.

Ce pavillon, planté de biais sur l'alignement du boulevard, se trouvait autrefois au milieu d'un parc magnifique qui faisait suite, de l'autre côté de la rue de Sèvres, à ceux du couvent des Oiseaux et de l'hôtel Biron.

Il avait été construit pour Turenne, et c'est là que le glorieux capitaine venait, au retour de ses campagnes, se reposer à l'ombre de grands lauriers, envoyés de Fontainebleau par Louis XIV.

UNE NOUVELLE LIGUE

Deux de nos confrères viennent de créer une ligue nouvelle dont l'idée, un peu paradoxale, est cependant juste et ingénieuse. Il s'agit de la *Ligue contre l'Emprunt des Livres*. Les membres devront prendre l'engagement d'honneur de ne pas prêter le moindre volume à leur ami le plus intime. Ils recevront une estampe spéciale, attestant leur qualité et leur résolution, et qu'ils exhiberont en cas de sollicitation...

Le siège de la Ligue est 42, rue de Clichy.

LES AMITIÉS FRANÇAISES

Au Congrès des « Amitiés françaises » qui doit se tenir à Mons, du 21 au 24 septembre, on entendra la lecture de nombreux rapports : *Sur la culture française en Alsace*, par Henri Albert; *La Chanson française*, par François André; *La défense de l'âme française en France*, par Pascal Bonetti; *Le Français en Flandre*, par Dumont-Wilden; *L'Université future de la langue française*, par J. Ernest-Charles; *Le pangermanisme et ses méthodes*, par René Lauret; *Le Rôle de l'Université dans la défense de la culture française*, par Henri Massis, etc., etc.

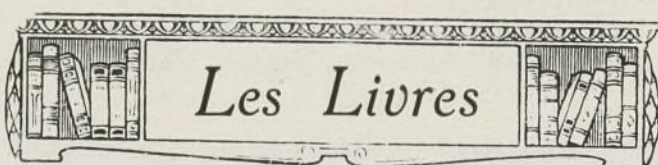
JALOUSIE FÉMININE

On a longtemps cherché la pierre philosophale sans la trouver et cela a coûté aux curieux plus cher que de raison. On a aussi cherché un autre genre de trésor : le moyen de conserver éternellement la jeunesse et la beauté, ces deux joies de l'existence qui en procurent tant d'autres et font des femmes les rivales des déesses.

Cette chasse à la perpétuelle puissance est vieille comme le monde, elle a commencé dès qu'il y a eu deux femmes sur la terre et que chacune d'elles a voulu l'emporter sur l'autre. Il y a eu des hauts et des bas dans les trouvailles, on a souvent crié victoire pour rien, et, aujourd'hui encore, après des siècles d'études, on ne saurait empêcher les ravages de la vieillesse. On peut, cependant, les retarder d'abord et les atténuer ensuite par divers procédés dont le meilleur est l'emploi de l'Eau Brise Exotique qui purifie l'épiderme, le raffermir, le polit, l'empêche de se distendre et le prépare à reprendre blancheur et finesse sous les onctions de Crème Brise Exotique qui complètent le traitement.

Ces deux produits de la parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre, valent : l'Eau, 6 francs et 6 fr. 85 franco; la Crème, 5 francs et 5 fr. 50 franco.

CHRYSANTHÈME.



M. Tristan Bernard, qui entretient avec un soin jaloux sa réputation de laborieuse indolence, publie cet été un si grand nombre de volumes qu'il ne lui reste plus aucun loisir pour faire ses envois d'auteur. Aussi a-t-il créé un système de dédicaces automatiques et amovibles à déclenchement proportionnel, qui lui permet de s'en remettre, pour cette formalité, à son libraire.

Après *Secrets d'État*, petit roman ingénieux, après *Sous toutes réserves*, recueil de contes un peu vieillissés, après *Sur les grands Chemins*, où il y avait de tout, même de ce que l'on ne trouve guère sur les chemins, voici *Nicolas Bergère. Joies et déconvenues d'un jeune boxeur*, œuvre de longue haleine, occupant 285 pages d'un seul tenant, générosité rare chez ce délicieux auteur à qui on reprocherait volontiers de n'en dire jamais assez long.

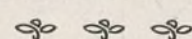
Jamais autant que dans *Nicolas Bergère*, Tristan Bernard n'avait apporté à un de ses ouvrages, une telle somme de fantaisie vraie et amusante. C'est le roman d'un boxeur, mais s'il intéressera infiniment les hommes de sport, il amusera sans relâche tout le monde par son esprit actuel, ses péripéties réjouissantes, son observation juste de milieux contemporains et bien divers.

(Librairie Ollendorff.)

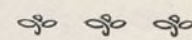
La Société des Éditions Louis-Michaud publie avec une préface et des notes de M. Ad. van Bever, une jolie réédition du roman de Louvet de Couvray, *Les Amours du Chevalier de Faublas*, surtout connu, et on pourrait dire surtout méconnu, sur sa réputation.

Œuvre abondante, légère, mais jamais grossière, où, parmi une intrigue qui ne languit pas un instant, à travers des péripéties imprévues, variées, tour à tour joyeuses et dramatiques, toutes les aspirations novatrices trouvent la plus émouvante expression, les *Amours du Chevalier de Faublas* sont, en vérité, le miroir du XVIII^e siècle finissant.

Des reproductions soignées d'œuvres de Marillier, Marguerite Gérard, Demarne Dutertre, Monsiau, Colin, C. Rogier, et des figures romantiques, embellissent les deux volumes de cette édition, dont il faut faire compliment à M. Ad. van Bever et à la Société Louis-Michaud.

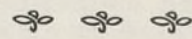


« Beaucoup de mesure, nul mensonge, la plus douce et la plus vraie musique de chambre...! » a dit Maurice Barrès dans l'article qu'il a consacré à François Mauriac. Ces mêmes accords en mineur on les retrouvera dans *L'Adieu à l'Adolescence*, qui vient de paraître à la librairie Stock; mais une émotion plus grave, un chant plus sûr et poignant montent, à l'approche de la vie, de ces nouvelles rêveries du délicat poète.



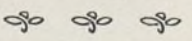
C'est un livre curieux, à la fois humoristique et douloureux, que ce *Journal de Cloud Barbant, neurasthénique*, par Paul-Adrien Schayé, où se heurtent des sentiments contraires, de vilaines actions et des sacrifices singuliers; c'est un livre très profond sous son apparence légère, et le personnage bien moderne de Cloud Barbant peut devenir très populaire parce qu'en chacun de nous il évoque une petite parenté...

(Librairie Ollendorff.)



Voici *Terres de Silences*, le célèbre roman de l'écrivain canadien Edward White, qui paraît à la librairie Stock en une excellente traduction de J. G. Delamain.

Deux hommes poursuivent un fugitif qui les entraîne parmi les vastes forêts du nord de l'Amérique pour chercher jusque dans le désert glacé du Pôle un suprême refuge. Ce livre admirable, qui peut être lu par tous, plaira pour son puissant intérêt dramatique, mais certains goûteront surtout l'art de l'écrivain, l'âpre et rude épopée du courage humain, le spectacle de la forêt, et cette vision éblouissante et terrible des régions de neige et de silence. (Un volume in-18, 3 fr. 50.)



M. Paul Girard, de l'Institut, réédite à la Librairie Bernard Grasset, en une élégante plaquette (1 fr.), l'étude qu'il a lue à la dernière séance plénière des cinq Académies : *Hypéride et le Procès de Phryné*. On se rappelle que cette lecture dut son principal succès au fait que l'auteur y montrait que Phryné ne s'était pas dévoilée devant ses juges. Cette révélation émut la presse de tous les pays. C'est pour répondre aux critiques dirigées contre lui que M. Girard a fait précéder son étude d'une préface humoristique intitulée : *Excuses à Phryné*. Des notes explicatives terminent la brochure, dont la couverture reproduit une gracieuse tête antique conservée au Musée des Beaux-Arts de Boston.

J. M.